

HOMÈRE.

ODYSSÉE,

TRADUCTION NOUVELLE,

ACCOMPAGNÉE

DE NOTES, D'EXPLICATIONS ET DE COMMENTAIRES,

PAR

EUGÈNE BARESTE,

ILLUSTRÉE PAR

MM. THÉOD. DEVILLY ET A. TITEUX.



PARIS.

LAVIGNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

1, RUE DU FARN-SANT-ANDRÉ

1842.

Odyssée: traduction nouvelle

A . Titeux T. Devilly Eugène

Baresté Homer



Lavigne, 1842

Exporté de Wikisource le 6 septembre 2022

- [Chant I](#)
- [Chant II](#)
- [Chant III](#)
- [Chant IV](#)
- [Chant V](#)
- [Chant VI](#)
- [Chant VII](#)
- [Chant VIII](#)
- [Chant IX](#)
- [Chant X](#)
- [Chant XI](#)
- [Chant XII](#)
- [Chant XIII](#)
- [Chant XIV](#) Page vide mais conservé pour les liens vers les images

à poursuivre et à mettre en forme selon le Fac-similé



CONSEIL. — EXHORTATION.

MUSE, chante ce héros, illustre par sa prudence, qui longtemps erra sur la terre après avoir détruit la ville sacrée de Troie^[1], qui parcourut de populeuses cités, s'instruisit de leurs mœurs, et fut, sur les mers, en proie aux plus vives



souffrances pour sauver ses jours et ramener ses compagnons dans leur patrie. Mais, malgré tous ses efforts, il ne put les y conduire, et ils périrent victimes de leur imprudence : les insensés osèrent se nourrir des troupeaux consacrés au céleste soleil, et ce dieu leur enleva la journée du retour ! Déesse, fille de Jupiter, raconte-nous quelques-unes de ces aventures ^[2].

Déjà tous les soldats, qui avaient fui le cruel fléau, étaient rentrés dans leurs foyers, après avoir échappé aux périls de la mer et des combats. Un seul, cependant, désirant revoir son épouse et sa patrie, était retenu dans les grottes profondes de la nymphe Calypso, la plus auguste de toutes les déesses, qui souhaitait l'avoir pour époux. Mais lorsque dans le cours des années arriva le temps marqué par les dieux pour son retour à Ithaque, où lui et ses amis ne devaient pas encore éviter de nouveaux malheurs, tous les immortels le prirent en pitié, excepté Neptune, qui poursuivit sans cesse de sa haine implacable le divin Ulysse jusqu'au moment où ce héros atteignit sa terre natale.

Neptune s'était rendu chez les Éthiopiens, habitants des terres lointaines (chez les Éthiopiens, qui, placés aux extrémités du monde, sont séparés en deux nations : l'une, tournée vers l'Occident, et l'autre, vers l'Orient) ; là, parmi les hécatombes de taureaux et de béliers, il assistait joyeux à leurs festins ; les autres divinités étaient rassemblées sur les

sommets de l'Olympe, dans les palais de Jupiter. Le père des hommes et des dieux, le premier de tous, fait entendre sa voix : il songeait à la destinée du bel Égisthe ^[3], que venait d'immoler le fils d'Agamemnon, l'illustre Oreste ; plein de ce souvenir, il adresse ces paroles aux immortels :

« Hélas ! les hommes osent accuser les dieux ! Ils disent que leurs maux viennent de nous, tandis que malgré le destin ils souffrent, par leur propre folie, tant de douleurs amères ! Ainsi, Égisthe, s'opposant à la destinée, s'unit à l'épouse d'Atride, et tua ce héros à son retour. Il n'ignorait cependant pas sa triste fin : pour la lui annoncer nous lui envoyâmes Mercure, le prudent meurtrier d'Argus, qui lui dit de ne point immoler Agamemnon, et de respecter son épouse, car Oreste les vengerait un jour, lorsqu'entré dans l'adolescence il désirerait posséder l'héritage de ses pères. Ainsi parla Mercure ; mais ces sages conseils n'allèrent point à l'âme d'Égisthe ; et maintenant il expie tous ses crimes. »

Minerve aux yeux d'azur ^[4] lui répond aussitôt :

« Ô fils de Saturne, notre père, le plus puissant des rois, oui, sans doute, cet homme a péri d'une mort justement méritée. Meure ainsi tout mortel coupable de tels attentats ! Mais mon cœur est dévoré de chagrin en pensant au sage Ulysse, à cet infortuné qui, depuis longtemps, souffre cruellement loin de ses amis, dans une île lointaine, entouré des eaux de la mer. C'est dans cette île ombragée d'arbres qu'habite une déesse, la fille du malveillant Atlas ^[5], de celui qui connaît toute la profondeur des mers et porte les hautes colonnes qui soutiennent la terre et les cieux. Sa fille retient

ce malheureux versant des larmes amères : elle le flatte sans cesse par de douces et par de trompeuses paroles pour lui faire oublier Ithaque ; mais Ulysse, dont le seul désir est de voir s'élever dans les airs la fumée de sa terre natale, désire la mort. Et ton cœur n'est pas ému, ô puissant roi de l'Olympe ! Ulysse, près des vaisseaux argiens, et sur les rivages de Troie, a-t-il jamais négligé quelques-uns de tes sacrifices ? Pourquoi donc es-tu maintenant si fort irrité contre lui, ô Jupiter ? »

Le dieu qui rassemble au loin les nuages lui dit :

« Ma fille, quelle parole s'est échappée de tes lèvres ; pourrais-je oublier le divin Ulysse dont la sagesse est supérieure à celle des autres hommes, Ulysse qui offrit toujours de pompeux sacrifices aux immortels habitants de l'Olympe ? Mais le dieu qui commande à l'élément terrestre, Neptune, est à jamais irrité contre lui depuis le jour où il priva de la vue Polyphème, égal aux dieux, qui par sa très grande force surpasse tous les Cyclopes. Ce fut la nymphe Thoosa, fille de Phorcyn, l'un des princes de la mer, qui, s'étant unie à Neptune dans les grottes profondes, donna le jour à ce géant. Depuis ce temps, le dieu qui ébranle la terre [6] n'a point fait périr Ulysse ; mais il le laisse errer loin de sa patrie. Nous tous, songeons donc aux moyens d'assurer son retour ; Neptune calmera sa colère ; car, seul et malgré nous, il ne pourra s'opposer à la volonté de tous les immortels. »

Minerve, la déesse aux yeux étincelants, lui réplique à son tour :

« Fils de Saturne, ô mon père, toi le plus puissant de l'Olympe, s'il est agréable aux dieux fortunés que le sage Ulysse revoie sa demeure, ordonne au messager Mercure de se rendre aussitôt dans l'île d'Ogygie, et d'annoncer à cette déesse à la belle chevelure que notre immuable résolution, touchant le magnanime Ulysse, est qu'il revienne dans sa patrie. Je me rendrai moi-même à Ithaque pour encourager son fils ; et j'animerai son cœur d'une force nouvelle pour qu'il convoque en assemblée les Grecs chevelus et interdise l'entrée de son palais à tous les prétendants, à eux, qui, sans cesse, égorgent ses nombreux troupeaux de bœufs à la marche pénible et aux cornes tortueuses [Z]. Ensuite je l'enverrai à Sparte et dans la sablonneuse Pylos pour qu'il s'informe, par ouï-dire, du retour de son père chéri, et qu'il obtienne une gloire insigne entre tous les hommes. »



Ayant ainsi parlé, elle attache à ses pieds de magnifiques et d'immortels brodequins en or, qui la portent sur les ondes et sur la terre immense avec autant de rapidité que le souffle des vents ; puis elle saisit une forte lance dont la pointe est d'airain, arme lourde, longue et terrible, destinée à renverser les bataillons de héros contre lesquels s'irrite la fille du dieu puissant. Elle part en s'élançant des sommets de l'Olympe et s'arrête au milieu de la population d'Ithaque, devant le vestibule d'Ulysse, sur le seuil de la cour. La déesse, sous les traits de l'étranger Mentès, roi des Taphiens, tient entre ses mains sa lance redoutable ; elle trouve les fiers prétendants se livrant au jeu de dés, couchés sur des peaux de bœufs qu'ils avaient immolés eux-mêmes ; des hérauts et des serviteurs actifs s'empressaient, les uns de mêler le vin et l'eau dans les cratères [8], les autres de nettoyer les tables avec des éponges douées et poreuses, de les mettre en place et de diviser les viandes par morceaux. Le premier qui aperçoit au loin la déesse est Télémaque, semblable à un dieu ; assis parmi les prétendants à la main de sa mère, son cœur est dévoré de chagrins : il médite dans son esprit que, si son valeureux père était de retour, il chasserait de son palais cette foule de prétendants, ressaisirait son honneur et gouvernerait à son gré ses riches domaines. Toutes ces pensées l'agitaient lorsqu'il aperçoit Minerve. Il va droit au vestibule, et s'indigne au fond de l'âme qu'un étranger soit resté si longtemps à la porte ; il se tient près de la déesse, lui prend la main droite, reçoit la lance d'airain et lui adresse ces rapides paroles : « Salut, étranger ; reçois de nous un accueil

amical. Lorsque les aliments auront réparé tes forces, tu nous diras le sujet qui t'amène. »

À ces mots il s'avance le premier, et Minerve suit ses pas. Quand ils sont entrés dans le palais splendide de l'époux de Pénélope, Télémaque dépose la lance contre une haute colonne dans l'endroit brillant où se trouvent réunis les nombreux javelots de l'intrépide Ulysse ; il conduit la déesse vers un trône qu'il recouvre d'un tapis richement brodé, auprès duquel est une estrade pour reposer les pieds. Télémaque s'assied auprès d'elle, loin des prétendants, sur un siège peint de diverses couleurs : il craignait que son hôte, importuné par le bruit, ne fût troublé dans son repas en se mêlant à ces audacieux ; et il désirait aussi l'interroger sur l'absence de son père. Alors une suivante, portant une belle aiguière d'or, verse l'eau qu'elle contient dans un bassin d'argent où ils baignent leurs mains ; puis elle place devant eux une table unie et luisante. Une vénérable intendante y dépose le pain et des mets nombreux qu'elle leur présente ensuite avec grâce (un autre serviteur apporte des plats chargés de différentes viandes, et de superbes coupes d'or) ; enfin, un héraut s'empresse de leur verser le vin.

Les fiers prétendants s'avancent et s'asseyent en ordre sur des sièges et sur des trônes ^[9] ; des hérauts répandent une eau pure sur leurs mains ; des suivantes leur offrent le pain dans des corbeilles, et les convives s'emparent des mets qu'on leur a servis et préparés. Des jeunes gens couronnent les cratères d'un breuvage, et les distribuent en commençant par la droite. Dès qu'ils ont apaisé la faim et la soif, les

prétendants ne songent plus qu'à se livrer aux plaisirs du chant et de la danse, ornements obligés des festins. Un héraut remet une superbe lyre entre les mains de Phémios, qui chante malgré lui au milieu des convives : par ses accords il prélude avec grâce et fait entendre des chants harmonieux. Alors Télémaque adresse la parole à Minerve, en se penchant vers la tête de la déesse pour que les assistants ne puissent l'entendre :

« Cher étranger, t'offenseras-tu de mes discours ? Voilà cependant l'unique soin de ces hommes : la lyre et le chant ! Cela leur est facile, à eux qui dévorent impunément les biens d'un héros dont les ossements blanchis se corrompent sans doute par les feux du ciel sur quelque continent, ou sont peut-être roulés par les vagues au fond de la mer ! S'ils le voyaient revenir à Ithaque, comme ils souhaiteraient tous d'être légers à la course plutôt que chargés d'or et de vêtements ! Mais maintenant il a péri victime d'un destin funeste ; pour nous il n'y a plus d'espoir, lors même qu'un habitant de cette terre m'annoncerait qu'il doit revenir ; car le jour du retour est à jamais perdu pour moi ! Cependant, parle avec franchise : qui es-tu ? Quelle est ta nation ? Quelle est la ville qui t'a donné le jour ? Quels sont tes parents ? Dis-moi sur quels navires tu es arrivé, et quels sont les nautoniers qui t'ont conduit à Ithaque, et quelle est leur patrie ? Ce n'est pas à pied que tu es venu sur ces bords ? Dis-moi donc toutes ces choses avec franchise, afin que je les sache bien. Viens-tu ici pour la première fois, ou étranger, es-tu connu de mon père ? Car de nombreux

voyageurs sont venus dans nos demeures, et toujours Ulysse les a reçus avec bienveillance. »



Minerve aux yeux d'azur lui répond aussitôt :

« Tu sauras tout : je m'honore d'être Mentès ^[10], fils du belliqueux Anchiale, et je règne sur les Taphiens, peuples qui, sans cesse, parcourent les mers. J'arrive en ces lieux sur un de mes navires avec mes compagnons ; et, sillonnant le noir Océan, je vais à Tamèse, chez des peuples étrangers, pour échanger de l'airain contre du fer brillant. J'ai laissé mes vaisseaux non loin de la ville, dans le port de Réthron, au pied du mont Neïus qu'ombragent les forêts. Félicitons-nous d'être depuis longtemps des hôtes de famille, et tu l'apprendras en interrogeant le vieux Laërte. On dit que ce héros ne se rend plus à la ville, mais que, livré à la douleur, il

vit solitaire dans ses champs avec une vieille suivante qui lui prépare ses aliments et ses breuvages lorsqu'il a parcouru lentement, les membres brisés de fatigue, ses vignes fécondes. J'aborde aujourd'hui en cette île, parce qu'on m'a dit que ton père était au milieu des siens ; mais les dieux l'égarent encore dans sa route. Non, le divin Ulysse n'a point quitté la terre : il est retenu, vivant, dans une île lointaine au milieu de la mer ; des hommes cruels le tiennent peut-être captif, et des barbares l'arrêtent malgré ses désirs. Cependant je vais te prédire ce que les immortels ont placé dans mon âme, et je pense que ces choses s'accompliront, quoique je ne sois ni un prophète ni un savant augure : Ulysse ne sera pas longtemps éloigné de sa chère patrie, fût-il même retenu par des fers ; il trouvera toujours les moyens de revenir en ces lieux, car il est très habile. Mais à ton tour dis-moi si tu es vraiment le fils d'Ulysse ; certes, par ta tête et par tes beaux yeux tu es en tout semblable à ce héros. Nous nous sommes souvent trouvés ensemble avant qu'il s'embarquât pour Troie sur de creux navires, avec les plus nobles d'entre les Argiens : depuis ce temps Ulysse et moi nous ne nous sommes point vus. »

Le prudent Télémaque lui dit :

« Étranger, je te répondrai sans détour : ma mère m'a dit que j'étais le fils d'Ulysse, mais moi je l'ignore ; car nul ne sait quel est son père [\[11\]](#). Ah ! que n'ai-je reçu le jour d'un homme fortuné que la vieillesse atteint au milieu de ses

richesses ! Mais, c'est, dit-on, au plus malheureux des mortels que je dois la vie : voilà ce que tu m'as demandé. »

La déesse Minerve aux yeux étincelants lui répond en ces termes :

« Non, les dieux n'ont point voulu que ta race parvînt obscure à la postérité, puisque Pénélope a enfanté un fils tel que toi. Mais dis-moi et parle avec franchise : quel est ce festin ? Quelle est cette nombreuse assemblée ? Désires-tu ces choses ? Est-ce une fête ou une hyménée ? Car ce n'est point là un de ces repas où chacun apporte son tribut ^[12]. Ces audacieux convives semblent t'insulter jusque dans ton palais. Tout homme sage qui entrerait ici s'indignerait à la vue de tant d'indignités. »

Télémaque réplique à ces paroles :

« Étranger, puisque tu m'interroges en paraissant prendre part à notre situation, apprends que cette demeure aurait toujours été opulente et considérée si Ulysse fût resté parmi nous ; mais les dieux, méditant des maux cruels, en décidèrent autrement : animés à le poursuivre, ils voulurent qu'entre tous les hommes il terminât ses jours par une mort ignorée. Je pleurerais moins sa perte s'il eût succombé avec ses compagnons parmi le peuple des Troyens, ou dans les bras de ses amis, après avoir terminé la guerre. Maintenant tous les Grecs lui eussent élevé une tombe, et c'eût été pour son fils un grand honneur dans l'avenir : mais les Harpies ^[13] l'ont enlevé sans gloire. Il est mort sans qu'on l'ait vu, sans qu'on ait entendu sa voix, ne me laissant que la douleur et le

deuil. Ce n'est pas pour lui seul que je pleure, car les dieux m'ont aussi réservé d'autres maux. Tous les chefs puissants qui règnent sur les îles de Dulichium, de Samé, de la verte Zacynthe, et tous ceux qui gouvernent l'âpre Ithaque, aspirent à la main de ma mère et ravagent mon palais. Elle n'ose refuser cette odieuse union, et cependant elle ne peut se résoudre à l'accomplir. Tous les prétendants dévorent mon héritage en festins, et bientôt ils me perdront moi-même. »

Minerve-Pallas, émue de compassion, s'écrie :

« Hélas ! combien tu dois gémir sur l'absence d'Ulysse, de ce héros qui, de son bras, frapperait ces prétendants effrontés ! Si maintenant il paraissait, s'arrêtant sous les portiques de son palais, avec son casque, son bouclier et ses deux javelots, tel, enfin, qu'il était, quand, pour la première fois je le vis buvant et se réjouissant dans notre demeure, alors qu'il arrivait d'Ephyre, ayant vu Ilus, fils de Mermeris. Ulysse, sur un navire rapide, était allé chez ce roi lui demander un poison mortel pour imprégner ses flèches ; Ilus refusa, craignant d'offenser les dieux éternels, et ce fut mon père qui le lui donna, tant il chérissait ce héros. Tel qu'Ulysse était alors, que ne paraît-il au milieu des prétendants ! Pour eux tous quelle mort prompte et quelles unions amères ! Mais j'ignore si les dieux qui tiennent nos destinées sur leurs genoux ^[14] voudront que ce héros revienne ou non pour se venger dans son palais. Maintenant, je t'engage à songer aux moyens de chasser les prétendants de cette demeure. Prête-moi une oreille attentive et recueille

avec soin mes paroles : demain, convoque en assemblée les plus illustres des Achéens ; adresse leur à tous des discours en prenant à témoins les dieux, puis, ordonne aux prétendants de retourner dans leurs domaines. Si ta mère désire contracter un nouvel hyménée, qu'elle se rende auprès de son père qui est tout-puissant : ses parents concluront son mariage et lui feront de magnifiques présents, dignes d'une fille aussi tendrement aimée. Je te donnerai encore un prudent conseil, mais sois docile à ma voix : arme un vaisseau garni de vingt rameurs, choisis-le avec soin et cours t'informer de ton père absent depuis si longtemps. Peut-être seras-tu instruit de ces choses par quelque mortel, ou entendras-tu la puissante renommée, cette voix de Jupiter qui retentit en tous lieux aux oreilles des hommes. [284] D'abord, rends-toi à Pylos et interroge l'illustre Nestor ; puis tu iras à Sparte, auprès du blond Ménélas, de celui qui arriva le dernier de tous les Grecs à la cuirasse d'airain. Si tu apprends que ton père respire encore et qu'il se prépare au retour, attends-le, malgré tes peines, durant une année entière ; si au contraire tu entends dire qu'il a péri et qu'il n'existe plus, tu reviendras dans ta chère patrie, tu érigeras un tombeau à Ulysse, tu célèbreras en son honneur de pompeuses funérailles, et tu donneras un époux à ta mère. Dès que tu auras rempli ces devoirs, songe au fond de ton âme par quels moyens tu pourras exterminer dans ton palais, soit ouvertement, soit par ruse, tous les prétendants. Il ne faut point te livrer à des jeux puérils, puisque tu n'es plus un enfant. N'as-tu pas appris quelle renommée s'est acquise parmi les hommes l'illustre Oreste en immolant l'infâme et

parricide Égisthe qui tua le célèbre père de ce héros ? Ami (je te vois grand et beau), sois donc fort aussi pour que la postérité parle de toi avec gloire. Mais il est temps que je retourne vers mon rapide navire, près de mes compagnons qui sans doute s'impatientent de mon absence. Quant à toi, retiens bien mes paroles et mets à profit mes conseils. »

Le prudent Télémaque lui répond aussitôt :

« Étranger, tu m'as adressé du fond de l'âme des paroles amies comme le fait un père à son fils : aussi je ne les oublierai jamais. Mais, quoique tu sois pressé de partir, demeure encore en ces lieux pour goûter les douceurs du bain et te réjouir le cœur ; puis tu emporteras sur ton navire un don précieux et magnifique, qui te comblera de joie et sera pour toi un gage de mon souvenir comme ceux qu'offrent aux étrangers les hôtes bienveillants. »

Minerve, la déesse aux yeux d'azur, lui dit :

« Ne me retiens pas plus longtemps, car je désire continuer ma route. Quant au présent que m'offre ton cœur, tu me le donneras lorsque je serai de retour, pour que je puisse l'emporter dans ma demeure ; alors j'accepterai ce don superbe, et, en récompense, tu en obtiendras un digne de toi. »

En achevant ces mots. Minerve aux regards étincelants, s'éloigne et s'envole comme un oiseau qui se perd dans les nues. Elle remplit le cœur de Télémaque de courage et

d'audace, et le souvenir d'Ulysse s'y réveille avec une force nouvelle. Frappé d'étonnement, il s'abandonne à ses peines en reconnaissant dans son hôte une divinité de l'Olympe. Soudain ce héros s'avance avec la majesté d'un dieu, et s'arrête auprès des prétendants.

Au milieu d'eux préludait un illustre chanteur, et tous assis l'écoutaient en silence : il chantait les malheurs des Achéens et le triste retour que leur avait imposé loin d'Ilion Minerve-Pallas.

Retiré dans un appartement supérieur ^[15], la sage Pénélope, fille d'Icare, recueille en son âme ces chants sacrés ; puis elle descend l'escalier élevé de son palais, non pas seule, mais accompagnée de deux suivantes. Quand cette noble femme est arrivée près des prétendants, elle se tient sur le seuil de la porte, et un voile léger couvre son visage : deux suivantes, d'une conduite irréprochable, se tiennent à ses côtés. Alors, les yeux baignés de larmes, elle adresse ces paroles au chanfre divin :

« Phémios, vous connaissez beaucoup d'autres récits qui charment les mortels, tels que les exploits des héros et des dieux que célèbrent les poètes. Chantez donc une de ces actions mémorables tandis que les hommes boivent le vin en silence ; mais cessez ce chant lugubre qui m'afflige et porte le désespoir au fond de mon cœur brisé par la douleur la plus grande. Oui, je regrette une telle âme ^[16] en songeant à mon

époux, dont la gloire a retenti dans toute la Grèce depuis Hellas jusqu'au milieu d'Argos ^[17]. »

Le prudent Télémaque reprend aussitôt en ces termes :

« Ma mère, pourquoi refuser à ce poète harmonieux de nous charmer selon les inspirations de son esprit ? Ce ne sont pas les poètes qui causent nos infortunes, mais Jupiter, qui distribue comme il lui plaît ses dons aux ingénieux mortels ^[18]. Ne reproche pas à Phémios de célébrer les malheurs des Achéens : les chants qu'on admire davantage sont toujours les plus nouveaux. Il faut avoir assez d'empire sur ton cœur pour l'écouter, ô ma mère ! car Ulysse n'est point le seul qui, dans la ville de Troie, ait perdu à jamais le jour du retour : bien d'autres héros sont, comme lui, descendus dans la tombe ! Retourne donc dans tes appartements ; reprends tes travaux accoutumés, la toile et le fuseau, et commande à tes femmes de hâter leur ouvrage. Le soin de parler appartient aux hommes, et surtout à moi qui règne dans ce palais. »

Pénélope, frappée d'admiration, se retire en réfléchissant aux sages paroles de son fils ; elle se dirige vers les appartements supérieurs du palais, accompagnée de ses suivantes, et là elle pleure Ulysse, son époux bien aimé, jusqu'au moment où Minerve répand un doux sommeil sur ses paupières.

Pendant ce temps les prétendants s'agitent dans les salles obscurcies par les ombres du soir, et tous désirent partager la

couche de Pénélope. Alors Télémaque leur adresse ces paroles :

« Prétendants de ma mère, hommes remplis d'audace, livrons-nous au plaisir du festin et que le tumulte cesse. Il est honorable d'entendre un tel chanteur qui, par sa voix, est égal aux dieux. Demain au point du jour nous nous réunirons tous en assemblée, afin que je vous donne publiquement l'ordre d'abandonner ce palais. Établissez ailleurs le lieu de vos plaisirs, consommez vos richesses et traitez-vous tour à tour dans vos propres demeures. Mais, s'il vous semble meilleur et plus profitable d'enlever impunément les richesses d'un seul homme, continuez ; moi, j'invoquerai les dieux éternels, pour que Jupiter vous châtie selon vos crimes : puissiez-vous alors périr en ces lieux ! » À ces mots, tous compriment leurs lèvres avec dépit et s'étonnent du langage audacieux de Télémaque.



Antinoüs, descendant d'Eupithée, dit au fils de Pénélope :

« Télémaque, ce sont les dieux, sans doute, qui t'ont appris à nous traiter avec tant de hauteur, et à nous parler avec une telle assurance. Puisse le fils de Saturne ne jamais t'établir roi dans l'île d'Ithaque, malgré les droits que tu tiens de ton père ! »

Le prudent Télémaque réplique aussitôt :

« Antinoüs, t'irriteras-tu de ce que je vais te dire ? Si telle est la volonté de Jupiter, j'accepterai le sceptre. Penses-tu qu'entre les hommes ce soit un don si funeste ? Non, ce n'est point un malheur d'être roi ; car tout à coup les palais d'un roi se remplissent de richesses, et lui-même est comblé

d'honneurs. Certes, dans l'île d'Ithaque il existe un grand nombre de chefs achéens, de jeunes gens et de vieillards, dont l'un peut obtenir la puissance suprême puisque le divin Ulysse n'existe plus. Mais dans mes palais je serai roi et je gouvernerai les esclaves que mon noble père a conquis pour moi. »

Eurymaque, fils de Polybe, rompt tout à coup le silence par ces paroles :

« Télémaque, les destinées reposent sur les genoux des dieux, et nous ignorons quel est celui d'entre les Achéens qui régnera dans Ithaque. Quant à toi, garde tes biens et gouverne dans ton palais. Il n'est pas un seul homme qui, malgré toi et par violence, veuille te dépouiller de tes richesses tant qu' Ithaque aura des habitants. Mais, parle, toi, le meilleur de tous ; car je veux te questionner sur l'étranger que tu viens de recevoir. D'où vient cet homme ? De quel pays s'honore-t-il d'avoir reçu le jour ? Quels sont ses parents, sa patrie ? T'annonce-t-il le retour de ton père ou arrive-t-il en ces lieux pour réclamer le paiement d'une dette ancienne ? Comme il s'est subitement échappé sans attendre que nous l'ayons reconnu ! Ses traits n'annoncent cependant pas un homme méprisable. »

Télémaque lui répond en disant :

« Eurymaque, il ne m'est plus possible de compter sur le retour de mon père, et même si quelqu'un venait m'en apporter la nouvelle, je n'y croirais point. Maintenant, je n'attache aucune valeur aux prédictions que recueille ma

mère en appelant des devins dans ce palais. Cet étranger est un hôte paternel qui réside à Taphos ; il s'honore d'être Mentès, fils du sage Anchiale, et il règne sur les Taphiens, peuples qui, sans cesse, parcourent les mers. »

Ainsi parle Télémaque, quoique dans son esprit il ait reconnu l'immortelle déesse. Les prétendants continuent à goûter les délices du chant et de la danse jusqu'à l'arrivée des ténèbres : la nuit sombre les surprend qu'ils sont encore à se réjouir. Alors chacun d'eux se dirige dans son palais pour se livrer au sommeil. Télémaque se retire aussi vers ses appartements construits dans une cour magnifique, et qui dominant de toutes parts sur une plaine immense. C'est là qu'absorbé par une foule de projets, il va chercher le repos. Auprès de Télémaque une vertueuse femme porte des flambeaux éclatants : c'est Euryclée, fille d'Ops, descendant de Pisenor. Jadis, lorsqu'elle était au printemps de son âge, Laërte l'acheta et donna vingt taureaux pour l'obtenir ; mais il l'honora toujours dans son palais comme une chaste femme, et il n'osa jamais partager sa couche tant il redoutait le courroux de son épouse : c'est elle qui porte en ce moment les flambeaux étincelants. Euryclée aimait Télémaque plus que toutes les autres suivantes du palais, parce qu'elle avait élevé ce jeune prince dès sa plus tendre enfance.

Elle ouvre les portes de la riche demeure ; Télémaque s'assied sur son lit, quitte sa molle tunique et la remet entre les mains de cette vénérable femme, qui la plie avec soin et

la suspend à une cheville près du lit ; puis elle se hâte de sortir des appartements, en tirant la porte par un anneau d'argent et en lâchant le loquet au moyen d'une courroie. Là, durant la nuit entière, Télémaque, recouvert de la fine toison des agneaux, réfléchit au voyage que lui conseille Minerve.



1. ↑ Bitaube et Dugas-Montbel n'ont pas suivi exactement le texte grec en traduisant Τροίης ἱέρον προλίεθρον (la ville sacrée de Troie), le premier par : les remparts sacrés de Troie ; et le second par : les remparts sacrés d'Ilion. Homère ne parle point de remparts, mais d'une ville, comme le dit le mot προλίεθρον (ville, cité), qui a été rendu par urbem dans les traductions latines de Clarke (Homeri Odyssea graece et latine) et de Dübner (Collection Firmin Didot).
2. ↑ Nous suivons, comme pour l'Iliade, l'ordre des alinéas indiqué dans le texte grec
3. ↑ L'épithète ἀμύνων (irréprochable), qu'Homère donne à Égisthe, a été supprimée par madame Dacier et par Dugas-Montbel comme ne convenant pas à Égisthe, qui naquit d'un inceste et déshonora sa vie par l'adultère et le meurtre. Pope a voulu justifier cette épithète en disant que

l'âme d'Egisthe sortit irréprochable des mains des dieux; mais alors cette justification pourrait s'appliquer aux plus grands criminels, et rendrait toute épithète inutile. Knight, pour trancher la difficulté, supprime les vers 29 et 31 du texte grec, c'est-à-dire tout ce qui a rapport à Égisthe. Nous avons, nous, laissé subsister les vers retranchés par Knight, ainsi que l'épithète; seulement nous avons rendu ἁμύνων par beau, car Homère, dans l'Iliade et dans l'Odyssée, se sert souvent de ce mot pour désigner la beauté des femmes.

4. ↑ Madame Dacier, Bitaupe et Dugas-Montbel passent tous trois sous silence l'épithète γλαυκῶπις (aux yeux d'azur, aux yeux brillants, étincelants) qu'Homère donne à Minerve.
5. ↑ Le texte grec porte Ἄτλαντος θυγάτηρ ὀλοόφρωνος. Madame Dacier ne mentionne pas l'épithète ὀλοόφρων; Bitaupe et Dugas-Monthel la rendent, l'un par savant, l'autre par prudent. Nous avons, nous, donné au mot ὀλοόφρων, g. ονος sa véritable signification (qui roule de mauvais desseins, malveillant, méchant, malfaisant), en ne le confondant pas, comme l'ont fait Bitaupe et Dugas-Montbel, avec le mot ὀλοόφρων, qui veut dire sage, prudent. - Dans l'édition de Clarke, de 1740, in-4°, ce passage est traduit par : Atlantis filia multiscii ; mais Dübner, dans son excellente traduction latine (édit. de 1858), a corrigé cette faute en Ἄτλαντος θυγάτηρ ὀλοόφρωνος par Atlantis filia perniciosia cogitantis.
6. ↑ Madame Dacier et Dugas Montbel ont omis les deux désignations de Neptune : γαιήσχος (qui commande à la terre) ; et ἐνοσίχθων (qui ébranle la terre) ; Bitaupe ne rapporte seulement que la première. - Chez les anciens Grecs, on attribuait à Neptune les cataclysmes et les tremblements de terre.
7. ↑ Εἵλιποδας ἔλικας βοῦς, mot à mot, des bœufs aux jambes tournées, ou marchant péniblement, et aux cornes contournées. Homère emploie ici l'épithète εἰλίπους, parce que les bœufs ont toujours une marche mal assurée, et portent constamment leurs pieds de travers, surtout ceux de derrière.
8. ↑ Pour le mot κρητήρ ou κρατήρ (cratère), voir l'Iliade, liv. I, notes.
9. ↑ Le trône (θρονος) était, selon Athénée, une chaise destinée aux hommes de condition libre. - Le même critique nous apprend que le siège (κλισμός) était disposé de manière à pouvoir se coucher.
10. ↑ Nous avons suivi fidèlement le texte grec : je m'honore d'être Mentès, Μέντης εὖχομαι εἶναι.
11. ↑ Nous avons rendu mot a mot ces deux vers :
Μήτηρ μὲν τ' ἐμέ φησι τοῦ ἔμμεναι, αὐτὰρ ἔγωγε
Οὐκ οἶδ' οὐ γάρ πώ τις δὸν γόνον αὐτὸς ἀνέγνων.

Ce passage, qui n'a jamais été bien traduit en français, a été rendu très exactement par les traducteurs latins Clarke et Dübner. Voici, d'après ces auteurs, la traduction interlinéaire des deux vers que nous venons de rapporter

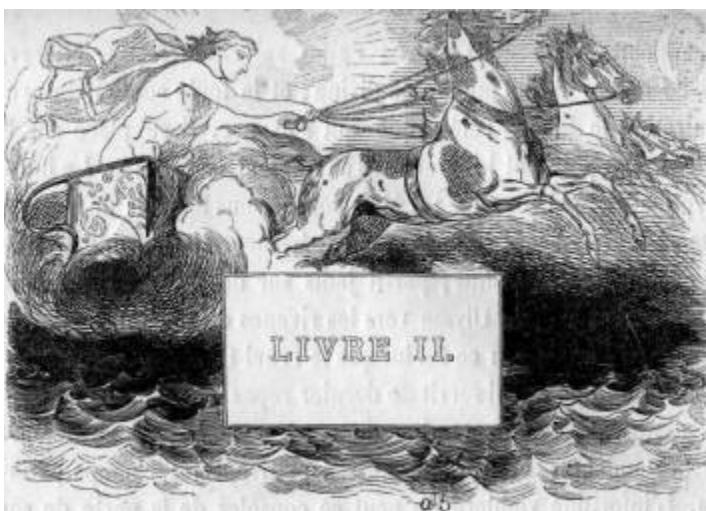
Mater quidem me ait ejus esse, at ego

Nescio ; omnium enim quisquam suum parentem ipse cognovit.

Cette naïve opinion du poète grec passa plus tard chez les Romains, et la mère fut alors appelée certa : on se garda bien de donner le même nom au père. Grotius dit à ce sujet : Mater certa esse dicitur, quia inveniuntur qui quaeve partui et educationi adfuerint. At de patre hujus gradus certitudo haberi non potest. — Aristophane le comique, a qui l'on contestait le titre de citoyen d'Athènes parce que son père était d'Égine, fit aux magistrats la réponse de Télémaque à Minerve.

12. ↑) Ἐπεὶ οὐκ ἔρανος τάδε γ' ἐστίν, dit Homère. Athénée (liv. viii. c. 16) explique ainsi ce passage: Ce que les anciens nommaient Ilapinai (ἐίλαπιναι) étaient des sacrifices où se trouvaient les plus brillants convives ; ceux qui participaient à ces festins somptueux se nommaient Ilapinastes (ἐίλαπινασταί). Quant aux fêtes nommées Eranoi (ἔρανοι), ce sont celles où chacun apportait son tribut.
13. ↑ Les Harpies (αἱ Ἅρπαι) étaient des êtres fabuleux sur lesquels les Grecs n'avaient aucune idée précise ; on donnait ce nom à tout ce qui volait ou courait; aussi appelait-on les tempêtes et les tourbillons des Harpies. Dans l'Odyssée, les Harpies figurent toujours comme déesses des tempêtes.
14. ↑ Ταῦτα θεῶν ἐν γούνατι κεῖται, dit Homère. Samuël Clarke et Dübner ont traduit très exactement ce passage par haec deorum in genibus posita sunt.
15. ↑ Pour la description de l'appartement des femmes grecques (ὑπερῶον), voir l'Iliade, liv. II, notes.
16. ↑ Dans le texte grec il y a κεφαλὴν (tête), que nous avons rendu par âme. Eustathe fait observer que, dans les poèmes d'Homère, κεφαλή (tête) est souvent synonyme de ψυχή (âme).
17. ↑ Le nom d'Hellas, joint à celui d' Argos, désigne la Grèce entière, dont ces deux pays étaient les limites extrêmes.
18. ↑ Ἀνσράσιν ἀλφηστῆσιν, dit Homère. Madame Dacier et Bitaupe ont donné un tout autre sens a l'épithète ἀλφηστής en la traduisant par misérable. Le poète grec, pour distinguer les hommes des animaux, les appelle inventeurs ingénieux (ἀλφησταί), tandis que les deux traducteurs

que nous venons de citer leur dorment gratuitement l'épithète de misérables, ce qui est entièrement opposé à la pensée d'Homère.



Dès que la fille du matin, Aurore aux doigts de roses, apparaît, le fils chéri d'Ulysse abandonne sa couche et revêt ses habits. Il suspend à ses épaules un glaive acéré, attache à ses pieds brillants des brodequins magnifiques, et, semblable à un dieu, il s'éloigne de sa chambre. Soudain il ordonne aux hérauts à la voix sonore de convoquer en assemblée les Achéens à la longue chevelure^[1] : les hérauts obéissent, et les citoyens se rassemblent aussitôt. Lorsqu'ils sont arrivés et que tous ont pris place, Télémaque se rend à l'assemblée, tenant dans sa main une lance d'airain. Il n'est point seul : deux chiens agiles suivent ses pas. Minerve répand autour de lui une

grâce divine, et la foule contemple avec admiration le jeune Télémaque qui s'avance. Il se place sur le siège de son père, et les vieillards se rangent à ses côtés.

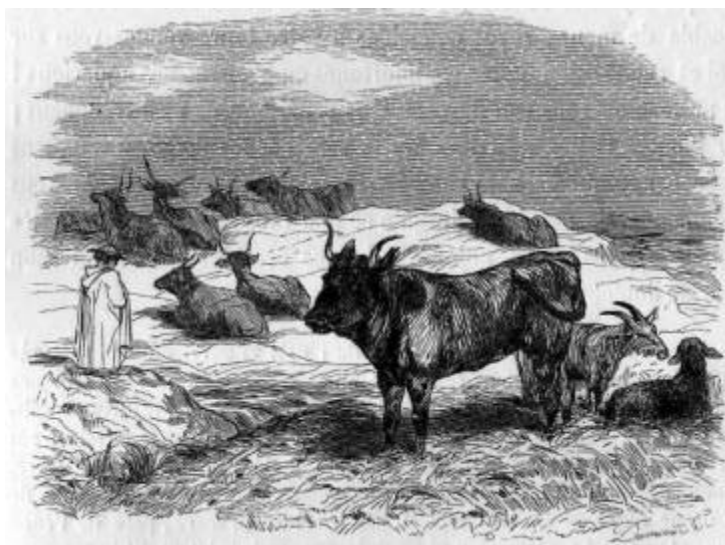
Le héros Egyptius parle le premier : il était courbé sous le poids de la vieillesse et il avait acquis une longue expérience. Un fils qu'il chérissait, le vaillant Antiphus, partit jadis sur de creux navires pour accompagner le divin Ulysse vers les rivages d'Ilion, de cette ville féconde en coursiers^[2] : ce fut lui que le cruel Cyclope égorgea dans un antre profond et qui servit de dernier repas à ce monstre. Egyptius a encore trois enfants : l'un d'eux, Eurynome, est au nombre des prétendants, et les deux autres cultivent les champs paternels. L'infortuné vieillard ne peut se consoler de la perte de son fils ; cependant, les yeux baignés de larmes, il prononce ces paroles :

« Ithaciens, écoutez ce que je vais dire. Nous n'avons eu ni assemblée, ni conseil depuis que le divin Ulysse s'est embarqué sur ses navires profonds. Qui donc nous a réunis aujourd'hui ? Quelle affaire importante est-il donc survenu soit aux jeunes hommes, soit aux vieillards ? Quelqu'un aurait-il entendu dire que l'armée était de retour, et prétend-il nous faire connaître celui qui a reçu cette nouvelle le premier ? Veut-il enfin nous instruire ou parler de quelque intérêt public ? Je le considère alors comme un homme probe et utile. Puisse Jupiter accomplir favorablement les desseins que son esprit a conçus ! »

Il dit. Le fils chéri d'Ulysse se réjouit de ce présage, et, impatient de haranguer, il ne peut rester plus longtemps

assis. Il s'avance au milieu de l'assemblée, prend entre ses mains le sceptre que lui présente Pisenor, héraut fertile en sages conseils, et répond à Egyptius en ces termes :

« Vieillard, il n'est pas loin cet homme (et vous le connaîtrez bientôt vous-même) qui rassemble le peuple : c'est moi qui, plus que tous les autres, suis accablé par la douleur. Je n'ai point entendu dire que l'armée fût de retour ; mais je vous ferai connaître cette nouvelle si je l'apprends le premier. Je ne veux pas non plus vous instruire, ni parler de quelque intérêt public ; car il s'agit de ma propre détresse : un double malheur pèse sur ma famille. J'ai perdu d'abord le bienveillant auteur de mes jours, Ulysse, qui jadis régnait sur vous comme le père le plus tendre. Un autre désastre, non moins terrible, détruira bientôt tous mes domaines et consumera entièrement mes richesses.



Le dieu qui rassemble au loin les nuages lui dit :

Les prétendants, fils chéris des hommes les plus puissants, sollicitent, contre son gré, la main de ma mère. Ils craignent encore d'aller dans la maison de son père Icare [3], afin qu'il dote sa fille et l'accorde à celui qu'elle aura choisi et qui lui plaît le mieux. Ils passent toutes leurs journées dans notre palais, égorgent nos bœufs, nos brebis et nos chèvres les plus belles, s'abandonnent à la joie des festins, boivent impunément le vin aux sombres couleurs [4] et dévorent toute ma fortune. Il n'est plus maintenant qu'un héros tel qu'Ulysse pour écarter la ruine de notre palais. Je ne puis à présent me défendre (mais un jour je leur paraîtrai terrible, quoiqu'ignorant l'art de combattre) ! Oh ! comme je les repousserais si j'en avais la force ! De tels excès ne peuvent plus se tolérer, et ma maison périt sans honneur [5]. Soyez donc enfin saisis de honte, et redoutez les reproches des peuples voisins qui nous entourent ! Craignez la colère des dieux, de peur qu'irrités ils ne punissent vos crimes comme ils le méritent !

Au nom de Jupiter Olympien, au nom de Thémis qui réunit et disperse les assemblées des hommes, réprimez-les, ô mes amis, et laissez-moi seul me livrer à ma douleur profonde ! Si jamais mon père, le vertueux Ulysse, se rendit coupable de quelque injustice envers les Achéens aux belles cnémides [6] et les accabla de maux, soyez coupables à votre tour, vengez-vous sur moi et rendez-moi toutes ces infortunes en excitant ces audacieux ! Je préférerais vous

voir dévorer mes provisions et mes troupeaux : car bientôt viendrait le jour où je serais dédommagé. J'irais sans cesse par toute la ville vous adresser mes prières, et je vous redemanderais mes biens jusqu'à ce que vous me les eussiez entièrement rendus. Mais aujourd'hui vous accablez vainement mon âme de douleurs ! »

Ainsi parle Télémaque irrité ; puis il jette son sceptre à terre en répandant des larmes : le peuple est ému de compassion. Tous les prétendants gardent le silence et n'osent lui répondre par de dures paroles. Antinoüs, seul, se lève et lui dit :

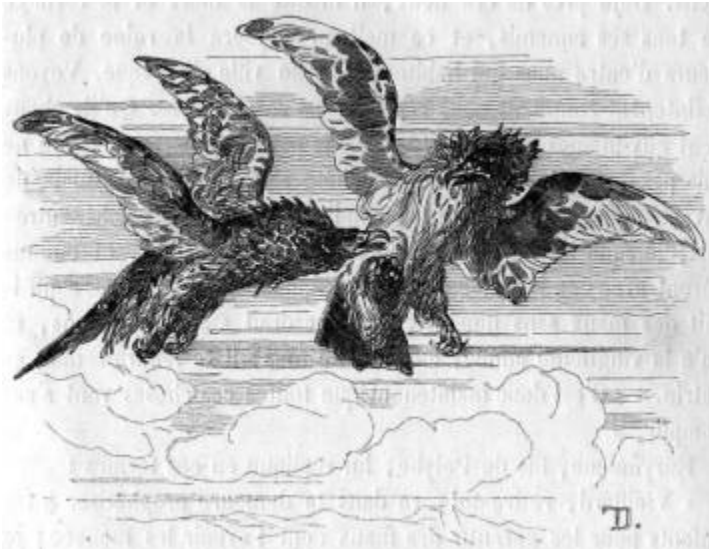
« Télémaque, harangueur téméraire, esprit impétueux, pourquoi nous outrager par un tel discours ? Tu veux donc nous couvrir de honte ! Les prétendants achéens ne sont point la cause de ta ruine ; mais ta chère mère, elle qui possède toutes les ruses. Déjà trois années se sont écoulées, et la quatrième va s'accomplir, depuis qu'elle cherche à tromper l'esprit des Grecs. Elle flatte nos espérances ; elle fait à chacun de nous des promesses ; mais dans son âme elle conçoit d'autres desseins. - Voici le nouveau stratagème que son esprit lui a suggéré. Elle s'est mise, dans son palais, à tresser une toile d'un tissu délicat et d'une grandeur immense ; puis elle nous a dit : Jeunes gens qui prétendez à ma main, puisque le divin Ulysse a péri, différez mon mariage jusqu'au jour où j'aurai terminé ce voile funèbre que je destine au héros Laërte (puissent mes travaux n'être pas entièrement perdus !), lorsque le triste destin l'aura plongé dans le long sommeil de la mort, afin qu'aucune

femme, parmi le peuple des Achéens, ne s'indigne contre moi, s'il reposait sans linceul celui qui posséda tant de richesses. C'est ainsi qu'elle parlait, et nos âmes généreuses se laissaient persuader. Durant le jour elle tissait cette grande toile ; mais le soir, à la lueur des flambeaux, elle détruisait son ouvrage. Ainsi, pendant trois années, elle se cacha au moyen de cette ruse, et parvint à persuader les Grecs. Mais enfin, à la quatrième année, vint le jour où une femme bien instruite nous fit cette confidence : nous trouvâmes Pénélope défaisant sa magnifique toile. Alors elle l'acheva malgré elle et par force. - Télémaque, voici maintenant ce que les prétendants te déclarent afin que tu le saches bien au fond de ton âme et qu'aucun d'entre les Achéens ne l'ignore : renvoie ta mère ; ordonne-lui d'épouser celui que désignera son père et qui lui plaira. Mais, si elle fatigue longtemps encore les fils de la Grèce en suivant les conseils de Minerve, de Minerve qui l'instruisit dans les travaux splendides, qui lui inspira de prudentes pensées et d'heureux stratagèmes, tels que nos ancêtres les Achéens à la belle chevelure ne rapportèrent jamais rien de semblable, même en citant les femmes qui vécurent autrefois : Alcmène, Tyro et Mycène au front ceint d'une superbe couronne ^[7] ; car aucune d'elles ne se servit de ruses égales à celles de Pénélope ; si, dis-je, elle persiste, ce qui n'est ni permis, ni convenable, nous dévorerons ton héritage et tes biens, tant qu'elle conservera la pensée que les dieux ont mise en son âme. Elle obtiendra sans doute une grande gloire ; mais toi, tu regretteras tes richesses. Nous ne retournerons ni à nos champs ni dans nos demeures

qu'elle n'ait épousé celui d'entre les Achéens qu'elle aura choisi. »

Le prudent Télémaque lui répond aussitôt :

« Antinoüs, non, jamais contre son gré, je n'éloignerai de ce palais celle qui me donna le jour et me nourrit. Mon père est mort sur une terre étrangère, ou il existe encore ; mais, quoi qu'il en soit, éprouverais-je un grand dommage pour m'acquitter envers Icare, si je renvoyais ma mère [8] : Ulysse ne manquerait pas de me punir. Les dieux ajouteraient encore d'autres châtiments ; car Pénélope , en quittant cette demeure. invoquerait les odieuses Furies, et l'indignation des hommes s'appesantirait sur moi. Non, jamais je ne prononcerai une telle parole ! Si votre âme est indignée, sortez de chez moi ; disposez ailleurs vos festins, et consommez vos richesses en vous traitant tour à tour dans vos propres palais. Mais, s'il vous semble meilleur et préférable de dévorer impunément l'héritage d'un seul homme, continuez ; moi j'invoquerai les dieux éternels pour que Jupiter vous châtie selon vos crimes : puissiez-vous alors, dans ces demeures, périr sans vengeance ! »



Ainsi parle Télémaque. Tout à coup Jupiter, dont la voix retentit au loin ^[9], fait voler deux aigles du sommet élevé de la montagne.

Pendant quelques instants ces oiseaux s'abandonnent au souffle des vents en se tenant l'un près de l'autre et en étendant leurs ailes ; mais dès qu'ils planent au-dessus de la bruyante assemblée ^[10] ils volent en cercle, agitent leurs ailes épaisses, et ils promènent leurs regards sur les têtes des prétendants comme pour leur prédire la mort. On les voit aussitôt se déchirer avec leurs serres la tête et le cou, et s'envoler à droite en traversant les palais et la ville des Ithaciens. Tous les assistants admirent les aigles qu'ils ont vus de leurs propres yeux, et méditent en leur âme sur ce qui doit s'accomplir. - Alors s'avance le fils de Mastor, le vénérable héros Halitherse, qui l'emporte sur tous ceux de

son âge dans l'art de connaître les augures et de prédire l'avenir. Il prend la parole et dit avec sagesse :

« Peuple d'Ithaque, écoute ce que je vais dire ; mais c'est surtout aux prétendants que je m'adresse, car un grand malheur les menace. Ulysse ne sera pas longtemps éloigné des siens. Déjà près de ces lieux, il médite la mort et le carnage de tous ses ennemis, et ce malheur causera la ruine de plusieurs d'entre nous qui habitons la belle ville d'Ithaque. Voyons maintenant comment nous réprimerons ces insensés. Qu'ils changent eux-mêmes de conduite, c'est le parti le plus sage. - Je ne suis pas, vous le savez, un prophète sans expérience, mais un savant augure. Tout s'est accompli comme je le prédis autrefois, lorsque les Argiens s'embarquèrent pour Ilion, et emmenèrent avec eux le prudent Ulysse. J'annonçai que ce héros souffrirait des maux sans nombre, qu'il perdrait ses compagnons, et qu'à la vingtième année, inconnu de tous, il reviendrait dans sa patrie. - C'est donc maintenant que toutes ces choses vont s'accomplir. »

Eurymaque, fils de Polybe, lui réplique en ces termes :

« Vieillard, retire-toi ; va dans ta demeure prophétiser à tes enfants pour les garantir des maux dont l'avenir les menace. Que d'oiseaux voltigent sans cesse sous les rayons du soleil, mais ils ne sont pas tous des augures. Certes, Ulysse a péri loin de sa patrie. Plût aux dieux que tu fusses mort avec lui ; car tu ne nous ferais point en ce moment de telles prédictions, et tu n'exciterais pas le courroux de

Télémaque, dans le désir, sans doute, de recevoir pour ta famille le présent que le fils de Pénélope voudra bien t'accorder. Mais ce que je vais te dire s'accomplira aussi. Écoute, si, en te servant de ruses anciennes, tu prétends irriter, par tes paroles, ce jeune héros, sa destinée n'en sera que plus funeste (il ne pourra jamais accomplir ses desseins), et nous t'infligerons, à toi vieillard, un châtement qui ébranlera ton âme et dont la douleur sera cruelle. Je conseille donc à Télémaque d'ordonner à sa mère de se retirer dans la maison paternelle, afin que ses parents concluent son mariage et préparent pour elle une dot très considérable ^[11], digne d'une fille aussi chérie. C'est alors que les fils des Achéens cesseront leurs persévérantes poursuites ; car ils ne redoutent personne, pas même Télémaque, bien qu'il soit un grand orateur. Vieillard, nous nous inquiétons fort peu des oracles que tu nous annonces vainement et qui ne font que te rendre encore plus odieux. Les biens d'Ulysse seront de nouveaux ravagés, et ce désordre durera tant que Pénélope fatiguera les Grecs en différant son hymen. Quant à nous, passant nos jours dans l'attente, nous lutterons avec elle à cause de sa vertu, et nous ne rechercherons aucune autre femme qu'il conviendrait cependant à chacun de nous de prendre pour épouse. »

Le prudent Télémaque lui répond à son tour :

« Eurymaque et vous tous, nobles prétendants ^[12], je ne vous supplierai point davantage et je n'interromprai plus

l'assemblée : les dieux et tous les Achéens connaissent ma cause. Mais accordez-moi du moins un navire rapide et vingt compagnons ^[13] pour me conduire de tous côtés sur la vaste mer. Je veux aller à Sparte et dans la sablonneuse Pylos m'informer du retour de mon père éloigné depuis si longtemps. Quelque mortel m'instruira sans doute de ces choses, ou j'entendrai la voix de Jupiter, laquelle apporte aux hommes la célébrité. Si j'apprends qu'Ulysse existe encore et qu'il doit revenir, je l'attendrai, malgré mes chagrins, durant une année entière ; si, au contraire, j'apprends qu'il a péri et qu'il n'y a plus d'espoir, je reviendrai dans ma chère patrie pour lui ériger un tombeau. Je célébrerai en l'honneur d'Ulysse de pompeuses funérailles, et je donnerai un époux à ma mère. »

À ces mots il s'assied. Soudain se lève Mentor, compagnon du valeureux Ulysse : quand ce héros partit sur ses navires, il lui confia le soin de sa maison, le chargea d'obéir à son vieux père et de surveiller tous ses biens. Mentor, plein de sagesse, prend la parole et dit :

« Ithaciens, écoutez-moi. Qu'aucun roi chargé du sceptre ne soit maintenant ni juste, ni clément ; qu'il ne conserve plus en son âme de nobles pensées ; mais qu'il devienne cruel et n'accomplisse que des actions impies, puisque nul ne se ressouvient du divin Ulysse, même parmi ce peuple qu'il gouverna comme le père le plus tendre ! Je n'accuse pas les fiers prétendants de commettre des actes de violence méchamment inspirés par leur esprit ; car ils risquent leur

propre tête en dévorant forcément les biens d'Ulysse, quoiqu'ils espèrent ne voir jamais ce héros de retour. Mais c'est contre le peuple que je suis indigné ! Il reste assis et silencieux, et, malgré son nombre immense, il n'ose réprimer, par ses discours, cette faible troupe de prétendants ! »

Léocrite, fils d'Evénor, lui répond aussitôt :

« Dangereux Mentor, faible insensé ! Quoi, tu oses exciter le peuple à nous réprimer, quand il serait difficile, même à une multitude, de nous combattre au milieu des festins ^[14] ! Si Ulysse roi d'Ithaque, revenait en ces lieux et qu'il voulût chasser de son palais les illustres prétendants lorsqu'ils prennent leur repas, son épouse serait loin de se réjouir, bien qu'elle désire son retour avec ardeur ; mais lui-même recevrait ici la mort s'il voulait attaquer un aussi grand nombre d'ennemis ! Tu viens donc de parler sans raison. - Maintenant, citoyens, séparez-vous, et que chacun retourne à ses travaux : Mentor et Halithérse, les anciens compagnons d'Ulysse, s'occuperont du départ de Télémaque. Je pense que ce jeune homme restera longtemps ici, car c'est dans Ithaque qu'il recevra des nouvelles de son père, et jamais il n'entreprendra son voyage. »

En parlant ainsi, il rompt tout à coup l'assemblée. Chacun se disperse, rentre dans sa demeure ; et les prétendants retournent au palais du divin Ulysse.

Alors Télémaque se rend seul près des bords de la mer, et, après avoir baigné ses mains dans l'onde blanchissante, il

adresse cette prière à Minerve :

« Entends ma voix, ô déesse, toi qui vins hier dans notre palais, toi qui m'ordonnas de parcourir les mers obscures sur mon navire pour m'informer du retour de mon père absent depuis tant d'années ! Les Achéens s'opposent à l'exécution de tes ordres, et ce sont surtout les prétendants, dont l'audace coupable ne connaît plus aucun frein ! » Ainsi priait Télémaque. Minerve s'approche de lui en prenant les traits et la voix de Mentor, et elle lui adresse ces rapides paroles :



« Télémaque, tu ne manqueras désormais ni de prudence ni de valeur. Si tu possèdes l'âme courageuse de ton père, de celui qui exécuta fidèlement ses actes et ses promesses, ce voyage ne sera ni vain ni sans effet. Si au contraire tu n'es pas le fils de ce héros et de Pénélope, tu n'accompliras point ce que tu as résolu. Peu d'enfants sont semblables à leur père : la plupart sont pires, et rarement ils valent leurs ancêtres. Mais, comme tu ne manqueras à l'avenir ni de prudence, ni de courage, si la sagesse d'Ulysse ne t'a pas abandonné, j'espère que tes projets s'accompliront. Méprise donc les complots et les desseins de ces prétendants insensés qui n'ont pour eux ni la raison, ni la justice : ils ne savent pas qu'un triste destin les menace et qu'ils doivent tous périr le même jour. Le voyage que tu médites ne peut être longtemps différé ; car moi, l'ancien ami de ton père, je te préparerai un navire rapide et je t'accompagnerai. - Maintenant retourne à ton palais et mêle-toi à la foule des prétendants. Apprête les provisions de la route ; renferme-les dans des vases ; mets le vin dans des amphores, ainsi que la farine, la moelle de l'homme [\[15\]](#) dans des outres épaisses. Je réunirai par la ville des compagnons de bonne volonté. Plusieurs navires vieux et neufs sont dans l'île d'Ithaque ; j'examinerai celui qui me paraîtra le meilleur, et, dès qu'il sera équipé, nous le lancerons sur la vaste mer. »

Ainsi parle Minerve, fille de Jupiter. Télémaque ne s'arrête pas longtemps après avoir entendu la voix de la déesse. Il se rend au palais, le cœur affligé, et y trouve les fiers prétendants enlevant la peau des chèvres et rôtiissant

des porcs dans l'enceinte des cours. Antinoüs s'avance en riant au-devant de Télémaque, le prend par la main et lui adresse ces paroles :

« Télémaque, orateur sublime, mais d'une violence insurmontable ^[16] ne forme plus dans ton sein aucun autre projet funeste, soit en action, soit en parole ; mais mangeons et buvons ensemble comme auparavant. Les Achéens te prépareront tout ce qu'il te faut : un navire et d'habiles rameurs, afin que tu te rendes promptement dans la divine Pylos pour y entendre parler de ton illustre père. »

Le prudent Télémaque lui répond à son tour :

« Antinoüs, il ne me convient plus de manger avec des insolents tels que vous, ni de me livrer tranquillement à la joie. — Prétendants, ne vous suffit-il pas d'avoir jusqu'à présent consumé mes nombreuses richesses et dévasté mes biens, parce que je n'étais encore qu'un enfant ? Mais maintenant je suis un homme ; j'ai recueilli de sages conseils, et je sens croître le courage en mon cœur : aussi je tenterai tout pour attirer sur vous une affreuse destinée, soit que je me rende à Pylos, soit que je reste en ce pays, au milieu du peuple. Mais je partirai plutôt (et ce n'est pas en vain que j'annonce ce voyage) comme passager ^[17], car je ne possède ni vaisseaux, ni rameurs ; je partirai, puisque cela vous paraît préférable. »

Il dit, et retire aussitôt sa main de la main d'Antinoüs. Pendant ce temps, les prétendants apprêtent le repas dans le palais et outragent Télémaque par de mordantes paroles. Un de ces jeunes orgueilleux disait :

« Télémaque médite certainement notre mort ; il amènera sans doute quelque vengeur de Sparte ou de la sablonneuse Pylos : c'est là son plus ardent désir. Peut-être veut-il se rendre dans Éphèse à la terre fertile, pour en rapporter des poisons mortels qu'il jettera dans nos coupes pour nous faire périr. »

Un autre de ces jeunes arrogants disait :

« Qui sait s'il ne périra pas avec son creux navire, loin de ses amis, et s'il ne sera pas errant comme Ulysse ? Alors pour nous quel surcroît de peines ! Nous serons forcés de diviser toutes ses richesses et de laisser sa mère dans ce palais avec l'époux qu'elle aura choisi. »

Ainsi parlaient les prétendants. - Télémaque descend dans les vastes celliers ^[18] de son père où reposaient, sous des voûtes élevées, l'or et l'airain, des coffres remplis de riches étoffes et des huiles parfumées en abondance. Là se trouvaient aussi rangés en ordre, le long de la muraille, des tonneaux d'un vin vieux et délectable contenant un breuvage pur et divin : ils étaient destinés à Ulysse si jamais il revenait dans son palais après avoir éprouvé de nombreux malheurs. Ce cellier était fermé par de grandes portes à

deux battants étroitement unis. Une femme revêtue du titre d'intendante y passait le jour et la nuit, et elle gardait tous ces trésors avec un esprit rempli de prudence : elle s'appelait Euryclée et descendait d'Ops, issu de Pisénor. Télémaque l'appelle et lui parle en ces termes :

« Nourrice, puise dans des amphores un vin d'une suavité exquise, le meilleur que tu conserves en attendant le retour du divin Ulysse, si toutefois ce héros malheureux échappe à la mort ! Remplis de ce breuvage douze urnes que tu refermeras ensuite avec leurs couvercles. Dépose la farine dans des outres bien cousues, puis ajoute vingt mesures de ce grain que la meule a broyées. Seule tu sauras mon projet, mais prépare avec soin toutes ces choses ; car ce soir je les prendrai lorsque ma mère se retirera dans ses appartements pour se livrer au sommeil. Je cours à Sparte et dans la sablonneuse Pylos m'informer, par quelque ouï-dire, du retour de mon bien-aimé père. »

Il dit, et, tout à coup, Euryclée, sa nourrice chérie, se met à pleurer ; les yeux baignés de larmes, elle fait entendre ces rapides paroles :

« Pourquoi, mon tendre fils, un semblable dessein est-il entré dans ton âme ? Pourquoi veux-tu parcourir de nombreuses contrées, toi, enfant unique et chéri ? Le divin Ulysse est mort, loin de sa patrie, chez quelque peuple étranger ! Mais, toi, dès que tu seras parti, les prétendants te dresseront mille embûches pour te faire périr, et ils se partageront tous tes biens. Reste en ces lieux, au sein de ta

famille ; ne t'expose point aux périls de la mer et à ceux d'une vie errante ! »

Le prudent Télémaque lui répond à son tour :

« Rassure-toi, nourrice ; je n'ai pas formé cette résolution sans la volonté d'un dieu. Jure-moi donc de ne rien révéler à ma bien-aimée mère avant le onzième ou le douzième jour, à moins cependant qu'elle ne désire me voir ou n'ait appris mon départ : je craindrais qu'en pleurant elle ne perdît sa beauté. »

À ces mots, la vieille Euryclée, prenant les dieux à témoin, fait le plus grand de tous les serments. Lorsqu'elle a juré, elle se hâte de remplir de vin les amphores et de déposer la farine dans des outres bien cousues. Télémaque retourne ensuite au palais se mêler à la foule des prétendants.

Télémaque lui répond en disant :

Minerve, la déesse aux yeux d'azur, conçoit un nouveau projet. Sous les traits de Télémaque elle parcourt la ville entière, adresse la parole à chaque homme qu'elle rencontre, et lui ordonne de se rendre vers le soir sur un navire rapide [\[19\]](#) ; puis elle demande un vaisseau léger à Noémon, fils illustre de Phronius, qui le lui accorde aussitôt.

Quand le soleil est couché et que toutes les rues sont enveloppées dans l'ombre, Minerve lance l'agile navire à la

mer et dépose dans l'intérieur du bâtiment tous les agrès ^[20] que portent les vaisseaux de long cours. Placée à l'extrémité du port, la déesse rassemble autour d'elle, en les excitant, tous les valeureux compagnons de Télémaque.

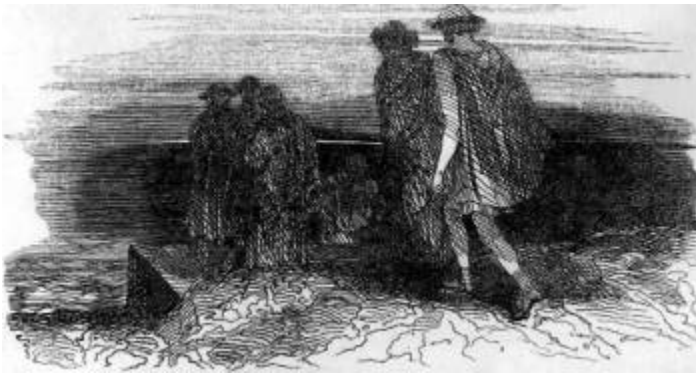
Minerve, méditant encore un autre dessein, vole au palais du divin Ulysse, où elle trouve les prétendants faisant des libations ; elle répand un doux sommeil sur leurs yeux ; et aussitôt les coupes s'échappent de leurs mains. Ils se dispersent dans la ville et vont chercher le repos : ils ne l'attendent pas longtemps, car le sommeil avait appesanti leurs paupières. Alors Minerve, prenant la taille et la voix de Mentor, appelle ainsi le fils de Pénélope :

« Télémaque, tes compagnons aux belles cnémides sont assis sur les bancs des rameurs et attendent tes ordres. Allons, et ne différons pas notre départ. »

En parlant ainsi, Minerve-Pallas précède rapidement Télémaque, et ce héros suit les pas de la déesse. Dès qu'ils sont près du vaisseau, ils trouvent sur le rivage leurs compagnons à la longue chevelure ; et Télémaque leur adresse la parole en ces termes :

« Hâtons-nous, amis, apportons les provisions : elles sont déjà toutes rassemblées dans ce palais. Ma mère et ses suivantes ne savent rien ; une seule, cependant, est instruite de mon projet. »

A ces mots, il précède ses compagnons, et ceux-ci s'empressent de le suivre. On apporte les provisions et on les dépose dans le vaisseau, comme l'avait ordonné le fils chéri d'Ulysse. Télémaque s'embarque ; Minerve, qui le conduit, s'assied vers la poupe, et le jeune héros se place à ses côtés. Les câbles sont déliés, et les rameurs, montant à leur tour, se rangent sur les bancs. Minerve aux yeux d'azur leur envoie aussitôt un vent favorable, et le Zéphyr souffle avec impétuosité sur la mer obscure et retentissante. Télémaque, excitant ses compagnons, leur ordonne d'appareiller : ceux-ci obéissent à sa voix. Ils élèvent le mât, le placent dans le creux profond qui lui sert de base, l'affermissent avec des cordes et déploient les blanches voiles que retiennent de fortes courroies. Le vent souffle bientôt au milieu de la voile : la vague azurée retentit de toutes parts autour de la carène du navire qui s'avance et vole sur les flots en sillonnant les plaines liquides. Dès que les agrès du navire sont attachés, on remplit les coupes de vin ; on offre des libations aux dieux éternels, et surtout à la fille de Jupiter, la déesse aux yeux d'azur. Durant la nuit entière, et jusqu'au matin, le vaisseau vogue sur les ondes.



1. ↑ Nous avons traduit littéralement κηρύσσειν ἀγορήν δεκαρηχομόωντας Ἀχαιοὺς qui a été rendu de cette manière par Bitaupe : *convoquer les citoyens*. Madame Dacier passe l'épithète sous silence, et dit : *appeler les grecs à une assemblée*.
2. ↑ Madame Dacier, Bilaubé et Dugus-Montbel ne font aucune mention de l'épithète εὖπωλος (eupôlos) (*qui produit de beaux chevaux*), qu'Homère donne à la ville de Troie. Clarke et Dübner ont fort bien rendu Ἴλιον εἰς εὖπωλον (Ilion eis eupôlon) par : *ad Ilium generosis equis fecundum*.
3. ↑ Selon Pausanias (lib. III, c. 20), Icare était Lacédémonien. Aristote (De Art. Poet. , c. 26) dit au contraire qu'il était de Céphalénie. D'autres critiques vont plus loin, dit Dugas-Montbel (Observ. sur l'Odyss., ch. II), et soutiennent que non seulement Icare n'était pas de Sparte, mais qu'il habitait Ithaque. En effet, Télémaque dit ici εἰς οἶκον, dans sa maison ; et si son grand-père avait été étranger, il aurait dit : πρὸς τὸ ἄστυ (pros to astu), ou bien πρὸς τὴν γαῖαν (pros tēn gaian), dans la ville ou dans le pays habité par Icare. Ces mêmes critiques ajoutent : Comment Eumée, qui chérissait si tendrement ses maîtres, aurait-il dit au XIV^e chant, v. 68 : « Plût aux dieux que toute la race d'Hélène eût péri dans sa source ? » car Hélène étant la fille de Tyndare, frère d'Icare, Pénélope se serait trouvée comprise dans l'imprécation si elle eût été fille de ce même Icare. — De tout ceci, il faut conclure qu'Icare, père de Pénélope, n'était ni Lacédémonien ni Céphalénien, mais habitant d'Ithaque.
4. ↑ Il y a dans le texte grec : αἶθοπα οἶνον (aithopa oinon) (*vin noir*), que les traductions latines de Clarke et de Dübner ont rendu par *nigrum vinum*. Le mot αἶθοψ (aithops) a été omis par tous les traducteurs français.

5. ↑ Bitaube a traduit οὐδ' ἔτι καλῶς οἶκος ἐμὸς διόλωλε (ma maison périt sans honneur) par : mon nom va être extirpé de la terre avec infamie.
6. ↑ Madame Dacier, Bitaubé et Dugas-Montbel oublient tous trois de mentionner l'épithète εὐκνημῖς (euknêmis) (aux belles cnémides) qu'Homère donne aux Grecs. — Voir l'Iliade, liv. I, notes.
7. ↑ Nous nous sommes rapproché le plus qu'il nous a été possible du texte grec dans la traduction de cette longue digression qui a été supprimée par Knight. Nous avons laissé subsister les mots εὐπλοκαμῖδες Ἀχαιοί (Achéens à la belle chevelure, ou aux cheveux bien bouclés), et l'épithète εὐστέφανος (ceint d'une belle couronne), dont madame Dacier, Bitaubé et Dugas-Montbel ne parlent point.
8. ↑ Κακὸν δὲ μετόλλ' ἀποτίνειν Ἰκαρίῳ, dit Homère. Les traducteurs latins ont très exactement rendu ce passage par: durum vero me multa reddere Icario. - Eustathe nous apprend à ce sujet que d'anciens critiques, trouvant qu'il était indigne de Télémaque de ne vouloir renvoyer sa mère que parce qu'il serait obligé de rendre sa dot, ponctuaient différemment les vers 131 et 132 de ce livre, et lisaient ainsi :

... κακὸν δὲ μετόλλ' ἀποτίνειν,
Ἰκαρίῳ αἶκ' αὐτός ἐκὼν ἀπὸ μητέρα πέμψω.

« Il me serait funeste, et les dieux me puniraient si je voulais renvoyer ma mère à son père Icare. » Dugas-Montbel, qui cite Eustathe, dit qu'aucune édition n'adopte cette ponctuation que tous placent la virgule après Ἰκαρίῳ, et non après ἀποτίνειν, et que l'autre leçon appartenait sans doute à quelques grammairiens d'Alexandrie, qui avaient l'habitude de juger les mœurs heroïques d'après celles de leur siècle.
9. ↑ Dugas-Montbel traduit εὐρύποα Ζεὺς (Jupiter dont la voix retentit au loin) par : le puissant Jupiter; Bitaubé dit : le dieu du tonnerre, et Madame Dacier retranche entièrement l'épithète.
10. ↑ Clarke traduit πολύφημον par celebrem, et Dugas-Montbel par illustre: mais comme l'adjectif πολύφημος signifie tout à la fois célèbre et bruyant, nous avons suivi la traduction latine de Dübner, qui rend πολύφημον par clamosam, attendu que cette assemblée devait être sans aucun doute plus bruyante que célèbre.
11. ↑ Nous avons traduit mot à mot ce passage : καὶ ἄρτυνέουσιν ἕνδρα πολλὰ μάλ', etc., etc. - Selon Nitzsch, la dot consistait en une partie des présents de noces.
12. ↑ Dugas-Montbel n'a pas exprimé convenablement la pensée d'Homère, qui est de faire parler Télémaque d'une manière ironique. Ce traducteur rend μνηστῆρες ἄγαυοί (illustres, généreux, ou nobles prétendants) par: vous qui prétendez à l'hymen de ma mère. Les traductions latines de

Clarke et de Dübner ont été plus exactes en rendant *μνηστῆρες ἀγαυοὶ* par : *proci generosi*.

13. ↑ *Ἄλλ' ἄγε μοι δότε νῆα θοὴν καὶ εἵκοσ' ἑταίρους*, dit Homère. Tous les traducteurs français passent sous silence le mot *θοός* (rapide), et traduisent *ἑταῖροι* (compagnons) par rameurs. Les traducteurs latins ont rendu très correctement ce passage par : *sed age, mihi date navem CELEREM et viginti SOCIOS*.
14. ↑ Selon Eustathe et les petites scholies, les mots *μαρχήσασθαι περὶ δαυταί* ne signifient pas interrompre les fêtes, mais attaquer pendant un festin. Aussi l'adversaire du compagnon d'Ulysse ne parle-t-il ainsi que parce que les prétendants, exaltés par les fumées du vin, se croyaient invincibles.
15. ↑ Le texte grec porte *μυελὸν ἀνδρῶν*; mais il faut entendre par *μυελός* (moelle) une nourriture succulente et substantielle.
16. ↑ Dugas-Montbel est, de tous les traducteurs français, celui qui s'est ici le plus éloigné du texte grec, en traduisant *μένος ἄσχετε* (violence insurmontable, ou irrésistible dans son impétuosité) par : héros valeureux. Madame Dacier dit: courage indomptable, et Bitaubé : orateur trop emporté. Clarke et Dübner ont parfaitement rendu ces deux mots par : *animi impotens*.
17. ↑ Nous donnons au mot *ἔμπορος* sa véritable signification. - Dugas-Montbel le traduit par: vaisseau de passage; Bitaubé par navire étranger; Madame Dacier par : vaisseau de rencontre; Dübner : *in aliena-nave*; et Clarke par : *aliena-nave-consensui* - I.e mot *ἔμπορος* signifie, suivant les lexiques de Tobias-Damm, de Planche, d'Alexandre, de Vendel-Heyl et Pillon, et le Dictionnaire des Homériques de Theil et Hallex-d'Arros, passager, celui qui fait le commerce maritime, ou voyage sur mer dans un vaisseau qui n'est pas à lui; négociant, commerçant.
18. ↑ Les souverains avaient dans leurs palais de grands celliers où ils renfermaient leurs richesses.
19. ↑ *Νῆα θοήν*. Madame Dacier et Bitaubé traduisent avec trop de liberté ces deux mots (navire rapide) par rivage.
20. ↑ Nous avons suivi la traduction de Dugas-Montbel en rendant *ὄπλα* par *agrès*, attendu que ce mot signifie quelquefois : les armes, et, en général : Tout ce qui aide, tout ce qui est utile.



Le soleil, abandonnant la mer majestueuse, s'élevait dans le ciel à la voûte d'airain pour éclairer les dieux éternels et les mortels humains répandus sur la terre fertile, quand ils arrivèrent à Pylos, ville superbe du roi Nélée. Les habitants de ces contrées offraient sur le rivage un sacrifice de taureaux noirs à Neptune aux cheveux d'azur^[1]. Il y avait neuf bancs contenant chacun cinq cents convives, et chaque groupe avait immolé neuf taureaux. On venait de goûter les entrailles, et l'on brûlait les cuisses des victimes en l'honneur du dieu, lorsque les Ithaciens entrèrent dans le port. Ils plient les voiles, attachent leur vaisseau sur le rivage et descendent à terre. Télémaque quitte son navire ; il est guidé par Minerve, la

déesse aux yeux d'azur, qui, la première, lui adresse la parole en ces termes :

« Télémaque, il faut maintenant bannir toute timidité, puisque tu viens de traverser les mers pour entendre parler de ton père, pour savoir quel pays le retient loin de nous et quelle sera sa destinée. Rendons-nous donc près de Nestor, près de ce héros habile à dompter les coursiers^[2], et sachons quelle pensée il renferme en son sein. Prions-le afin qu'il parle sincèrement : jamais un mensonge n'est sorti de sa bouche, car il est rempli de prudence. »

« Ô Mentor, comment l'aborderai-je et comment oserai-je l'implorer ? Je n'ai ni assez d'expérience, ni assez d'habileté pour discourir : un jeune homme éprouve toujours de la timidité à interroger un vieillard. »

Minerve aux yeux étincelants lui réplique en ces termes :

« Télémaque, ton esprit trouvera une partie de ce qu'il faut dire, et l'autre partie te sera inspirée par la divinité. Ce n'est point, je pense, contre la volonté des dieux que tu reçus le jour et que tu fus élevé. »

En parlant ainsi, Minerve-Pallas s'avance rapidement, et Télémaque suit les pas de la déesse. Bientôt ils arrivent dans l'assemblée où les habitants de Pylos étaient réunis. Là se tenait Nestor avec ses fils, et autour d'eux leurs compagnons préparaient le repas, perçaient les viandes et les faisaient rôtir. Dès qu'ils eurent aperçu les étrangers, ils vinrent en foule leur serrer la main et ils les engagèrent à se reposer. Pisistrate, fils de Nestor, s'approche le premier des

deux étrangers, les prend par la main, et, sur les peaux moelleuses qui couvrent les sables du rivage, il leur donne place au festin entre son frère Thrasymède et son père ; puis il leur présente une part des entrailles, verse du vin dans une coupe d'or, et, la présentant avec respect à Minerve-Pallas, la fille du dieu qui tient l'égide, il lui adresse ce discours :



« Étranger, implore Neptune, le roi de l'Océan, puisqu'on venant ici tu assistes à ses sacrifices. Quand, selon la coutume, tu auras prié et fait les libations, remets à ce jeune héros la coupe remplie d'un vin doux comme le miel, pour qu'à son tour il accomplisse le même devoir. Je pense qu'il veut adresser aussi des prières aux immortels ; car tous les

hommes ont besoin de l'assistance des dieux. Comme ton compagnon est le plus jeune et à peu près de mon âge, voilà pourquoi je te présente avant lui cette coupe d'or. »

En disant ces mots, il lui remet entre les mains la coupe pleine d'un doux breuvage. Minerve voit avec plaisir ce héros prudent et juste lui présenter à elle, la première, la coupe des libations. Aussitôt elle supplie, en ces termes, Neptune, le roi des flots : « Entends ma voix, ô Neptune, toi qui environnes la terre^[3] ; ne refuse pas à ceux qui t'implorent d'achever leurs travaux ! Avant tout, comble de gloire Nestor et ses enfants ; puis, sois favorable à tous les habitants de Pylos en récompense de cette illustre hécatombe. Accorde-nous aussi, à Télémaque et à moi, un prompt retour dans Ithaque, lorsque nous aurons accompli le projet qui nous conduisit en ces lieux sur notre navire sombre ! »

Après avoir ainsi prié, Minerve termine elle-même les libations et remet à Télémaque la superbe double coupe^[4]). Le fils chéri d'Ulysse adresse à Neptune les mêmes vœux. — Quand les viandes sont rôties, on les retire du feu et on les distribue aux convives qui se livrent à un festin splendide. Mais, dès qu'ils ont chassé la faim et la soif, le chevalier Nestor de Gérénie^[5] prend la parole et s'exprime ainsi :

« Maintenant que nos hôtes se sont rassasiés par une abondante nourriture, il est convenable de les interroger et de nous informer de leur sort. — Étranger, qui êtes-vous ?

D'où venez-vous à travers les plaines humides ? Est-ce pour quelque affaire, ou parcourez-vous les mers au hasard comme des pirates qui errent sans cesse en exposant leur vie et en portant la désolation chez des peuples étrangers ? »

Le prudent Télémaque lui répond avec assurance ; car Minerve avait déposé une nouvelle hardiesse dans son âme pour qu'il pût s'informer de son père absent, et acquérir une gloire insigne entre les hommes :

« Ô Nestor, fils de Nélée, vous la plus grande gloire des Achéens, vous nous demandez d'où nous sommes : je vais vous le dire. Nous arrivons d'Ithaque qu'ombrage le mont Néïus, et je viens ici dans mes propres intérêts et non pour affaire publique, ainsi que vous allez l'entendre. Je cherche à m'enquérir de la glorieuse destinée de mon père, le divin Ulysse, courageux dans la douleur, qui, dit-on, en combattant naguère avec vous, renversa la ville des Troyens. Quant aux autres guerriers qui assiégèrent Ilion, nous savons comment chacun périt par une mort cruelle ; mais Ulysse est le seul dont le fils de Saturne nous cache le trépas. Nul jusqu'à ce jour n'a pu dire où ce héros perdit la vie et s'il tomba sur le continent, frappé par les ennemis, ou s'il fut englouti dans les flots d'Amphitrite. Je me jette donc à vos genoux pour que vous veuillez bien me raconter la fin déplorable d'Ulysse, et me dire si vous l'avez vue de vos propres yeux, ou si vous l'avez entendu raconter par quelque pauvre voyageur ; car certainement sa mère l'enfanta pour souffrir ! Soit ménagement, soit compassion,

ne me flattez pas ; dites fidèlement tout ce que vous avez vu. Si jamais mon père, le vaillant Ulysse, accomplit par le fait ou par la parole tout ce qu'il vous promet au milieu du peuple troyen, où les Achéens souffrirent tant de maux, gardez-m'en aujourd'hui le souvenir et dites-moi, je vous en supplie, toute la vérité. »

Le chevalier Nestor, de Gérénie, lui répond aussitôt :



« Ami, tu viens de me rappeler toutes les douleurs que supportèrent avec courage, au milieu de ce peuple, les indomptables enfants des Grecs, lorsque, conduits par Achille, ils parcoururent avec leurs navires la mer obscure

pour chercher du butin, ou qu'ils combattirent autour de la grande ville du roi Priam. C'est là que furent immolés les plus braves des héros ; c'est là que gisent Ajax aussi vaillant que Mars, Achille, et Patrocle, semblable aux dieux par la sagesse de ses conseils ; c'est là aussi que repose mon fils bien-aimé, à la fois irréprochable et fort, Antiloque, toujours le premier à la course et dans les combats. Nous éprouvâmes beaucoup d'autres malheurs encore ! Qui parmi les faibles mortels pourrait les énumérer tous ? Quand tu m'interrogerais pendant cinq ou six années sur les maux qu'ont soufferts les divins Achéens^[6], tu regagnerais ta patrie plein d'ennui et de dégoûts ! — Pendant neuf années nous avons accablé de maux les Troyens en les entourant de tous les stratagèmes ; malgré cela, cependant, le fils de Saturne mit à peine un terme à cette guerre. Là aucun de nous n'aurait voulu s'égaliser en sagesse au divin Ulysse, parce que ton père, si vraiment tu es son fils, l'emportait de beaucoup sur tous par ses ruses diverses. Mais, en te contemplant, je suis frappé d'admiration : toutes tes paroles sont semblables aux siennes, et l'on ne croirait pas qu'un homme si jeune pût avoir un langage conforme à celui de ce héros. Durant le siège, jamais Ulysse et moi n'avons eu dans l'assemblée des princes ni dans les conseils des peuples deux avis différents : animés tous deux du même sentiment et guidés par le même esprit, nous propositions toujours avec prudence ce qui devait être le plus avantageux aux Argiens. — Après avoir renversé la ville élevée de Priam, nous regagnâmes nos navires ; mais un dieu dispersa les Achéens : c'est qu'alors Jupiter méditait dans son esprit un

triste retour aux Grecs, car tous ils n'étaient pas ni prudents, ni justes ! Beaucoup d'entre les Argiens subirent une fatale destinée à cause de la pernicieuse colère de la fille du puissant Jupiter, Minerve, qui jeta la discorde entre les deux Atrides. — Ceux-ci, sans utilité et contrairement à la coutume, convoquent au coucher du soleil tous les Grecs en assemblée (les fils des Achéens s'y rendirent appesantis par les fumées du vin), et là, par un discours ; ils exposent pour quel motif ils ont rassemblé le peuple^[7]. Ménélas engage tous les Achéens à songer au retour sur le dos immense des mers. Agamemnon n'approuve point ce projet ; il veut encore retenir l'armée et offrir des hécatombes divines afin d'apaiser le violent courroux de Minerve. L'insensé ! il ignorait qu'il ne parviendrait jamais à fléchir les immortels : la volonté des dieux ne change pas si facilement ! Les deux Atrides s'adressent tour à tour des paroles injurieuses ; aussitôt les Grecs aux belles cnémides se lèvent en poussant de vives clameurs ; puis les avis sont partagés. Nous passâmes ainsi la nuit, agitant mutuellement dans notre âme des projets funestes, car Jupiter méditait contre nous une grande calamité.



Dès le lever de l'aurore, nous autres, nous lançons sur la vaste mer nos navires, dans lesquels nous déposons nos richesses et nos femmes ornées de leurs larges ceintures^[8] ; l'autre moitié de l'armée se tient près d'Agamemnon, le pasteur des peuples. Nous qui étions embarqués, nous partons, et nos vaisseaux voguent rapidement : un dieu nous avait aplani l'immense surface des eaux. Arrivés à Ténédos, nous offrons des sacrifices aux immortels, tant nous désirions revoir nos demeures. Mais Jupiter ne songeait point encore à notre retour : le cruel excite, pour la seconde fois, de funestes discordes ! Quelques-uns d'entre les Grecs, montés sur leurs navires ballottés par les flots^[9], retournent vers Ilion, conduits par Ulysse, roi prudent et fertile en conseils, pour obtenir de nouveau la faveur du puissant

Agamemnon. Moi, je continue ma route avec les vaisseaux qui m'avaient suivi, prévoyant bien qu'un dieu nous préparait quelques malheurs ; et le valeureux fils de Tydée part aussi avec nous en excitant ses compagnons. Le blond Ménélas nous rejoignit dans l'île de Lesbos, lorsque nous délibérions sur notre long voyage ne sachant pas si nous devions naviguer vers l'île de Psyrie, au-dessus de l'âpre Chio, en laissant cette dernière à gauche, ou bien aller au-dessous de Chio, près de l'orageux Mimas. Alors nous supplions les dieux de nous manifester leur volonté par quelque signe : aussitôt ils nous ordonnent de fendre la pleine mer et de voguer vers Eubée, afin d'échapper promptement au malheur. Tout à coup un vent impétueux^[10] s'élève, et nos navires, parcourant avec vitesse les voies poissonneuses^[11], arrivent à Géreste pendant la nuit. Là, nous brûlons en l'honneur de Neptune, après un si long voyage sur la vaste mer, d'innombrables cuisses de taureau. Le quatrième jour les compagnons du fils de Tydée, Diomède, vainqueur de coursiers, entrèrent dans Argos avec leurs navires. Moi, je dirigeai ma course vers Pylos ; et le même vent qui nous avait été envoyé par les immortels ne cessa de souffler. Ainsi, mon cher fils, je suis venu sans avoir rien appris ; j'ignore même quels sont parmi les Achéens ceux qui périrent et ceux qui furent sauvés. Mais tout ce que j'ai entendu dire depuis que je repose dans mes foyers, je te le raconterai, et je ne te cacherai rien. On dit que les braves Myrmidons sont revenus heureusement dans leur patrie sous la conduite de

l'illustre fils du magnanime Achille. On dit aussi que Philoctète, le noble fils de Péas, est de retour. Idoménée a ramené en Crète tous ceux de ses compagnons que la guerre épargna, et que la mer ne voulut point lui ravir. Quoique éloigné, tu as sans doute entendu parler d'Agamemnon ; tu sais comment il revint dans sa patrie, et comment Égisthe lui réserva une triste fin. Mais Égisthe a reçu le châtiment de son crime. Heureux le héros qui laisse un fils après sa mort ; car le fils d'Agamemnon se vengea du traître Égisthe, l'assassin de son glorieux père ! Et toi, ami (je te vois grand et beau), sois donc plein de courage, afin qu'un jour la postérité parle de toi avec éloge. »

Le sage Télémaque lui répond à son tour :

« Nestor, fils de Nélée, vous la gloire des Achéens, oui, la vengeance du fils d'Agamemnon fut terrible ; aussi les Grecs célébreront cette action éclatante, et elle sera connue même des siècles les plus reculés. Plût au ciel que j'eusse la force de punir les prétendants de leur insolence, eux qui m'outragent sans cesse et trament notre ruine ! Mais les dieux ne nous ont pas destinés, mon père et moi, à tant de félicité ! Maintenant il ne me reste plus qu'à souffrir ! »

Le chevalier Nestor, de Gérénie, lui réplique en ces termes :

« Ami, puisque tu me rappelles ces choses, on raconte qu'un grand nombre de prétendants, sous le prétexte d'épouser ta

mère, se tiennent malgré toi dans ton palais et s'y conduisent indignement. Mais dis-moi : supportes-tu tout cela volontairement, ou bien les peuples te haïssent-ils en cédant à la voix d'un dieu ? Qui sait si Ulysse, revenant dans sa patrie, ne les punira point de leur audace, soit qu'il combatte seul, soit qu'il lutte avec tous les Achéens. Si Minerve aux yeux d'azur voulait t'aimer comme autrefois elle aima le vaillant Ulysse au milieu du peuple troyen, où les Grecs souffrirent de cruelles douleurs (car jamais je ne vis les dieux protéger ouvertement un héros comme Minerve protégea ton père), si vraiment elle voulait ainsi te chérir et te porter dans son âme, alors chacun de ces prétendants oublierait bientôt ses idées de mariage. »

Le sage Télémaque lui répond en ces termes :

« Ô vieillard, je ne pense pas que ces choses s'accomplissent ; car ce que vous venez de me dire est trop grand. Moi-même je reste surpris en écoutant vos paroles. Je ne puis espérer tant de bonheur quand bien même les dieux le voudraient ainsi. »

La déesse Minerve aux yeux étincelants, l'interrompant tout à coup, s'écrie :

« Télémaque, ah ! quelle parole s'est échappée de tes lèvres ! Un dieu, quand il le veut, sauve aisément un héros tel éloigné qu'il soit. Cependant j'aimerais mieux, après avoir souffert mille douleurs, rentrer dans ma patrie et voir enfin le jour du retour, que de trouver la mort dans mes foyers, comme Agamemnon, qui périt par la perfidie

d'Égisthe et par celle de son épouse. La mort, égale pour tous, est de tous les maux celui dont les dieux ne peuvent sauver un mortel qu'ils chérissent lorsqu'une fois la fatale destinée l'a précipité dans le sommeil éternel. »

Le prudent Télémaque réplique à ces paroles :

« Ô Mentor, cessons un tel entretien. Malgré notre affliction^[12], il n'est plus de retour pour mon père ; car déjà les immortels ont résolu sa mort et l'ont abandonné à sa noire destinée. Maintenant je veux m'informer des autres héros et interroger Nestor, lui qui l'emporte sur tous par sa justice et par sa prudence ; lui qui, dit-on, a régné sur trois âges d'homme^[13], et qui par son aspect me paraît être un dieu. Ô Nestor, fils de Nélée, dites-moi la vérité ; dites-moi comment a succombé le fils d'Atrée, Agamemnon, qui domine au loin les peuples^[14]? Dites-moi où Ménélas était alors, et comment cette mort a été tramée par le perfide Égisthe ? car il a fait périr un guerrier supérieur à lui. Ménélas n'était donc point dans Argos ? il errait donc parmi des peuples étrangers, pour avoir été frappé aussi témérairement par son assassin ? »

Le chevalier Nestor, de Gérénie, lui répond :



« Mon fils, je te dirai toute la vérité. Ces choses se passèrent en effet selon tes pensées. Certes, si le blond Ménélas, à son retour de Troie, eût trouvé, dans le palais d'Atride, Égisthe vivant, on n'aurait jamais accordé à ce traître quelque peu de terre pour sa sépulture ; mais les chiens et les vautours eussent dévoré son corps étendu dans des plaines loin d'Argos, et les femmes des Grecs ne l'eussent point pleuré ; car il a commis le plus grand des forfaits ! — Tandis que sur les rivages troyens nous livrions

de nombreux combats, Égisthe, tranquille au sein d'Argos où paissent les coursiers^[15] , séduisait par de douces causeries l'épouse d'Agamemnon. La noble Clytemnestre désapprouva d'abord cette indigne action ; car elle avait l'esprit juste et droit. Près d'elle se tenait un chanteur auquel Atride, en partant pour Ilion, avait recommandé de veiller sur son épouse. Mais, la destinée des dieux ayant arrêté que cette femme serait dominée, Égisthe transporta le chanteur dans une île déserte pour qu'il devînt la proie des oiseaux ; puis, d'accord avec Clytemnestre, il la conduisit dans sa demeure. Là, il brûla sur les saints autels des dieux de nombreuses victimes^[16] ; il suspendit des offrandes, de l'or et de riches tissus, et il fit réussir un si grand projet, ce que son cœur n'avait jamais osé espérer. — Pendant ce temps nous voguions ensemble, loin d'Ilion, Ménélas et moi, unis l'un a l'autre par la plus intime amitié. Lorsque nous abordâmes à Sunium, promontoire sacré des Athéniens, le brillant Apollon, s'avançant vers le pilote de Ménélas, le perça mortellement de ses flèches rapides. Ce malheureux tenait entre ses mains le gouvernail du vaisseau qui courait sur les ondes : il s'appelait Phrontis, était fils d'Onetor, et le plus habile des hommes à gouverner ces navires toutes les fois que les tempêtes grondèrent avec violence. Ménélas, quoique pressé de continuer sa route, s'arrête en ces lieux pour ensevelir son compagnon et pour lui offrir les sacrifices dus aux morts.

Mais lorsque voguant sur la mer obscure, dans ses creux navires, il eut atteint le mont élevé des Maléens, alors

Jupiter à la voix retentissante résolut de lui rendre son voyage triste et malheureux. Aussitôt il suscite des vents impétueux qui soulèvent des vagues immenses semblables à des montagnes ; puis il disperse les vaisseaux de Ménélas et en envoie une partie vers la Crète où habitent les Cydoniens, sur les rives du Jardanus. Vers l'extrémité de Gortyne surgit, de la mer ténébreuse, une roche élevée à la surface lisse et unie là le Notus pousse les flots puissants à la gauche du promontoire de Phesté ; là une si petite pierre arrête de si grandes vagues. C'est sur cette plage qu'arriva une partie de la flotte. Les hommes n'échappèrent qu'avec peine au trépas ; mais les navires, poussés par les eaux, se brisèrent contre les rochers, et cinq vaisseaux à la proue azurée^[17] furent seuls portés vers l'Égypte par les vents et par les ondes. Tandis que Ménélas, amassant de l'or et des richesses en abondance, errait avec ses navires parmi des hommes au langage étranger, Égisthe portait la désolation dans la demeure d'Atride, tuait ce héros et forçait le peuple à lui obéir. Durant sept années il régna sur l'opulente Mycènes ; mais pour sa ruine, le noble Oreste, dans la huitième année, revint d'Athènes et immola le perfide Égisthe, qui avait tué le père de ce héros. Puis Oreste donna aux Argiens le repas funèbre d'une odieuse mère et du lâche Égisthe. Le même jour Ménélas à la voix sonore^[18] revint dans sa patrie apportant autant de trésors qu'en pouvaient contenir ses vaisseaux. — Et toi, mon ami, n'erre pas plus longtemps loin de tes foyers, puisque tu as laissé dans ton palais tes richesses, et des hommes arrogants, de peur que

les prétendants ne se partagent tes biens pour les dévorer ; alors tu aurais fait un voyage inutile. Maintenant je vais te donner un conseil. Je t'engage à te rendre auprès de Ménélas, qui vient de quitter un pays lointain d'où n'espérerait jamais revenir quiconque, naviguant sur la vaste mer, eût été jeté en ces lieux par les tempêtes ; car les oiseaux même ne pourraient y retourner dans l'espace d'une année, tant cette route est longue et périlleuse. Pars donc avec ton navire et tes compagnons. Si toutefois tu désires voyager par terre, voici un char et des coursiers ; voici encore mes fils qui te serviront de guides jusque dans la divine Lacédémone, où règne le blond Ménélas. Prie ce héros pour qu'il te dise la vérité ; mais il ne te mentira pas : c'est un homme plein de prudence. »

Ainsi parlait Nestor. Le soleil se couche, et bientôt surviennent les ténèbres. Minerve, la déesse aux yeux d'azur, prend la parole et dit :

« Vieillard, tu viens de parler avec sagesse. — Maintenant coupez les langues des victimes, mêlez le vin dans les cratères, offrez des libations en l'honneur de Neptune et des autres immortels ; puis goûtons les douceurs du sommeil, car l'instant du repos est arrivé. Déjà la lumière est descendue dans l'ombre ; et il ne convient pas de rester plus longtemps assis au repas des dieux : il faut partir. »

La fille de Jupiter s'arrête, et tous obéissent à ses paroles. Des hérauts versent de l'eau pure sur les mains des assistants ; des adolescents couronnent les cratères de vin,

les portent à leurs lèvres^[19], et les offrent à tous les convives. On brûle ensuite les langues, on se lève et l'on fait les libations. Quand ces sacrifices sont accomplis, et que l'on a bu selon les désirs de son cœur, Minerve et le jeune Télémaque, semblable à un dieu, se lèvent précipitamment pour s'en retourner sur leur creux navire ; mais Nestor les retient en leur adressant ces paroles :

Le prudent Télémaque lui répond aussitôt :

« Que Jupiter et les autres dieux immortels me gardent de vous laisser aller vers votre vaisseau rapide, comme si je ne possédais aucun vêtement, ou comme si je n'étais qu'un pauvre habitant manquant de manteaux et de couvertures pour reposer son corps et ne pouvant offrir une couche moelleuse à ses hôtes. Mais moi je possède des manteaux et de belles couvertures. Jamais, tant que je vivrai, le fils chéri du héros Ulysse ne couchera sur le tillac d'un vaisseau. Après ma mort, les enfants que je laisserai dans ma demeure accueilleront tout étranger qui se présentera devant mon palais. »

Minerve, la déesse aux yeux d'azur, lui réplique à son tour :

« Cher vieillard, tu as bien parlé ; il faut que Télémaque t'obéisse : c'est le parti le meilleur. Que le fils de Pénélope te suive donc, et qu'il se repose dans ta maison. Moi, je rejoins mon sombre navire pour rassurer nos compagnons et

donner mes ordres ; je suis le plus âgé ; ceux qui nous accompagnent par amitié sont beaucoup plus jeunes que moi et du même âge que le magnanime Télémaque. Je vais maintenant me reposer dans mon navire creux et sombre, et demain, au matin, je me rendrai auprès des courageux Caucones^[20] pour réclamer une dette aussi ancienne que considérable. Mais, puisque tu as reçu Télémaque dans ton palais, fais-le partir avec un char sous la conduite de l'un de tes fils, et donne-lui ceux de tes coursiers qui sont les plus vigoureux et les plus rapides. »

Ayant ainsi parlé, Minerve s'envole sous les traits d'un aigle, et tous ceux qui la voient sont frappés d'étonnement. A ce spectacle le vieillard reste émerveillé ; il prend alors la main de Télémaque et lui dit :



« Ami, je ne pense pas que tu sois désormais un homme faible et sans courage, puisque, jeune encore, les immortels t'accompagnent. De tous les dieux habitant l'Olympe, ta

protectrice ne peut être que la fille de Jupiter, l'auguste Minerve^[21], qui honora ton père parmi tous les Argiens. — Ô reine, sois-nous favorable, comble-nous d'une immense gloire, moi, mes enfants et ma vénérable épouse ! Je te sacrifierai une génisse d'un an, au large front, génisse indomptée par le taureau^[22] et qu'aucun homme n'a soumise au joug ; oui, je te l'immolerai et j'entourerai ses cornes d'or étincelant ! »

Telle fut sa prière, et Minerve l'exauça. — Le chevalier Nestor de Gérénie conduit dans son superbe palais ses fils et ses gendres qui le suivent. Lorsqu'ils sont arrivés dans les célèbres demeures du roi, ils se placent en ordre sur des trônes et sur des sièges.

Le vieillard verse dans un cratère, pour être distribué aux convives, un vin délicieux de onze années renfermé dans un vase qu'une intendante venait d'ouvrir, après en avoir retiré le couvercle : c'est ce vin que Nestor verse dans le cratère. Puis ce héros, en faisant des libations, adresse des prières à Minerve, la fille de Jupiter, du dieu qui tient l'égide. Quand ils ont terminé les libations et bu selon les désirs de leur cœur, ils se retirent et vont se livrer au repos chacun dans sa demeure. Le chevalier Nestor de Gérénie engage Télémaque, le fils chéri du divin Ulysse, à se reposer dans un lit magnifiquement sculpté placé sous le portique sonore. Auprès du jeune étranger se couche le vaillant Pisistrate, chef des guerriers, et le seul de tous les enfants de Nestor qui était encore célibataire. Le vieillard s'endort dans

l'appartement le plus retiré de son haut palais, sur la couche nuptiale que la reine son épouse, avait elle-même préparée.

Le lendemain, dès que brille l'Aurore aux doigts de roses, le chevalier Nestor de Gérénie se lève, sort de sa demeure et s'assied sur des pierres polies^[23] qui, blanches et luisantes comme si elles eussent été frottées d'huile, étaient placées au-devant des portes élevées du palais. Jadis Nélée, semblable aux dieux par ses conseils, s'asseyait sur ces pierres ; mais, dompté par la mort, il était déjà descendu dans les sombres demeures ; c'est là que se trouve assis, le sceptre en main, Nestor de Gérénie, le pasteur des Grecs. Autour de lui se rassemblent ses fils nombreux qui ont abandonné leur couche nuptiale : ce sont Échéphron, Stratios, Persée, Arétos et Trasymède égal à la divinité ; le héros Pisistrate arrive le sixième. Tous ces fils de Nestor conduisent eux-mêmes Télémaque et lui font prendre place auprès du vieillard. Le chevalier Nestor de Gérénie prend la parole et dit :

« Hâtez-vous, mes chers enfants, d'accomplir ma volonté, afin que je me rende propice la première des déesses, Minerve, qui s'est manifestée à moi durant le splendide festin offert à Neptune. Que l'un de vous aille dans les campagnes pour amener promptement en ces lieux une génisse conduite par un pâtre ; qu'un autre se rende vers le sombre navire du magnanime Télémaque ; qu'il conduise ici tous les compagnons du fils de Pénélope et qu'il n'en laisse que deux sur le bâtiment ; qu'un autre, enfin, appelle parmi nous l'orfèvre Laercée pour qu'il entoure d'or les cornes de

la génisse. Vous tous, restez ici ; ordonnez aux esclaves de préparer un repas superbe, et d'apporter les sièges, le bois et l'onde limpide. »

Il dit, et tous s'empressent d'obéir. La génisse arrive des champs ; les compagnons du courageux Télémaque reviennent du navire égal et rapide ; l'artisan Laercée se présente, tenant entre ses mains les outils, instruments de son art, l'enclume, le marteau, et les tenailles faites avec soin, qui lui servent à travailler l'or ; Minerve apparaît aussi pour assister au sacrifice. Le chevalier Nestor donne l'or ; et Laercée, après avoir forgé le métal, le place attentivement autour des cornes de la génisse, afin que la déesse soit satisfaite en contemplant ces ornements. Stratios et Échéphron conduisent la génisse par les cornes ; Arétos sort de l'appartement, en portant de l'eau dans un vase orné de fleurs variées et en tenant de l'autre main une corbeille remplie d'orge divine. Le belliqueux Thrasymède, debout avec sa hache tranchante, est prêt à frapper la victime, et Persée porte le vase qui doit recueillir le sang de la génisse. Le vieux chevalier Nestor répand d'abord l'eau pure et l'orge sacrée, puis, commençant le sacrifice, il adresse de nombreuses prières à Minerve, et il jette au feu les poils arrachés à la tête de la victime.

Lorsqu'ils ont prié et répandu l'orge sacrée, le magnanime Thrasymède, fils de Nestor, s'avance et frappe l'animal : la hache tranche les nerfs du cou et anéantit la vigueur de la génisse. Aussitôt les filles de Nestor, les femmes de ses fils,

et sa pudique épouse, Eurydice, la plus âgée des filles de Clymène, prie à haute voix. On soulève ensuite de terre l'animal expirant, et Pisistrate, chef des guerriers, l'égorge : un sang noir jaillit à larges flots, et la vie abandonne le corps de la victime. Bientôt on la divise ; on sépare les cuisses selon l'usage ; on les recouvre d'une double couche de graisse sur laquelle on place les chairs sanglantes. Le vieillard brûle les cuisses sur des éclats de bois qu'il arrose d'un vin aux sombres couleurs ; et près de lui des adolescents tiennent entre leurs mains des broches à cinq pointes. Quant les cuisses sont consumées et que les convives ont goûté les entrailles, ou divise en petits morceaux les restes de la génisse, on les perce avec des broches et on les fait rôtir en tenant dans les mains ces broches acérées.

Cependant Télémaque est conduit au bain par la belle Polycaste^[24], la plus jeune des filles de Nestor, issu de Nélée. Après qu'elle l'a baigné et parfumé d'huile, elle le couvre d'une tunique et d'un riche manteau. Télémaque sort du bain^[25], et par sa démarche il ressemble aux immortels, il s'avance et va s'asseoir auprès de Nestor, pasteur des peuples. Quand les viandes sont rôties à l'extérieur, on les retire du feu, et tous les convives s'asseyent pour prendre le repas. De nobles hommes se lèvent et versent le vin dans des coupes d'or. Lorsque les assistants ont bu et mangé selon leurs désirs, le chevalier Nestor de Gérie prend la parole en ces termes :

« Mes enfants, donnez à Télémaque des coursiers à la belle crinière ; atteler-les au char, pour que ce jeune héros continue son voyage. »

Il dit. Les fils de Nestor, après l'avoir écouté, lui obéissent aussitôt, et ils attellent promptement au char des chevaux rapides. L'intendante du palais dépose dans ce char le pain, le vin et les autres aliments dont se nourrissent les rois élevés par Jupiter. Télémaque monte sur le magnifique char ; et le fils de Nestor, Pisistrate, chef des guerriers, se place auprès de lui ; il prend aussitôt les rênes et fouette les chevaux pour qu'ils avancent rapidement. Ceux-ci s'élancent avec ardeur dans les plaines, et laissent derrière eux la haute ville de Pylos. Durant tout le jour les coursiers agitent le joug qui les lie. Le soleil se couchait, et tous les sentiers étaient enveloppés dans l'ombre, lorsqu'ils arrivèrent à Phères, dans le palais de Dioclée, fils d'Orsiloque, issu lui-même d'Alphée. C'est là qu'ils dormirent toute la nuit, et reçurent de Dioclée les dons de l'hospitalité.

Dès que paraît la fille du matin, Aurore aux doigts de roses, ils attellent les chevaux, montent dans leur char richement orné, et sortent du vestibule par le portique sonore. Pisistrate frappe les coursiers, et ceux-ci s'élancent rapidement en traversant les plaines fertiles. Bientôt Pisistrate et Télémaque arrivent aux termes du voyage, tant leurs chevaux agiles les ont emportés avec vitesse. — Le

soleil est couché, et toutes les rues sont plongées dans les ténèbres.



1. ↑ Homère dit ἔνοσίχθονι κυανοχαίτη (vers 6) en désignant Neptune par l'épithète ἔνοσίχθων (qui agite la terre), d'ἔνοσίς (agitation) et de χθών (terre). — Clake traduit ἔνοσίχθονι κυανοχαίτη par Neptuno cœruleo-cœsariem, et Dübner par Neptuno cœruleis-capillis.
2. ↑ ἵπποδάμοιο (vers 17) (qui dompte les chevaux). Tous les traducteurs français ont omis cette épithète qu'Homère donne à Nestor. Bitaubé dit : vénérable Nestor, et Dugas-Montbel : guerrier Nestor.
3. ↑ Il y a dans le texte grec : Ποσειδάων γαίῳχε (vers 55) (ô Neptune qui environne la terre), que Clarke et Dübner ont rendu par Neptune terram-continens ; Dugas-Montbel dit tout simplement : puissant Neptune.
4. ↑ Les traducteurs sont partagés au sujet de ce passage. Clarke dit : pulchrum poculum rotundum ; Dübner : pulchrum poculum duplex ; Madame Dacier : double coupe, Bitaubé : coupe arrondie et superbe ; et Dugas-Montbel : la belle coupe arrondie. Nous, nous avons traduit καλὸν δέπας ἀμφικύπελλον (vers 63) par double coupe, et non par coupe à deux anses, comme nous l'avons fait au premier livre de l'Iliade, attendu que les excellents travaux allemands de Buttmann nous ont été d'un grand secours pour résoudre cette question. — Tobias Damm (Novum Lexicon, græcum, édit. de 1763, in-4°, p. 1268) fait dériver ἀμφικύπελλον de κύππω, et l'explique par : un vase renflé au milieu et rétréci vers les bords (nam ἀμφὶ rotundilatam amplioris ventris ejus vasis in citcuitu exprimit). Aristarque (Etym. M.) fait dériver ce mot de κυφός (courbé), et prétend

que cette courbure s'applique aux deux anses. S. Patrick (*Clams Homerica*, édit. de 1738, p. 55), adoptant les deux opinions, dit : une coupe à deux anses, ou une coupe aux rebord recourbés en dedans (*poculum utringue ansatum, vel labia introrou inflexa habens*). Selon Buttmann (*Lexilogus*, t. i, édit. de 1818, p. 151), le mot ἄμφικύπελλον vient de κύπελλον, diminutif de κύβη (coupe, ou vase creux). On ne peut, en effet, nier la ressemblance de ce dernier mot avec ses équivalents, en anglais (cup), en allemand (Kubel, Kufe), et en français (cuve, coupe). Ainsi, d'après les savantes explications données par Buttmann, ἄμφικύπελλον, lié au mot δέπας, signifie toujours une double coupe

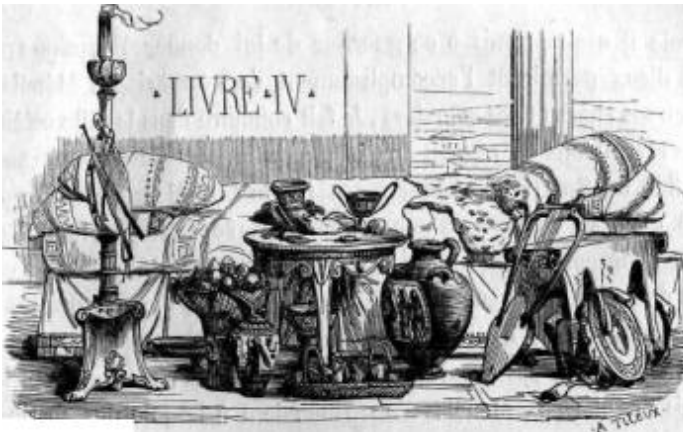
5. ↑ Voir, pour l'explication de cette épithète, l'Iliade, livre II, notes.
6. ↑ On lit dans le texte grec : δῖοι Ἀχαιοί (vers 116) Dubner a parfaitement traduit par divini Achivi, et Voss par die edlen Achaiier (nobles Achéens).
7. ↑ μῦθον μυθείσθην, τοῦ ἔνεκα λαὸν ἄγειραν, (vers 140) mot à mot, ils prononçaient un discours pour quelle cause ils avaient assemblé le peuple. Bitaubé a traduit ce passage de cette manière : C'est alors que se débattit le sujet important de leur départ.
8. ↑ Il y a dans le texte grec βαθυζώνους τε γυναῖκας (vers 154) (les femmes ornées de larges ou de belles ceintures), que madame Dacier et Bitaubé ont rendu d'une manière très-concise par captives.
9. ↑ νέας ἄμφιελίσσας (vers 162) dit Homère. Quoique les lexiques grecs-français donnent à l'adjectif ἄμφιελίσσας la signification de : poussé par les deux côtés, nous avons traduit ces mots par ballottés par les flots. — Clarke dit : remigio-utrinque-instrutctis. Dubner rend imparfaitement ἄμφιελίσσας par utrinque recurvis, par les vaisseaux des Grecs n'étaient recourbés que d'un seul côté. S. Patrick traduit ce mot par utrinque agitatus, circum agi abilis, et sous-entend remis. Tobias Damm adopte la même opinion, et traduit ἄμφιελίσσας par utrimque impellitur et promovetur, et dit : est epitheton navis actuariae, quæ utrimque habet remos, quibus propellitur. L'excellente traduction allemande de Voss se conforme à ces explications, et rend ce mot par zwiefachrudernden Schiffe (navires voguant à doubles rames). Nous n'avons pas adopté ces commentaires ; car le mot ἄμφιελίσσας, venant de ἄμφι (autour, des deux côtés) et de ἐλίσσω (pousser, mettre en mouvement), il est plus probable qu'ici ce sont les flots, et non les rames, qui donnent la première impulsion au navire ; ballotté par les flots est donc par conséquent une expression qui rend parfaitement le mot ἄμφιελίσσας. Passow, dans son Dictionnaire grec-allemand, semble partager cette opinion en disant que ce mot signifie ballotté d'un côté et de l'autre (bald nach dieser bald nach

- jener Seite getrieben). Quant aux traducteurs français ils ont passé sous silence ce passage, et même le vers 162 de ce livre ; excepté Dugas-Montbel, qui a rendu improprement νέας ἀμφιελίσσας par larges navires.
10. ↑ Le texte grec porte λιγὺς οὖρος (vers 176) (vent sonore, aigu, perçant), que Clarke et Duhner ont rendu par ventus stridulus. Voss traduit très-bien ces deux mots par ein sauselnder Wind (vent bourdonnant).
 11. ↑ Le texte grec porte λιγὺς οὖρος (vers 176) (vent sonore, aigu, perçant), que Clarke et Duhner ont rendu par ventus stridulus. Voss traduit très-bien ces deux mots par ein sauselnder Wind (vent bourdonnant).
 12. ↑) Nous avons changé les premiers la ponctuation du vers 240 du texte grec en plaçant le point après λεγόμεθα et non après περ, comme cela se trouve dans toutes les éditions, même dans celle de Dubner, parce que nous pensons que κηδόμενοι περ se rapporte non pas à la phrase précédente, mais à celle qui suit. Ainsi nous traduisons : « O Mentor ! cessons un tel entretien. Malgré notre affliction, il n'est plus de retour pour mon père ; » et non pas : « Mentor, malgré notre affliction, cessons un tel entretien ; » car alors ou ignore pourquoi Télémaque, étant affligé, veut qu'on cesse l'entretien ; tandis qu'avec la correction, les deux phrases sont claires et compréhensibles. Voss, dans sa traduction allemande de l'Odyssée, a, selon nous, adopté à tort l'ancienne ponctuation.
 13. ↑) Homère dit : τρὶς γένε' ἄνδρῶν (vers 245) (trois âges d'homme), et non pas trois générations, comme l'ont faussement traduit madame Dacier, Bitaubé et Dugas-Montbel. Suivant les anciens, chaque âge était de trente ans ; ainsi Nestor devait donc avoir régné plus de quatre-vingt-dix ans. Voss a traduit parfaitement ce passage par drei Menschenalter (trois âges d'homme).
 14. ↑) Ἀτρεΐδης εὐρὺ κρείων Ἀγαμέμνων (vers 248) Madame Dacier dit : le roi Agamemnon ; Bitaubé : Agamemnon, et Dugas-Montbel : le puissant Agamemnon. Voss n'a pas été exact cette fois en traduisant ce passage par der grosse Held (le grand héros).
 15. ↑ Ἄργεος ἱπποβότοιο (vers 263) que Dubner traduit par Argi eguos-pascentis. Madame Dacier dit : le Péloponèse ; Bitaubé : la guerrière Argos ; et Dugas-Montbel : la fertile Argos.
 16. ↑ Il y a dans le texte πολλὰ μηρί' ἔκηε (vers 273) il brûla de nombreuses cuisses (de victimes).
 17. ↑ Madame Dacier et Dugas-Montbel passent tous deux sous silence l'épithète κυανοπρωρείους (vers 299) (à la proue azurée), qu'Homère donne aux navires. Les versions latines rendent νέας κυανοπρωρείους par : naves coeruleis-proris. Voss traduit très-exactement l'épithète par blaugeschnabelt (à la proue bleue).

18. ↑ Le texte grec porte βοῆν ἄγαθός Μενέλαος (vers 311) (Ménélas bon pour la voix dans les combats). Voss traduit parfaitement ce passage en disant : der Rufer im Streite, Menelaos (Ménélas, bon crieur dans les combats). Madame Dacier et Dugas-Montbel écrivent improprement : vaillant Ménélas, et Bitaubé dit : brave Ménélas. Dubner, lui se règle peut-être trop sur la version latine de Clarke, a traduit négligemment ce passage par : bello strenuus Menelaus.
19. ↑ Ἐπαρξάμενοι δεπάεσσι (vers 340) dit Homère. Ce passage difficile a été compris diversement par les traducteurs. Madame Dacier et Bitaubé le passent sous silence ; Dugas-Montbel dit : en commençant par la droite ; Clarke et Dubner le traduisent par auspicantes poculis ; et Voss écrit : theilten rechts herum die volgegossenen Becher (coupes toujours remplies en commençant par la droite). Ce qui nous porte à le traduire comme nous l'avons fait plus haut, c'est que, selon MM. Theil et Hallez-d'Arros (Dict. des Homérides), ἔπι exprime le rapport de ἄρχεσθαι à δεπάεσσι, et que la phrase ainsi conçue signifie littéralement : commencer à chaque coupe, y boire le premier ; de là est venue sans doute la signification de déguster.
20. ↑ Les Caucones (οἱ Καύκωνες (vers 366)), étaient un peuple qui habitait la Triphylie dans la partie la plus méridionale de l'Élide. Selon Strabon (VIII, 5-45), on avait différentes traditions, suivant lesquelles tous les Épéens étaient ou désignés comme Cauconiens, ou placés dans des localités séparées, dans l'Élide creuse et dans la Triphylie.
21. ↑ κυδίστη Τριτογένεια, (vers 378) dit Homère, parce que, suivant les anciennes traditions, Minerve était née sur les bords du lac Triton.
22. ↑ Le texte grec porte : ἄδμήτην (indomptée, sous-entendu parle taureau). Ce mot a ici la signification de πάσθενος (vierge). Voss l'a très-bien traduit par : unbezwungen vom Stier (indomptée par le taureau). Madame Dacier passe, comme de coutume, ce mot sous silence ; Bitaubé imite madame Dacier, et Dugas-Montbel dit indomptée, sans désigner par qui cette génisse a pu être indomptée : on pourrait alors la croire indomptable, ce qui serait un contre-sens. — Nous remarquons au sujet d'une foule de passages, et entre autres de celui ainsi conçu : ὦλεν ταμίη καὶ ἀπὸ κρήδεμνον ἔλυσε, (vers 392) et que Dubner a rendu par aperuit proma, et operculum dempsit, que tous les traducteurs français se sont copiés les uns sur les autres ; ils ont traduit ce dernier, l'un (Bitaubé) par : un esclave venait d'ouvrir l'urne odorante, et l'autre (Dugas-Montbel) par : l'intendante avait puisé dans l'urne quelle venait d'ouvrir.
23. ↑ ἐπὶ ξεστοῖσι λίθοισιν, dit Homère. C'est sur ces pierres polies, placées à la porte des palais, que les rois s'asseyaient dans les occasions

solennelles et surtout lorsqu'ils rendaient la justice.

24. ↑ Le poète grec dit : Τηλέμαχον λοῦσεν καλῇ Πολυκάστη (vers 464) (la telle Polycaste lava Télémaque). Athénée fait remarquer à l'endroit de ce passage qu'Homère représente les jeunes filles et les femmes lavant les étrangers et les touchant avec modestie, parce que, selon l'ancien usage, il n'était ni flamme impure ni mauvais désirs pour ceux qui vivaient honnêtement (Daipn. épit. I, 10, E).
25. ↑ Par ces mots : ἔκ ῥ' ἄσαμίνθου βῆ (vers 468), il ne faut pas entendre, dit un commentateur, que Télémaque sortait de la salle du bain, mais de la baignoire ; car ἡ ἄσαμίνθος était la cuve même où l'on prenait le bain. Ces cuves étaient en métal poli ; de là l'épithète εὖζεστος, qu'emploie souvent, Homère dans l'Iliade et dans l'Odyssée.



Télémaque et Pisistrate arrivent dans la vallée profonde où s'élève Lacédémone entourée de cavernes, et ils se dirigent vers le palais du glorieux Ménélas. Ils trouvent ce héros offrant dans sa demeure un festin à ses nombreux compagnons pour le mariage de son fils et celui de sa fille irréprochable. Il envoyait sa fille au fils d'Achille, le destructeur des phalanges ennemies^[1] ; car jadis dans les plaines de Troie il avait promis à ce guerrier de lui donner Hermione ; et les dieux permirent l'accomplissement de ce mariage. Ménélas, avec ses chars et ses coursiers, la fait conduire dans la ville célèbre des Myrmidons où régnait le fils d'Achille. Atride unissait aussi la fille du Spartiate Alector à son fils Mégapenthe, qu'il eut dans sa vieillesse d'une femme esclave ; car les immortels n'accordèrent plus aucun rejeton à

son épouse Hélène après qu'elle eut donné le jour à son aimable Hermione, l'image de Vénus resplendissant d'or.

(Ainsi, dans ces superbes et vastes demeures, les voisins et les amis du glorieux Ménélas s'abandonnaient à la joie des festins ; parmi eux chantait un chancre divin en s'accompagnant de sa lyre ; et, tandis qu'il faisait entendre ces accents mélodieux, deux danseurs tournaient au milieu de l'assemblée.)

Alors le héros Télémaque et le fils célèbre de Nestor arrêtent leurs chevaux devant les portiques du palais. L'excellent Étéonée, diligent serviteur du glorieux Ménélas, sort de la demeure et les aperçoit. Soudain il accourt porter cette nouvelle au pasteur des peuples ; il se tient debout près de son maître, et lui adresse ces rapides paroles :

« Ô Ménélas, héros chéri du fils de Saturne, deux étrangers me paraissant appartenir à la race du puissant Jupiter sont à votre porte. Parlez : détellerons-nous leurs chevaux agiles ou enverrons-nous ces étrangers chez un autre chef pour qu'il les accueille avec amitié ? »

Le blond Ménélas, indigné, lui répond :

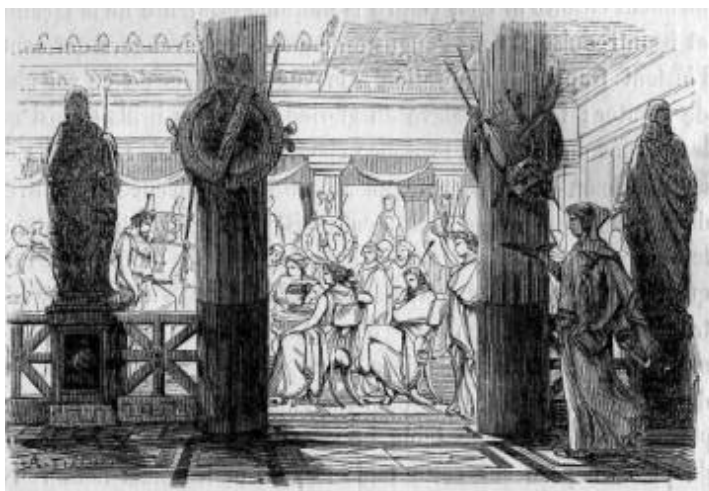
« Étéonée, fils de Boéthus, jusqu'à ce jour tu n'avais pas encore été privé de sens ; mais maintenant tu aimes à parler sans raison comme un faible enfant. Ne sommes-nous pas, nous-mêmes, revenus en ces lieux qu'après avoir reçu maintes fois l'hospitalité chez des peuples étrangers ? Puisse désormais Jupiter nous préserver du malheur ! Ainsi donc,

dételle les chevaux de nos hôtes, et conduis ces étrangers ici pour qu'ils participent à notre festin.»

Il dit. Étéonée parcourt aussitôt le palais, appelle les autres serviteurs diligents et leur commande de le suivre. Ceux-ci s'empressent d'ôter le joug aux coursiers baignés de sueur; ils les amènent dans l'étable et les attachent au râtelier ; puis ils leur apportent de l'épeautre^[2] qu'ils mêlent avec de l'orge blanche ; ils inclinent ensuite le char contre la muraille éclatante de la façade^[3], et ils introduisent dans l'auguste demeure les étrangers qui sont à l'instant frappés d'admiration à la vue du palais de ce roi chéri de Jupiter : le palais élevé du glorieux Ménélas brillait ainsi que les rayons du soleil ou la douce clarté de la lune. Lorsqu'ils ont charmé leurs yeux en contemplant cette magnificence, ils entrent dans des bassins merveilleusement polis ; des captives les baignent, les oignent d'huile parfumée, leur donnent de moelleuses tuniques, de somptueux vêtements ; et ils vont s'asseoir sur des trônes auprès de Ménélas, fils d'Atrée. Une esclave s'avance avec une magnifique aiguière d'or, verse l'eau qu'elle contient dans une urne d'argent pour baigner leurs mains ; puis elle place devant eux une table brillante. La vénérable intendante du palais dépose sur cette table le pain et les mets nombreux, en les offrant avec abondance. (Le serviteur chargé de couper les parts apporte des viandes diverses dans des plats élevés, et il présente à tous les convives des coupes d'or.)

Le blond Ménélas, présentant la main droite à ses hôtes, leur parle en ces termes :

« Prenez quelque nourriture et réjouissez-vous. Quand vous aurez terminé ce repas, nous vous demanderons qui vous êtes ; car la race de vos ancêtres ne peut avoir péri dans l'oubli. Sans doute vous êtes issus de rois portant le sceptre, et chéris de Jupiter. Certes, des hommes inconnus n'ont pu engendrer des héros tels que vous. »



En parlant ainsi, il leur offre le dos épais d'un bœuf rôti, placé devant eux comme la part la plus honorable ; et les étrangers portent aussitôt la main au mets qui leur est présenté. Quand ils ont bu et mangé selon leurs désirs, Télémaque dit au fils de Nestor en inclinant sa tête vers lui pour n'être pas entendu des autres convives :

« Contemple donc, ô Pisistrate, ami cher à mon cœur, l'éclat de l'airain dans ce palais sonore; vois comme brillent ici l'or, l'ambre^[4], l'argent et l'ivoire. Tel doit être le palais de Jupiter Olympien. Quelles innombrables richesses ! À leur aspect je suis frappé d'étonnement ! »

Le blond Ménélas, qui l'entend parler ainsi, adresse aux deux étrangers ces rapides paroles : « Chers enfants, que nul n'ose se comparer à Jupiter. Les demeures et les trésors de cette divinité puissante sont éternels. Quelqu'un parmi les hommes pourrait bien m'égaliser en richesses, mais non peut-être ; car après avoir souffert de grands maux, après avoir erré longtemps sur les mers, je suis enfin revenu dans ma patrie à la huitième année, apportant toutes ces richesses dans mes navires. Jeté d'abord sur les côtes de Cypre, de la Phénicie et de l'Égypte, je vis les Éthiopiens, les Sidoniens, les Érembes et la Libye où les bœufs, jeunes encore, ont déjà des cornes, et où les brebis enfantent trois fois dans l'année ; le maître d'un champ et même le pasteur ne manquent ni de fromage, ni d'un lait plein de douceur, ni de la chair des troupeaux : les chèvres, durant toute l'année, présentent au berger leurs mamelles remplies de lait. Mais, tandis que moi j'errais dans ces contrées en amassant de grandes richesses, un traître, aidé par les ruses d'une perfide épouse, assassinait furtivement et à l'improviste mon frère chéri. Aussi, je ne goûte aucune joie à posséder ces richesses. Étrangers, quels que soient vos parents, ils ont dû vous parler de ces choses. Oui, j'ai supporté bien des souffrances ; j'ai détruit une demeure pleine d'attraits pour ses habitants, et qui renfermait d'immenses trésors ! Plût au

ciel que je ne possédasse dans ce palais que la troisième partie de mes richesses et qu'ils fussent restés vivants, ceux qui périrent dans les plaines d'Ilion, loin d'Argos où paissent les coursiers ! Tous ces guerriers, je les regrette et je les pleure (souvent, assis dans mes foyers, j'ai nourri la douleur dans mon âme ; souvent aussi mes chagrins se sont calmés ; car l'homme est bientôt rassasié de tristesse) ; mais, malgré mes peines, tous ces guerriers me font répandre moins de larmes qu'un seul dont le souvenir me rend odieux les douceurs du repos et les délices de la table. Nul parmi les Achéens n'endura tant de fatigues et ne souffrit tant de maux que le divin Ulysse ! Hélas ! il nous était réservé, à lui des peines sans nombre, à moi d'inconsolables chagrins, parce que depuis longtemps il est éloigné de nous : nous ignorons même s'il existe encore ou s'il a péri. Sans doute il est pleuré maintenant par le vieux Laërte, par la chaste Pénélope, et par Télémaque qu'il laissa jeune encore dans son palais. »

Il dit. Télémaque en pensant à son père est attendri jusqu'aux larmes : des pleurs s'échappent de ses paupières et tombent sur la terre lorsqu'il entend parler d'Ulysse. Le fils de Pénélope prend de ses deux mains son riche manteau de pourpre et s'en couvre les yeux. Tout à coup Ménélas le reconnaît ; et dans son âme il délibère s'il laissera Télémaque se livrer au souvenir de son père, ou s'il doit l'interroger d'abord et lui demander quelques détails sur Ulysse^[5].

Tandis que Ménélas agite ces pensées dans son esprit, Hélène sort de ses appartements élevés et odorants, et

s'avance semblable à Diane, déesse à l'arc d'or ;Adraste lui présente un siège élégant ; Alcippe lui apporte un tapis d'une laine moelleuse, et Phylo lui offre une corbeille d'argent qu'Hélène reçut d'Alcandre, l'épouse de Polybe, qui demeurait à Thèbes, ville d'Égypte, où les palais renferment de grandes richesses. Polybe lui-même donna à Ménélas deux bassins d'argent, deux trépieds et dix talents d'or. Alcandre envoya à Hélène de magnifiques dons ; elle lui fit présent d'une quenouille d'or, et de cette corbeille circulaire en argent, dont les bords extérieurs sont enrichis d'or. Phylo, la suivante d'Hélène, porte cette corbeille remplie de pelotons déjà filés, et sur ce fil est étendue la quenouille entourée d'une laine violette. Hélène se place sur le siège, et ses pieds reposent sur une estrade. Aussitôt elle se hâte d'interroger son époux en lui disant :

« Savons-nous, ô Ménélas, roi chéri de Jupiter, quels sont ces hommes arrivés aujourd'hui dans notre palais, et quelle est leur origine ? Me serais-je trompée ou vais-je dire la vérité ? Mais je ne puis résister aux inspirations de mon cœur. Non, jamais je n'ai vu entre deux hommes, ni entre deux femmes, autant de ressemblance (je suis frappée d'étonnement), qu'il en existe entre ce jeune étranger et Télémaque, le magnanime fils d'Ulysse. Son père laissa ce héros, jeune encore, dans sa demeure, lorsque, à cause de moi, femme réprouvée ! les Achéens vinrent dans les plaines de Troie porter la guerre sanglante !»

Le blond Ménélas lui répond :

« Chère épouse, j'ai la même pensée que toi. Oui, ce sont bien là ses pieds d'Ulysse ; ce sont bien là ses mains et le mouvement de ses regards, et sa tête, et l'abondante chevelure qui ornait son front. Au moment même où je rappelais, par mes paroles, le souvenir d'Ulysse et tous les maux que ce héros a soufferts pour moi, ce jeune étranger a répandu des larmes amères, et de son manteau de pourpre il s'est couvert les yeux. »

Le fils de Nestor, Pisistrate, s'adressant à Atride, lui dit aussitôt :

« Ménélas, fils d'Atrée, chef des peuples, roi chéri de Jupiter, ce jeune étranger est en effet le fils d'Ulysse, comme tu viens de le dire. Mais Télémaque est modeste : venant ici pour la première fois, il croit peu convenable de t'interrompre par des paroles légères, toi dont la voix nous charme comme celle d'un dieu. Le chevalier Nestor de Gérénie, mon père, m'a envoyé pour être le compagnon de Télémaque ; et ce jeune homme désire te voir afin que tu lui inspires une résolution à prendre ou une entreprise à exécuter. Hélas ! l'enfant dont le père est absent souffre toujours de grandes douleurs dans sa propre maison lorsqu'il n'a point de protecteur : tel est maintenant Télémaque. Son père est éloigné de lui ; et, parmi tous les habitants d'Ithaque, il n'en est aucun qui veuille le préserver du malheur. »

Le blond Ménélas lui répond :

« Grands dieux ! il est donc venu dans mon palais, le fils de ce héros qui souffrit pour moi tant de fatigues, le fils de celui qu'à son retour je comptais honorer plus que les autres Argiens, si le maître de l'Olympe, Jupiter à la voix retentissante, nous eût permis de revenir à travers les mers sur nos vaisseaux rapides ! Alors, dans Argos, j'aurais fondé pour lui une ville, et j'y aurais élevé des palais pour que ce héros amenât d'Ithaque ses trésors, son fils et son peuple. J'aurais fait sortir tous les habitants d'une des cités qui entourent Sparte et qui sont soumises à mon empire. Là nous nous serions souvent réunis ; rien ne nous aurait empêchés de nous aimer et de nous réjouir jusqu'à ce que le nuage sombre de la mort nous eût enveloppés. Mais un dieu, jaloux d'un tel avenir, ferma au malheureux Ulysse le chemin de sa patrie! »

Il dit ; et ce discours attendrit tous ceux qui l'entendent. L'Argienne Hélène, fille de Jupiter, verse d'abondantes larmes ; Télémaque et Ménélas pleurent aussi, et le fils de Nestor voit bientôt des pleurs s'échapper de ses paupières. Ce héros se souvenait de l'irréprochable Antiloque qu'immola le fils célèbre de la splendide Aurore. Pisistrate, plein du souvenir de son frère, prononce ces rapides paroles :

« Fils d'Atrée, le vieux Nestor te regardait comme le plus prudent des hommes quand nous parlions de toi (dans nos palais et que nous discourions ensemble). Maintenant, si cela est possible, obéis-moi ; car je ne puis me réjouir à voir couler des larmes pendant le repas. Quand la fille du matin,

Aurore aux doigts de rose, brillera dans les cieux, je ne m'opposerai plus à ce qu'on pleure ceux qui sont morts atteints par l'irrévocable destinée. Le seul honneur que nous puissions rendre aux pauvres mortels, c'est de couper notre chevelure^[6] et de mouiller notre visage de nos larmes. J'ai perdu moi-même un frère qui n'était certes pas le dernier des Argiens. Ménélas, tu as dû le connaître; mais moi je ne l'ai ni vu, ni rencontré. Cependant on dit qu'Antiloque l'emportait sur tous, et par sa vitesse à la course, et par sa vaillance dans les combats. »

Le blond Ménélas lui répond à son tour :

« Ami, tu viens de t'exprimer comme un homme sage, et même plus âgé que toi. (Né d'un père prudent, tu parles avec prudence. On reconnaît aisément la postérité des mortels à qui le fils de Saturne marqua d'avance d'heureuses destinées au jour de leur naissance et de leur hymen : Nestor est de cette race heureuse favorisée par Jupiter. Ce dieu voulut que ton père vieillît mollement dans ses demeures, entouré de fils prudents aux conseils et braves dans les combats.) Oublions maintenant nos chagrins et nos larmes ; goûtons de nouveau les délices du festin, et que l'on verse à l'instant sur nos mains une eau pure et limpide. Demain, Télémaque et moi nous pourrons nous entretenir dans ce palais et nous faire de mutuelles confidences. »

Il dit ; et aussitôt Asphalion, l'un des diligents serviteurs du glorieux Ménélas, verse de l'eau sur les mains des

convives, et ceux-ci se hâtent de prendre les mets qu'on leur a servis.



Alors Hélène, la fille de Jupiter, médite une autre pensée : elle verse dans le vin un breuvage merveilleux qui chasse la tristesse, le courroux, et amène l'oubli de toutes les douleurs. Celui qui goûte ce breuvage, mêlé au vin dans le cratère, ne verse point de larmes durant tout le jour, non, lors même qu'il aurait à regretter la mort de son père ou de sa mère, et qu'il verrait de ses propres yeux son frère ou son fils chéri périr par l'airain. Tel est le baume salubre, préparé avec art, que possède Hélène, la fille du puissant Jupiter ; elle le reçut de l'Égyptienne Polydamna, l'épouse de Thonis. C'est en Égypte que la terre féconde produit de nombreuses plantes : les unes excellentes, les autres pernicieuses. C'est en Égypte aussi que chaque homme possède la science de guérir, parce qu'ils sont tous issus du divin Péon^[7]. Quand Hélène a jeté

ce breuvage dans le cratère et ordonné aux serviteurs de verser le vin, elle prononce ces paroles :

« Ménélas, fils d'Atrée, roi chéri de Jupiter, et vous, enfants de héros valeureux (le dieu fils de Saturne nous envoie tour à tour le bien et le mal, car il peut tout), prenez maintenant le repos et goûtez, assis dans vos palais, le charme des doux entretiens. Je vais vous raconter une aventure intéressante. Je ne pourrai vous rappeler ni vous énumérer tous les hauts faits d'Ulysse à l'esprit audacieux ; mais du moins je vous entretiendrai d'une seule entreprise que tenta ce héros courageux et qu'il accomplit au milieu du peuple des Troyens, où vous, Achéens, avez souffert tant de maux. — Un jour Ulysse, après s'être meurtri le corps de coups ignominieux, jette sur ses épaules de vils haillons, et, semblable à un esclave, il entre dans la cité aux larges rues de ses ennemis. Ulysse, ainsi déguisé, ressemblait à un tout autre homme, à un mendiant ; et il n'était plus ce héros venu jadis sur les navires achéens^[8]. Sous ce costume il pénètre dans la ville de Troie, et tous ignoraient que ce fût Ulysse ; moi seule je le reconnus et je l'interrogeai ; mais par ruse sans doute il évita de me répondre. Dès que je l'eus baigné, parfumé d'huile et recouvert d'autres vêtements ; dès que je lui eus juré, par le plus terrible des serments, de ne point découvrir Ulysse aux Troyens avant que ce héros eût rejoint ses tentes et ses rapides navires, il me dévoila tous les projets des Achéens. Puis Ulysse ayant tué avec son glaive redoutable un grand nombre d'ennemis, revint parmi les Argiens avec la réputation d'un homme rempli de

stratagèmes^[9].. Alors les Troyennes poussèrent de grands cris, et moi je fus forcée de me réjouir au fond du cœur ; car mon seul désir était de revoir mes foyers. Je pleurais sans cesse sur la faute fatale que m'avait fait commettre Vénus, lorsqu'elle me conduisit loin de la terre chérie de la patrie, qu'elle me fit quitter le lit nuptial, et me sépara de ma fille et de mon époux, de Ménélas qui l'emporte sur tous et par son esprit et par sa beauté. »

Le blond Ménélas lui répond :

« Ma chère épouse, tout ce que tu viens de dire est juste. J'ai appris à connaître les sentiments et les conseils de beaucoup de héros ; j'ai parcouru de nombreuses contrées ; mais jamais je n'ai vu de mes propres yeux un mortel d'une grandeur d'âme égale à celle de l'intrépide Ulysse. Ce héros courageux osa s'introduire dans le cheval de bois au moyen duquel nous pénétrâmes, nous, les plus braves des Grecs, pour porter aux Troyens le carnage et la mort. Inspirée sans doute par un dieu qui voulait combler de gloire les Troyens, tu vins, ô Hélène, suivie du divin Déiphobe, près de nos creuses embûches, et tu en fis trois fois le tour en les touchant de tes blanches mains, et tu appelas par leurs noms les plus illustres des Grecs en imitant la voix de leurs épouses. Assis au milieu des guerriers, moi, Diomède et le divin Ulysse, nous t'entendîmes appeler. À ces accents, le fils de Tydée et moi nous nous élançâmes tout à coup pour sortir ou du moins pour répondre du fond de notre retraite ; mais Ulysse nous arrêta ; il contint notre ardeur, et tous les autres fils des Achéens gardèrent un profond silence.

Anticlus seul voulut t'adresser la parole ; mais Ulysse de ses mains robustes lui ferma fortement la bouche et le retint jusqu'au moment où Minerve-Pallas t'éloigna de ces lieux. C'est ainsi que ce héros sauva l'armée. »

Le prudent Télémaque dit à son tour :

« Ménélas, fils d'Atrée, roi chéri de Jupiter, chef des peuples, en t'écoutant ma douleur n'en est que plus grande ; car tout le courage d'Ulysse n'a pu détourner de lui la triste mort : il devait périr quand même son cœur eût été d'airain ! Maintenant, ô Ménélas, renvoyez-nous vers notre couche, pour qu'au sein du repos nous goûtions les douceurs du sommeil. »

Il dit. Aussitôt l'Argienne Hélène ordonne à ses suivantes de préparer sous les portiques des lits somptueux, et de jeter sur ces lits de belles couvertures de pourpre et des tapis recouverts de tuniques moelleuses. Les suivantes sortent du palais en portant des flambeaux ; elles préparent les lits somptueux ; et un héraut conduit les étrangers. — Le jeune Télémaque et l'illustre fils de Nestor dormirent toute la nuit sous les portiques du palais. Ménélas se retira dans l'intérieur de ses demeures élevées ; et près de lui reposa Hélène au long voile, Hélène la plus noble des femmes.

Le lendemain, dès que la fille du matin, Aurore aux doigts de rose, eut brillé dans les cieux, Ménélas à la voix sonore sort de sa couche, se couvre de ses vêtements, suspend à ses épaules un glaive acéré, et attache à ses beaux pieds des brodequins magnifiques. Ce héros semblable à un dieu quitte

ses appartements, s'assied auprès de Télémaque et lui adresse ces paroles :

« Télémaque, pourquoi es-tu venu jusque dans la divine Lacédémone, sur le vaste dos des mers ? Est-ce ton propre intérêt ou celui de ton peuple qui t'amène ? Dis-moi la vérité. »

Le prudent Télémaque lui répond :

« Ménélas, fils d'Atrée, roi chéri de Jupiter, chef des peuples, je suis venu en ces lieux pour que tu me donnes des nouvelles de mon père. Mes biens sont consumés, mes champs fertiles sont ravagés, ma maison est remplie d'hommes malveillants qui dévorent sans cesse mes nombreux troupeaux, mes bœufs à la marche pénible et aux cornes tortueuses. Ces hommes ce sont les prétendants de ma mère, tous pleins d'une orgueilleuse arrogance. — Maintenant j'embrasse tes genoux afin que tu me racontes la fin déplorable de mon père, si tu l'as vue de tes propres yeux, ou si tu l'as apprise de quelque pauvre voyageur; car certainement la mère d'Ulysse l'enfanta pour souffrir ! Soit respect, soit pitié, ne me flatte point : raconte-moi fidèlement tout ce que tu sais. Si jamais mon père, le brave Ulysse, t'aida de ses conseils ou de son bras au milieu du peuple troyen, où vous, Grecs, avez souffert tant de maux, je te supplie, ô Ménélas, de m'en garder aujourd'hui le souvenir et de me dire la vérité. »

Le blond Ménélas, soupirant profondément, s'écrie :

« Hélas! c'est donc dans la couche de cet homme vaillant qu'ils ont voulu se reposer, ces lâches insensés ! Mais, ainsi qu'un lion courageux, rentrant dans son antre, égorge sans pitié de jeunes faons encore à la mamelle qu'a déposés au fond de la caverne une biche qui parcourt les montagnes et paît dans les prairies : tel Ulysse, rentrant dans ses foyers, préparera une mort cruelle à tous ces prétendants. — Jupiter, Minerve et Apollon, écoutez-moi ! Pourquoi le héros Ulysse ne se montre-t-il pas à ces jeunes arrogants tel qu'il était autrefois dans la superbe Lesbos, lorsqu'après une querelle, se levant pour lutter contre Philoctète, il terrassa ce guerrier d'un bras vigoureux et combla de joie tous les Achéens ? Alors, pour chaque prétendant, quelle mort prompte et quel hymen rempli d'amertume ! — Je répondrai sans détour aux questions que tu m'adresses et je ne te tromperai point. Je n'oublierai pas non plus les prédictions que m'a faites l'infailible vieillard de la mer ; enfin je ne te cacherai rien.

Malgré mon désir de revoir ma patrie, les déesses me retenaient en Égypte : j'avais négligé de leur offrir des hécatombes (et les immortels veulent que toujours on se souvienne de leurs commandements). Au milieu de la mer mugissante, en vue de l'Égypte, s'élève une île (on la nomme Phare) éloignée du rivage de toute la distance qu'en un jour franchissent les creux navires, lorsqu'un vent aigu les pousse en soufflant à leurs poupes. Cette île présente un port très commode d'où les vaisseaux égaux peuvent être aisément lancés à la mer après que les rameurs ont puisé l'eau salubre nécessaire au voyage. Les dieux me retinrent dans cette île vingt jours pendant lesquels il ne s'éleva aucun de ces vents

favorables qui guident les navires sur le vaste dos des mers. Sans doute mes provisions se seraient consumées et le courage aurait abandonné mes compagnons, si l'une des déesses, la fille du puissant Protée, le vieillard de la mer, Idothée, touchée de compassion, ne m'eût sauvé : elle se sentit émue, et elle vint à moi qui errais seul, loin des autres guerriers. Ceux-ci, tourmentés par la faim, parcouraient l'île en tous sens pour pêcher dans la mer, avec leurs hameçons recourbés, de quoi se nourrir. Idothée s'approchant alors de moi me dit :



« Étranger, es-tu donc un enfant ou un homme privé de raison ? Retardes-tu volontiers ton voyage ? Tu te réjouis donc à souffrir mille douleurs, puisque tu restes si longtemps

dans cette île sans pouvoir trouver un terme à tes peines, et quand le courage de tes compagnons est prêt à s'éteindre ?»

Elle parla ainsi et je lui répondis :

« Ô déesse, ce n'est point volontairement que je reste en cette île ; j'aurai sans doute offensé les immortels qui habitent les vastes régions célestes. Mais dis-moi donc (car les dieux savent tout) quelle est la divinité qui me retient ici et m'empêche de continuer ma route. Dis-moi aussi comment je pourrai retourner dans ma patrie en naviguant sur la mer poissonneuse. »

La plus illustre des déesses me parla en ces termes :

« Étranger, je vais te dire la vérité. L'infailible vieillard de la mer, l'immortel Protée d'Égypte, qui connaît toutes les profondeurs de l'Océan et obéit à Neptune, réside souvent en ces lieux. On dit qu'il est mon père et qu'il m'a donné le jour. Si tu peux le saisir dans quelques embûches, il t'enseignera ta route, la longueur du voyage, le moyen de retourner dans tes foyers, et comment tu pourras naviguer sur la mer poissonneuse. Il te dira encore, si tu le désires, ô noble enfant de Jupiter, ce qui est arrivé soit en bien soit en mal dans ta demeure chérie depuis que tu l'as quittée pour entreprendre un voyage si long et si périlleux. »

Je m'empressai de répliquer à ces paroles :

« Ô déesse, enseigne-moi toi-même quelles embûches il faut dresser à ce divin vieillard, de peur que, prévoyant mes ruses, il ne parvienne à m'échapper. Un dieu n'est point facilement subjugué par un faible mortel. »

L'auguste déesse me répondit :

« Je vais te parler avec franchise. — Quand le soleil est parvenu jusqu'au milieu du ciel, l'infailible Protée s'élève, au souffle du zéphyr, du fond de l'Océan, et il est voilé par la noire surface de la mer frémissante ; il sort et va se reposer dans des grottes profondes. Tous les phoques issus de la belle Halosydne sont rassemblés et dorment autour de lui : sortis des vagues blanchissantes, ils répandent au loin l'odeur amère des vastes abîmes. C'est là que je te conduirai dès que brillera l'aurore. Toi, choisis avec soin, sur tes navires aux beaux tillacs^[10], trois de tes plus braves compagnons ; puis je vous placerai tous en ordre. Maintenant je vais te faire connaître les artifices de ce vieillard. D'abord il visite et compte ses phoques ; lorsqu'il les a visités et comptés par cinq, il se couche au milieu d'eux comme le pasteur au milieu d'un troupeau de brebis. Dès que toi et tes compagnons vous le verrez assoupi, recueillez à l'instant toutes vos forces, tout votre courage ; retenez bien ce vieillard quelle que soit la résistance qu'il oppose et les efforts qu'il fasse pour vous échapper. Il tentera de prendre la forme de tout ce qui se meut sur la terre et de se changer en onde limpide ou en flamme jaillissante. Vous, tenez-le ferme, et serrez-le encore davantage. Mais lorsqu'il vous interrogera en vous apparaissant tel qu'il était lorsque vous le vîtes s'endormir, alors toi, noble héros, cesse toute violence et délie ce vieillard ; puis demande-lui quelle divinité est irritée contre toi, et comment tu pourras retourner dans ta patrie en franchissant la mer poissonneuse. »

À ces mots la déesse se replongea dans les flots. Je rejoignis mes navires rangés sur les sables du rivage ; et, dans ma marche, une foule de pensées agitèrent mon esprit. Quand je fus arrivé près de mon vaisseau, sur les bords de la mer, nous préparâmes le repas. Bientôt la nuit envoyée par les dieux descendit sur la terre, et nous nous endormîmes sur les rives de l'Océan. Le lendemain, dès qu'apparut la matinale Aurore aux doigts de rose, je parcourus la plage de la vaste mer en adressant aux immortels de nombreuses prières : j'étais suivi par mes trois compagnons, les seuls à qui je me fiais en toute entreprise.

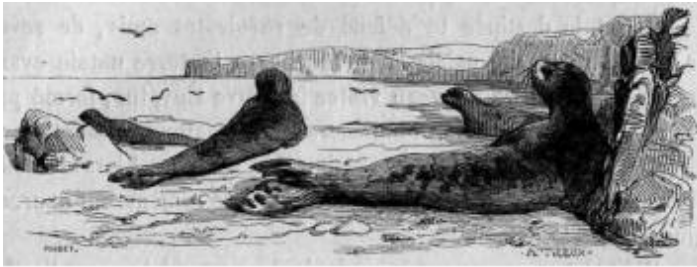


Cependant Idothée, après s'être plongée dans le sein des mers, revient en apportant les dépouilles de quatre phoques

récemment immolés, afin d'ourdir quelques ruses contre son père.

Elle creuse des lits dans le sable et s'assied en nous attendant. Bientôt nous arrivons près d'elle ; la déesse nous fait cacher en ordre, et elle jette sur chacun de nous une peau de phoque. Mais, quelle affreuse embuscade ! Nous étions suffoqués par l'odeur insupportable qu'exhalaient ces phoques nourris dans les abîmes de la mer. Qui pourrait en effet reposer auprès d'un monstre marin ?.. Idothée, pour nous sauver, apporte un soulagement à nos souffrances : elle approche de nos narines l'ambrosie dont les suaves parfums éloignent des mortels l'odeur de ces immenses poissons. — Durant toute la matinée nous attendîmes avec patience le divin vieillard. — Les phoques abandonnent les eaux de la mer et vont se coucher en ordre sur les bords du rivage.

Au milieu du jour le vieux Protée sort des ondes, et trouvant les phoques chargés de graisse, il parcourt leurs rangs et les compte. C'est nous qu'il compte les premiers, sans soupçonner aucune ruse ; puis lui-même il se couche. Soudain nous nous précipitons sur le vieillard en poussant des cris terribles, et nous jetons nos bras vigoureux autour de lui. Mais le dieu marin n'a point oublié son art perfide : il se change d'abord en lion à l'épaisse crinière, puis en dragon, en panthère, en sanglier énorme ; et il se transforme encore en eau limpide et en arbre au feuillage élevé. Mais nous le tenons ferme, nous, et nous le serrons avec une constance inébranlable. Lorsqu'enfin le vieillard, malgré ses ruses, est fatigué de la lutte, il m'adresse ces paroles :



« Fils d'Atrée, quel dieu t'a enseigné de me prendre par force dans une embûche ? Que me demandes-tu ?

Ainsi parla Protée, et moi je lui répondis en ces termes :

« Vous savez, ô vieillard (pourquoi feindre de m'interroger ?), que depuis longtemps je suis retenu dans cette île ; vous savez encore que je ne puis trouver un terme à mes maux, et que mon courage m'abandonne. Dites-moi donc (car les dieux savent tout) quel est celui d'entre les immortels qui m'enchaîne et me ferme le chemin de ma patrie ; dites-moi aussi, noble vieillard, comment je pourrai retourner dans mes foyers en franchissant la mer poissonneuse. »

Aussitôt le vieillard me répondit :

« Atride, tu devais avant tout offrir de pompeux sacrifices à Jupiter ainsi qu'aux autres dieux lorsque tu t'embarquas pour retourner promptement dans ta patrie en naviguant sur le sombre Océan. Maintenant la destinée te défend de revoir tes amis, de revenir dans ton superbe palais et de toucher à ta terre natale avant que tu n'aies été de nouveau visiter le

fleuve Égyptus, formé par les eaux de Jupiter^[11]. Là tu immoleras des hécatombes sacrées aux immortels qui habitent les vastes régions de l'Olympe. Alors les dieux fortunés exauceront peut-être tes prières et te ramèneront heureusement dans ta patrie. »

Il dit ; et mon cœur se brisa de douleur quand je reçus l'ordre de naviguer vers l'Égyptus sur la mer ténébreuse et d'entreprendre un voyage si long et si pénible. Pourtant j'adressai de nouveau la parole au divin Protée, et je lui dis :

« J'accomplirai, ô vieillard, tout ce que vous venez de m'ordonner. Mais répondez-moi avec franchise. Tous les Achéens que Nestor et moi nous laissâmes dans les plaines d'Ilion sont-ils revenus sans malheur, ou bien ont-ils péri d'une mort prématurée sur leurs vaisseaux, ou dans les bras de leurs amis après avoir terminé la guerre ? »

Le vieillard me répondit :

« Atride, que me demandes-tu là ! Il est inutile que tu saches tout, et que tu descendes jusqu'au fond de mon cœur. Si tu connaissais toutes ces aventures tu ne pourrais, je pense, t'abstenir de verser des larmes. — Oui, beaucoup d'Argiens sont morts ; mais aussi beaucoup d'entre eux ont été sauvés. Deux chefs seulement parmi les Grecs revêtus d'airain ont expiré pendant le retour (quant à ceux qui succombèrent durant le combat, tu les connais) ; un seul est encore retenu vivant sur la vaste mer. — Ajax, avec ses navires aux longues rames, a péri : Neptune, pour le préserver des dangers de l'Océan, le jeta contre les rochers immenses de Gyra. Sans doute ce héros eût évité la mort

malgré la colère de Minerve, s'il n'avait point, par orgueil, commis une si grande impiété. Il disait qu'en dépit des dieux il échapperait aux flots de la mer. Neptune entend ces orgueilleuses paroles : soudain il saisit son trident, secoue d'une main vigoureuse le rocher de Gyra et le fend tout entier. Une partie de la roche reste debout; l'autre, sur laquelle Ajax prononça des paroles impies, est précipitée dans la mer, et le héros lui-même est englouti dans le vaste abîme des flots écumants : (ainsi périt Ajax après avoir bu l'onde amère). — Ton frère, ô Ménélas, évita la mort, et il s'échappa sur ses creux navires ; car il était secouru par la gracieuse Junon. Mais, au moment où ce héros pensait atteindre le mont escarpé des Maléens, un ouragan l'emporta et le poussa, malgré ses gémissements, sur la mer poissonneuse, jusqu'aux limites du champ où s'élevait jadis le palais de Thyeste, et où demeure maintenant Égisthe, son fils chéri. Bientôt un heureux retour apparut aux yeux d'Agamemnon. Les dieux, en changeant les vents, poussèrent les vaisseaux d'Atride vers ses demeures. Alors ce héros transporté de joie descend à terre, touche le sol de sa patrie, le baise ; et de chaudes larmes coulent abondamment de ses paupières lorsqu'il revoit les lieux chéris de sa naissance. Mais du haut d'une retraite il fut aperçu par un garde qu'en ces lieux avait placé le perfide Égisthe en lui promettant pour récompense deux talents d'or. Depuis une année entière Égisthe faisait veiller sur ces côtes de peur qu'Agamemnon, abordant en secret, ne déployât aussitôt son indomptable valeur. Le garde se hâte de porter cette nouvelle dans le palais du pasteur des hommes.

À l'instant Égisthe ourdit une trame odieuse. Il choisit dans son peuple vingt hommes des plus braves ; il les met en embuscade et ordonne les apprêts d'un festin splendide. Puis il va lui-même avec ses chars et ses coursiers convier à ce repas magnifique Agamemnon, le roi des peuples, tout en roulant dans son cœur des projets funestes. Il conduit ce héros, qui ne se doutait d'aucune perfidie, et il l'égorge pendant le repas comme on immole un bœuf dans une étable. Nul parmi les compagnons d'Atride n'évita la mort; les amis d'Égisthe eux-mêmes ne furent point épargnés : tous les convives périrent dans le palais. »

Ainsi parla le vieillard, et ses paroles brisèrent mon âme. Assis sur le sable de la mer je répandis d'abondantes larmes, ne voulant plus vivre, ni voir la lumière du soleil. Quand, après avoir répandu des pleurs et roulé mon corps dans la poussière, je sentis mon cœur soulagé, l'infailible vieillard de la mer me parla en ces termes :

« Fils d'Atrée, cesse de pleurer, puisque nous ne trouverons aucun remède à tes malheurs ; songe plutôt à t'en retourner promptement vers ta terre natale. Peut-être trouveras-tu encore Égisthe vivant, à moins cependant qu'Oreste ne t'ait prévenu et ne l'ait déjà tué : tu pourras du moins voir ses funérailles. »

Il dit, et, malgré mes peines, je sentis la joie renaître au fond de mon cœur et s'emparer de tout mon être. Aussitôt j'adressai à Protée ces rapides paroles :

«Maintenant que je connais le sort de ces deux guerriers, dites-moi donc le nom du troisième chef des Achéens, de

celui qui, plein de vie, erre peut-être encore sur la vaste mer (sans doute il n'existe plus ; mais je veux le savoir, quelle que puisse être ma douleur).»

Protée me répondit par ces paroles :

« C'est le fils de Laërte, qui habitait jadis le palais d'Ithaque. Moi-même j'ai vu ce héros répandre d'abondantes larmes dans l'île et dans les demeures de la nymphe Calypso ; là, cette déesse le retient malgré lui. Ulysse ne peut revoir sa terre natale ; car il ne possède ni vaisseaux, ni rameurs, ni compagnons pour franchir le vaste dos de la mer. — Quant à toi, ô Ménélas, roi chéri de Jupiter, ta destinée n'est point de périr dans Argos où paissent les coursiers, ni de trouver la mort en ces lieux : les immortels te transporteront dans les Champs-Élyséens situés vers les confins de ta terre, et où siège le blond Rhadamanthe. Là, des jours heureux sont accordés aux humains ; là, tu n'auras jamais ni neige, ni pluie, ni longs hivers ; mais l'Océan t'enverra le souffle du zéphyr au doux murmure, du zéphyr qui apporte aux hommes une délicieuse fraîcheur ; puisque tu es l'époux d'Hélène, la fille du puissant Jupiter. »

En achevant ces paroles, le divin vieillard se plongea dans la mer agitée par les flots. Suivi de mes braves compagnons, je m'en retournai vers mes navires, le cœur troublé par une foule de pensées. Lorsque nous arrivâmes sur la plage, auprès du vaisseau, nous préparâmes le repas. La nuit envoyée par les dieux descendit sur la terre, et chacun s'endormit sur le rivage de l'Océan. — Le lendemain, dès que brille dans les cieux la fille du matin, Aurore aux doigts

de rose, nous lançons nos vaisseaux à la mer ; puis nous dressons les mâts, et nous déployons les voiles de nos navires égaux. Les rameurs entrent dans les vaisseaux, se placent sur les bancs ; et, assis en ordre, ils frappent de leurs rames la mer blanchissante. Je conduis de nouveau ma flotte vers l'Égyptus, ce fleuve formé par les eaux du ciel ; et là j'immole des hécatombes sacrées. Quand j'eus apaisé la colère des dieux, j'élevai une tombe à Agamemnon afin de rendre immortelle la gloire de mon frère. Ces devoirs accomplis, je continuai ma route ; et les divinités m'envoyèrent un vent favorable qui me conduisit rapidement dans ma chère patrie. — Mais toi, ô Télémaque, reste dans mon palais jusqu'au onzième ou douzième jour. Je préparerai tout pour ton départ, et je te ferai des présents magnifiques. Je te donnerai trois coursiers, un char richement travaillé ; et j'ajouterai à ces dons précieux une belle coupe pour qu'en offrant des libations aux dieux immortels tu te souviennes toujours de moi. »

Le prudent Télémaque lui répond en ces termes :



« Atride, ne me retiens pas plus longtemps en ces lieux. Ah ! je passerais bien une année entière près de toi sans éprouver jamais le désir de revoir ni ma maison, ni mes parents, tant je suis charmé de t'entendre et d'écouter tes récits ! Mais déjà, dans la divine Pylos, mes compagnons s'affligent de mon absence; et tu voudrais, ô Ménélas, me retenir encore ! De tout ce que tu m'offres, je n'accepterai qu'un léger présent. Je ne conduirai point tes coursiers dans Ithaque ; je te les laisserai comme ornement ; car tu règues sur une vaste contrée où le lotos et le cyperus^[12] croissent en abondance, ainsi que l'avoine, l'épeautre et l'orge blanche qui s'étend au loin dans les vastes campagnes. L'île d'Ithaque ne possède ni larges plaines, ni prairies verdoyantes ; son sol ne convient qu'aux pâturages des chèvres, et il est plus aride que ceux où paissent les coursiers^[13] De toutes les îles qu'entoure la mer,

aucune n'est favorable aux chevaux, ni riche en prairies, et Ithaque l'est encore moins que les autres. »

Il dit. Ménélas à la voix sonore sourit à ces paroles, et, prenant doucement la main de Télémaque, il lui parle en ces termes :

« Fils chéri d'Ulysse, tu es d'un noble sang comme l'annonce la sagesse de tes discours. Maintenant je changerai ces dons puisque cela m'est possible. De toutes les choses précieuses que renferme mon palais, je choisirai pour toi la plus estimée et la plus belle ; je te donnerai une coupe artistement faite, tout en argent, et dont les bords sont couronnés d'un or pur : c'est l'œuvre de Vulcain, Je reçus cette coupe du héros Phédime, roi des Sidoniens, lorsqu'à mon retour il m'accueillit dans sa demeure. Tel est le présent que je veux t'offrir. »

C'est ainsi que ces deux héros discourent entre eux. — Les serviteurs entrent dans le palais du divin roi eu amenant les brebis et en apportant un vin qui ranime le courage ; leurs épouses, la tête ornée de riches bandelettes, vont chercher le pain. Ainsi l'on apprête le festin dans la demeure de Ménélas.

Cependant les prétendants, rassemblés devant le palais d'Ulysse, se réjouissaient à lancer le disque et le javelot sur une belle esplanade où souvent ils laissaient un libre cours à leur insolence. Antinoüs et Eurymaque aux formes divines, tous deux chefs des prétendants et les premiers par leur

valeur, étaient assis à l'écart. En ce moment Noémon, fils de Phronius, s'approche d'eux et interroge Antinoüs en ces termes :

« Pouvons-nous savoir, ô Antinoüs, quand Télémaque reviendra de la sablonneuse Pylos ? Ce jeune héros est parti sur le seul navire que je possédais, et maintenant il me le faut pour me transporter dans les vastes plaines de l'Élide, où paissent douze jeunes cavales et des mulets infatigables et indomptés. Je voudrais, avec mon navire rapide, conduire ici un de ces mulets pour le dresser. »

Ainsi parle Noémon ; et les prétendants sont saisis d'étonnement. Ils ne croyaient pas que Télémaque fût parti pour Pylos, ville du roi Nélée ; ils pensaient, au contraire, qu'il était allé dans ses champs visiter ses brebis ou le gardien de ses porcs. Antinoüs, fils d'Eupithée, réplique ainsi aux paroles de Noémon :

« Dis-moi la vérité ? Quand est-il parti ? Quels sont les jeunes gens qui l'ont suivi ? Ont-ils été choisis dans Ithaque ou bien sont-ils des mercenaires et des esclaves ? Quoi ! ce héros aurait accompli son dessein ! Noémon, dis-moi encore, afin que je le sache bien, si Télémaque s'est emparé de ton navire malgré toi, ou si tu le lui as donné de plein gré quand il t'en a fait lui-même la demande. »

Noémon, fils de Phronius, lui répond :

« Je lui ai donné volontairement mon navire. Est-ce que tout autre à ma place n'aurait pas agi de la sorte si un homme accablé de chagrins, comme Télémaque, lui eût fait une telle demande ? Il était impossible de ne pas céder à ses prières.

— Les jeunes gens qui l'ont suivi sont, parmi le peuple, les plus distingués et les plus illustres. J'ai vu aussi dans le vaisseau Mentor à la tête des compagnons de Télémaque, à moins que ce ne fût une divinité semblable à ce héros. Tout cela m'étonne ; car j'ai aperçu Mentor hier au lever de l'aurore, et pourtant Mentor lui-même était sur le navire qui partait pour Pylos. »

Après avoir prononcé ces paroles, Noémon se rend dans la maison de son père ; et les deux héros ressentent en leur âme une douleur profonde. Bientôt les prétendants en foule s'asseyent après avoir cessé leurs jeux. Alors le fils d'Eupithée, Antinoüs, plein de colère, s'adresse à l'assemblée : une sombre fureur gonfle sa poitrine, et ses yeux brillent comme la flamme éclatante.

« Hélas ! s'écrie-t-il, ce grand projet, ce voyage audacieux a donc été témérairement accompli par Télémaque ! Et nous disions, nous, qu'il ne l'exécuterait jamais ! Quoi ! malgré nous tous, un enfant si jeune part ainsi sur un de nos navires, et en emmenant avec lui les plus illustres du peuple ! Ce voyage nous causera peut-être dans l'avenir bien des malheurs. Puisse Jupiter engloutir sous les flots ce jeune imprudent avant qu'il ait résolu notre perte ! Hâtez-vous donc de me donner un navire rapide et vingt compagnons pour que je lui tende un piège lorsqu'il reviendra, et que je l'épie dans le détroit d'Ithaque et de l'âpre Samos. Je veux que ce jeune insensé, eu naviguant pour apprendre des nouvelles de son père, trouve à son retour une misérable fin ! »

Il dit ; les prétendants l'applaudissent et l'encouragent; puis ils se lèvent tous et rentrent dans la demeure d'Ulysse. Pénélope n'ignora pas longtemps les projets des prétendants : elle en fut instruite par le héraut Médon qui entendit, hors de la cour, les paroles de ces audacieux, tandis qu'ils tenaient conseil dans l'intérieur du palais. — Médon traverse la demeure d'Ulysse pour instruire la reine des projets des prétendants, et au moment où il se présente sur le seuil, Pénélope lui adresse ces mots :

« Héraut, pourquoi les fiers prétendants t'envoient-ils en ces lieux ? Est-ce pour commander aux esclaves de mon divin époux d'abandonner leurs travaux pour préparer un nouveau festin ? Que ces hommes ne prétendent plus à ma main ; qu'ils ne se rassemblent plus dans aucune demeure et prennent enfin ici leur dernier repas ! — Ô vous, qui vous réunissez si souvent en ce palais, qui dévorez les biens et les richesses du prudent Télémaque, n'avez-vous donc pas entendu dire, durant votre enfance, ce que fut Ulysse pour vos parents, lui qui ne commit aucune injustice et ne prononça jamais de paroles fausses au milieu du peuple ? Telle est pourtant la coutume des rois puissants : ils chérissent les uns et haïssent les autres ; mais Ulysse ne répandit l'affliction sur aucun homme. Vous, prétendants, votre âme se montre tout entière par ces actions indignes, et vous n'avez point de reconnaissance pour les bienfaits dont vous avez joui ! »

Le sage Médon lui répond :

« Ô reine, plût aux dieux que ce fût là le plus grand de vos maux ! Mais les prétendants nous réservent encore un malheur plus affreux et plus terrible ! Puisse Jupiter s'opposer à son accomplissement ! Ils songent à immoler Télémaque lorsque ce jeune héros reviendra dans son palais ; car pour connaître le sort de son père il est allé dans la sainte Pylos et dans la divine Lacédémone. »

À cette nouvelle Pénélope sent fléchir ses genoux et défaillir son cœur ; elle ne peut, pendant longtemps, proférer une seule parole ; ses yeux se remplissent de larmes et sa douce voix expire sur ses lèvres. Après un silence elle prononce ces paroles :

« Héraut, pourquoi mon fils s'est-il éloigné de moi ? Est-ce que Télémaque avait besoin de naviguer sur un de ces navires, qui sont pour les hommes des coursiers de mer, et qui franchissent rapidement les plaines humides ? Veut-il donc aussi que son nom ne reste point parmi les mortels ? »

Le sage Médon lui répond :

« Hélas ! j'ignore si quelque dieu lui inspira ce dessein ou si de son propre mouvement il conçut le projet d'aller à Pylos s'informer de son père, afin de savoir si ce héros a péri. »

En achevant ces paroles, Médon se retire dans le palais d'Ulysse. — Alors une douleur cruelle s'empare de Pénélope, et elle ne peut rester assise sur l'un des sièges nombreux qui ornent ses appartements. Cette chaste reine se jette en poussant des cris lamentables sur le seuil de sa superbe demeure ; et autour d'elle gémissent toutes les femmes qui la servent, les plus jeunes comme les plus âgées. Bientôt

Pénélope leur adresse ces paroles entrecoupées par les sanglots :



« Écoutez-moi, mes amies. Parmi les compagnes de mon âge, parmi toutes celles qui grandirent avec moi, je fus la plus accablée de douleurs par le puissant dieu de l'Olympe ! J'ai perdu d'abord le meilleur et le plus brave des époux, celui qui, parmi les fils de Danaüs, était orné de toutes les vertus (cet homme vaillant dont la gloire a retenti dans toute la Grèce et jusqu'au sein d'Argos). Maintenant les tempêtes enlèvent sans gloire mon enfant chéri loin de ce palais ; et moi, sa mère, je n'ai point appris son départ !.. Infortunées ! vous n'avez donc pas songé à m'arracher au sommeil lorsque vous apprîtes que mon fils allait s'embarquer sur un sombre navire ! Si j'avais soupçonné qu'il méditait ce voyage, certes

je l'aurais retenu malgré son impatience, ou bien il m'aurait laissée morte dans ce palais ! — Que l'une de vous appelle promptement le vieux Dolius, ce serviteur que mon père me donna quand je vins en ces lieux et qui garde maintenant mon verger rempli d'arbres. Que Dolius se rende promptement près de Laërte, et l'instruise de tout ce qui m'arrive ; peut-être ce vieillard concevra-t-il en son âme quelque projet, et se présentera-t-il en gémissant devant le peuple d'Ithaque qui laisse périr la postérité du divin Ulysse et celle du glorieux Laërte ! »

Euryclée, la nourrice bien-aimée, lui répond aussitôt :

« Ô ma fille chérie, tu peux me tuer avec le fer cruel ou me laisser vivre dans ce palais ; mais je ne te cacherai point la vérité. J'étais instruite de tout ; et c'est moi qui, d'après les ordres de ton fils, lui donnai le pain, les viandes succulentes et le vin délectable. Mais il exigea de moi le plus grand des serments. Il me fit jurer de ne rien t'apprendre avant le douzième jour, à moins cependant que tu ne m'interrogeasses ou qu'un autre ne t'instruisît de son départ, de peur que les larmes ne flétrissent ton beau visage. Ainsi donc, ô Pénélope, baigne ton corps, couvre-le de vêtements sans souillure, et monte avec tes femmes dans les appartements supérieurs de ton palais. Là, invoque Pallas, la fille du dieu qui tient l'égide ; cette déesse veillera sur ton fils, et le sauvera même de la mort. Mais n'afflige point un vieillard déjà tant accablé. Je ne pense pas que la race d'Arcésius soit odieuse aux heureux immortels. Certes, un héros survivra

pour régner dans ces palais élevés et sur ces contrées étendues et fertiles^[14] ».

Ainsi parle Euryclée ; son discours calme les plaintes de Pénélope et sèche les larmes qui coulent des yeux de l'épouse d'Ulysse. — La reine se baigne, puis elle couvre son corps de vêtements sans souillure, et elle monte suivie de ses femmes dans les appartements supérieurs du palais. Là, Pénélope dépose l'orge sacrée dans une corbeille, et elle implore Minerve en ces termes :

« Fille invincible du dieu qui tient l'égide, exauce ma prière. Si jamais, dans ses demeures, Ulysse fertile en conseils brûla sur tes autels de grasses cuisses de taureaux et de brebis, garde-m'en aujourd'hui le souvenir et sauve mon fils chéri. Repousse aussi loin de moi, ô Minerve-Pallas, ces orgueilleux prétendants. »

Telle fut sa prière, et la déesse l'exauça. — Cependant les prétendants font retentir de leurs voix bruyantes les salles obscures du palais ; et l'un d'entre ces jeunes insolents disait :

« Sans doute la belle Pénélope, objet de nos désirs, fait les apprêts de son mariage, et elle ne sait pas que la mort menace son fils. »

C'est ainsi qu'il parlait ; car tous ils ignoraient ce qui venait de se passer. Alors Antinoüs leur dit :

« Insensés, ne prononcez point de semblables paroles, de peur que quelqu'un n'aille les rapporter dans ce palais.

Maintenant, levons-nous en silence pour exécuter le projet que nous avons tous approuvé. »

Il dit. Aussitôt Antinoüs choisit vingt de ses meilleurs compagnons, et ils se rendent sur le rivage de la mer, auprès de leur vaisseau rapide. D'abord ils font avancer le sombre navire vers les flots ; puis ils apportent le mât et les voiles, passent les rames dans des anneaux de cuir (ils disposent tout avec ordre, déploient ensuite les blanches voiles), et d'orgueilleux serviteurs portent leurs armes. Ils roulent leur navire dans les plaines humides ; et, s'étant embarqués, ils prennent leur repas dans les ténèbres du soir.

La chaste Pénélope, retirée dans les appartements supérieurs du palais, se reposait sans prendre aucun aliment. Elle se demandait si son fils irréprochable échapperait au trépas, ou s'il succomberait vaincu par les fiers prétendants. — Tremblante et agitée comme une lionne qui, au milieu d'une foule d'hommes, se voit entourée de pièges, Pénélope ne peut trouver le repos. Cependant un doux sommeil saisit la mère de Télémaque ; elle s'endort, étendue sur sa couche, et ses membres perdent leur énergie et leur force.

Minerve, la déesse aux yeux d'azur, médite un autre dessein. Elle crée un fantôme semblable par la forme à Iphtimé, fille du magnanime Icare, et l'épouse d'Eumèle, qui demeurait dans le palais de Phères. Minerve l'envoie dans la demeure d'Ulysse pour faire cesser les pleurs, les gémissements et le deuil de la malheureuse et plaintive Pénélope. Le fantôme entre dans l'appartement en passant

par l'ouverture de la courroie^[15]; il se penche vers la tête de la reine, et lui adresse ces paroles :

« Tu dors, Pénélope, le cœur affligé de chagrins ? Les immortels, dont les jours sont exempts de soucis et de larmes^[16], ne veulent point que tu pleures et que tu gémisses. Ton fils te sera bientôt rendu, car il n'est pas coupable envers les dieux.»

Pénélope, goûtant un doux sommeil dans le palais des songes^[17], lui répond aussitôt :

« Pourquoi, ma sœur, es-tu venue en ces lieux ? Jamais tu ne visitas mes demeures, tant nos palais sont éloignés les uns des autres. Tu m'ordonnes de calmer mes chagrins et les nombreuses douleurs qui dévorent mon cœur et mon âme. Mais j'ai perdu un noble et magnanime époux, qui brillait par ses vertus entre tous les fils de Danaüs (cet illustre guerrier dont la gloire a retenti dans toute la Grèce et jusqu'au sein d'Argos). Maintenant mon fils chéri m'a quittée. Cet enfant, qui ne peut encore ni supporter les fatigues de la guerre, ni parler dans les assemblées publiques, est parti loin de moi sur un creux navire. Je pleure son absence plus encore que celle d'Ulysse. Tremblante, je crains qu'il n'ait beaucoup à souffrir soit sur la mer, soit parmi les peuples étrangers. De nombreux ennemis trament la perte de mon fils et veulent l'égorger avant qu'il ait touché la terre de sa patrie. »

Le ténébreux fantôme réplique à ces paroles :

« Rassure-toi, et n'abandonne pas entièrement ton âme à la douleur. Télémaque est accompagné d'un guide dont tous les hommes désireraient obtenir l'assistance (car son pouvoir est

sans bornes) ; c'est Minerve-Pallas, qui compatit à tes souffrances et qui m'envoie vers toi pour te consoler. »

La sage Pénélope lui répond :

« Si tu es vraiment une déesse ; si tu as entendu la voix de Minerve, parle-moi de mon époux infortuné. Dis-moi si ce héros est encore vivant, et s'il voit la brillante lumière du soleil, ou s'il est déjà mort et descendu dans les ténébreuses demeures de Pluton. »

Le sombre fantôme lui dit à son tour :

« Je ne puis rien t'apprendre sur le sort de ton époux ; j'ignore même s'il est vivant ou s'il a péri. Tu sais, ô Pénélope, qu'il n'est point convenable de proférer des paroles vaines. »

À ces mots le fantôme sort par l'ouverture de la porte et s'évanouit au souffle des vents. La sœur d'Iphtimé se réveille aussitôt, et la joie renaît dans son cœur, parce que ce songe, fidèle interprète de la vérité, lui était apparu au milieu de la nuit.

Les prétendants, montés sur leurs vaisseaux, sillonnent les plaines humides, méditant au fond de l'âme le trépas de Télémaque. Au milieu de la mer, entre Ithaque et l'âpre Samos, s'élève une île hérissée de rochers ; cette île, très-petite, nommée Astéris, offre aux navires des ports favorables. C'est là que les Achéens dressent leurs embûches et attendent Télémaque.



1. ↑ Le texte grec porte : Ἀχιλλῆος ῥηξήνορος (vers 5) (Achille qui enfonce les bataillons ennemis). Clarke n'a pas rendu convenablement ce passage par Achillis bellicosi ; Dubner, qui a corrigé Clarke, dit fort, judicieusement : Achillis perrumpentis-agmina virorum ; Voss l'a parfaitement traduit par : des schaarentrenners Achilleus (Achille qui rompt les phalanges ennemies). Les traducteurs français ont, comme de coutume, rendu l'épithète d'une façon peu convenable ; madame Dacier l'a passée sous silence ; mais Bitaubé et Dugas-Montbel écrivent, l'un, formidable et l'autre, valeureux.
2. ↑ Nous traduisons comme Dugas-Montbel ζειᾶς (vers 41) par épeautre, à l'exemple de traducteurs de Strabon.
3. ↑ Homère entend par ἑνώπια (vers 42) les murs de la façade d'une maison. Ces murs étaient en partie couverts par le portique, et c'était contre cette façade qu'on avait l'habitude de remiser les chars. Quand ce mot se trouve joint, comme ici, à l'épithète παμφανόων, il veut dire que cette partie de la muraille était brillante, parce qu'elle était ou exposée au soleil ou ornée de pièces de métal.
4. ↑ Quelques commentateurs entendent par ῥαχτρον (vers 73) (ambre) une sorte de composition métallique d'or et d'argent, renfermant environ un cinquième d'argent. Eustathe, Pline, Voss, Mueller, Buttman, Clarke et Dubner se prononcent en faveur de l'ambre ; Passow, Nitzsch et Wiedasch se déclarent au contraire pour la composition métallique.
5. ↑) Nous avons suivi les corrections indiquées dans le texte grec de Dubner, et nous avons écrit πειρήσαιτο (vers 119) au lieu de μυθήσαιτο, lequel mot se trouve dans le texte de Clarke et a fort embarrassé madame Dacier, Bitaubé et Dugas Montbel. Nous devons ajouter que Voss a adopté cette correction dans son excellente traduction allemande de l'Odyssée, que nous citons toujours avec plaisir.

6. ↑ Chez les anciens Grecs, on couvrait les tombeaux avec les cheveux des amis de ceux qui venaient de mourir.
7. ↑ Le divin Péon (Παιῶν) était un célèbre médecin originaire d'Égypte, qui guérit jadis toutes les divinités de l'Olympe et fut ensuite adoré dans quelques contrées comme le dieu de la médecine.
8. ↑ Dugas-Montbel a commis un non-sens en changeant le sujet de cette phrase et en faisant rapporter le verbe ξῆν (vers 248) à mendiant, et non à Ulysse. Ainsi cet auteur dit: « On l'eût pris (Ulysse) pour un véritable mendiant tel qu'il n'en parut jamais sur les vaisseaux des Grecs, » tandis qu'il faut traduire ce passage comme nous l'avons fait plus haut. La note de Dugas-Montbel, dans ses Observations sur l'Odyssée, n'a nullement rapport à ce contre-sens ; elle ne fait seulement qu'expliquer le mot δέχτη (vers 248) (mendiant), qui a été pris à tort pour un nom propre par quelques interprétateurs. Nous nous sommes conformé au texte de Voss, ainsi conçu : so wie er wahrlich nicht im achœischen Lager einherging (Ulysse ne marchait point comme mendiant dans le camp des Achéens.) Nous avons encore pour nous les textes latins de Clarke et de Dubner.
9. ↑ Les traducteurs ne s'accordent pas à l'endroit de κατὰ δὲ φρόνιν ἥγαγε πολλήν (vers 258) que nous avons traduit, en adoptant les opinions de Clarke, de Dubner et de Bitaubé, par : « avec la réputation d'un homme plein de stratagèmes. » Madame Dacier, Dugas-Montbel et Voss rendent ce passage, la première par : « Il (Ulysse) porta aux Grecs toutes les instructions qui leur estoient nécessaires » le second par : « il leur rapporta de nombreux renseignements » et le troisième par : « mit grosser Kunde bercichert » (enrichi de grands renseignements).
10. ↑ Nous avons suivi Voss pour l'explication de l'épithète εὖσελμος (vers 409) ; cet auteur la rend par schœngebordet (aux beaux planchers) ; Dubner dit bene-tabulalus en corrigeant Clarke, qui avait écrit transtratus. Madame Dacier et Bitaubé passent l'épithète sous silence, et Dugas-Montbel la traduit, selon sa coutume, par larges.
11. ↑ Homère donne aux fleuves l'épithète de δῦπετής, parce que plusieurs d'entre eux furent formés par la pluie, comme le Sperchius et l'Égyptus.
12. ↑ Le cypeiros des Grecs était ce que nous appelons en français souchet. — (Voir pour l'explication de ce mot les dictionnaires d'histoire naturelle au mot Cyperus).
13. ↑ Tous les traducteurs latins, français et allemands, à l'exception de Dubner, ont, selon nous, mal compris ce vers de l'Odyssée : αἰγίβοτος, καὶ μᾶλλον ἐπήρατος ἵπποβότοιο. (vers 606) Madame Dacier dit : « Elle (Ithaque) n'est propre qu'à nourrir des chèvres, et avec cela elle m'est plus agréable que le pays où l'on nourrit des chevaux ; » Bitaubé : « Ses rochers (d'Ithaque), où ne broutent que des chèvres, me sont plus chers qu'un pays

couvert de riches haras ; » et Dugas-Montbel : « Mais ce pâturage de chèvres m'est plus agréable qu'un pâturage de coursiers, » Il est facile de s'apercevoir que Bitaubé et Dugas-Montbel ont copié madame Dacier et qu'ils ont commis tous trois la même faute. Clarke traduit ce vers par : Capris-pascendis-apta (ea est); et magis grata (solo) equis-pascendis-apto ; et Voss par : Ziegen nœhrt sie, doch lieb' ich sie mehr, als irgen l ein Rossland (ce pays nourrit des chèvres, mais je le préfère à un pays qui nourrit des chevaux). On voit que tous les auteurs que nous venons de citer ont fait rapporter ἐπήρατος au pays, en sous-entendant Télémaque. Dubner est le seul qui ait rendu le mot par aride, afin d'éclaircir le vers, qu'il traduit par : Capris pascendis-apta (est); et magis ardua (solo) equos piscente. C'est la judicieuse opinion de ce savant traducteur que nous avons adoptée plus haut.

14. [↑](#) Dugas-Montbel a fait ici un contre-sens en traduisant ces deux vers : ἀλλ' ἔτι πού τις ἐπέσσειται ὅς κεν ἔχησι δώματά θ' ὑπερφεά καὶ ἀπόπροθι πίνοντας ἀγρούς (vers 754/755) « Mais il sera là quelqu'un qui aura les demeures élevées et les champs fertiles au loin, » par : « Quelque jour un héros viendra, celui qui possède ces superbes palais et ces champs fertiles. » Cet auteur a sans aucun doute confondu l'indicatif avec le subjonctif et l'optatif.
15. [↑](#)) Le texte grec porte : παρὰ κληῖδος ἱμάντα (vers 802) (près de la courroie du verrou). Pour bien comprendre ce passage, il faut savoir que les portes étaient fermées par un levier en bois (κληῖς) et qu'à l'extrémité de ce levier était attachée une courroie qui passait à l'extérieur par un trou pratiqué à la porte même, et qui servait à tirer le levier pour le placer horizontalement. Puis on fixait le levier dans cette position en nouant la courroie à un anneau fixé à la partie extérieure de la porte ; cet anneau était destiné aussi à tirer la porte à soi pour la fermer. Lorsqu'on voulait entrer, on détachait la courroie de l'anneau, et l'on aidait le mouvement du levier par une espèce de verrou qui avait un manche et qu'on introduisait dans le trou par où passait la courroie.
16. [↑](#)) Le poète dit : θεοὶ ῥεῖα ζῶντες (vers 805) (les dieux vivant facilement). Madame Dacier, Bitaubé et Dugas-Montbel ont, passé tous trois sous silence l'épithète qu'Homère donne aux dieux ; Clarke et Dubner la traduisent par : dii facilèviventes ; et Voss la rend par : die seligen Götter des Himmels (les dieux bienheureux du ciel).
17. [↑](#)) Il y a dans le texte : ἐν ὄνειρείησι πύλησιν (vers 809) (sous les portes des songes). D'après Homère le séjour des songes était situé à l'entrée du royaume des ombres vers le couchant. Dans cette phrase, il faut entendre que Pénélope repose à l'entrée du royaume des ombres.



La déesse Aurore quitte la couche du beau Tithon, pour apporter la lumière aux hommes et aux dieux. Les immortels assemblés sont assis sur leurs trônes ; au milieu d'eux est le fils de Saturne, Jupiter, qui tonne du haut des cieux, et dont la puissance est infinie. Minerve, pensant à Ulysse, retrace les nombreuses souffrances de ce héros ; elle songe avec douleur que le fils de Laërte est encore retenu dans les demeures de la nymphe Calypso.

« Jupiter, dit-elle, et vous tous, dieux immortels et fortunés, écoutez-moi. Que désormais aucun des rois portant le sceptre n'ait plus dans son cœur ni bienveillance, ni affection, ni tendresse pour son peuple ; qu'il ne conçoive plus en son âme des pensées équitables et justes ; mais qu'il soit toujours cruel et ne commette sans cesse que des injustices. Car nul ne se rappelle Ulysse, nul parmi ce peuple sur lequel il régna comme le père le plus tendre !

Maintenant ce roi malheureux gémit dans une île ; il souffre des douleurs amères dans la grotte profonde de la nymphe Calypso, qui le retient par force auprès d'elle. Ce héros ne peut retourner dans sa patrie ; il ne possède ni vaisseaux garnis de rames, ni compagnons pour le conduire sur le vaste dos de la mer. On médite encore le meurtre de Télémaque, quand il reviendra dans son palais ; car le fils chéri d'Ulysse, pour entendre parler de son père, est allé dans la sainte Pylos et dans la divine Lacédémone. »

« Ô ma fille, quelle parole s'est échappée de tes lèvres ? N'as-tu pas toi-même décidé qu'à son retour Ulysse se vengerait de ses ennemis ? Quant à Télémaque, conduis-le avec soin (car tu en as la puissance), afin qu'il revienne sans danger sur sa terre natale, et que les prétendants s'en retournent sur leurs navire avant d'avoir accompli leur projet. »

Ainsi parle Jupiter, puis il dit à Mercure son fils bien-aimé :

« Toi qui fus toujours notre messager fidèle, cours dire à Calypso, nymphe à la belle chevelure, que ma ferme résolution est que le courageux Ulysse revienne dans sa patrie, et qu'il parte sans secours des hommes et des dieux. Ce héros, souffrant mille douleurs et abandonné seul sur un radeau joint par des liens nombreux, arrivera le vingtième jour dans la fertile Schérie, contrée des Phéaciens, peuples qui ressemblent aux dieux^[1]). Les Phéaciens l'honoreront comme une divinité ; ils le conduiront dans sa chère patrie et lui donneront de l'or, de l'airain et des vêtements en plus

grande abondance qu'Ulysse n'en eût rapporté d'Ilion s'il fût revenu sans malheur avec sa part des dépouilles. Le destin veut que ce héros revoie ses amis, sa patrie et ses demeures élevées. »

Il dit ; et aussitôt Mercure s'empresse d'obéir. Le messenger attache à ses pieds de magnifiques et divins brodequins d'or qui le portent sur les ondes et sur la terre immense aussi vite que le souffle des vents. Puis il saisit la verge avec laquelle il ferme à son gré les yeux des hommes, ou arrache les mortels au sommeil ; le puissant meurtrier d'Argus s'envole en tenant cette verge entre ses mains. D'abord il s'arrête sur les montagnes de Pierie ; puis du haut des airs il s'élance et traverse l'océan. Le messenger céleste effleure les vagues comme la mouette qui, dans les gouffres profonds de la mer stérile, poursuit les poissons et plonge ses ailes épaisses dans l'onde amère : tel paraît Mercure penché sur l'immense surface des eaux. Quand il touche à l'île lointaine, il quitte la mer azurée et marche sur le rivage ; bientôt il atteint la grotte spacieuse qu'habite Calypso, la nymphe à la belle chevelure. Mercure trouve la déesse dans l'intérieur de sa demeure : un grand feu brillait dans le foyer, et au loin s'exhalait le suave parfum du cèdre et du thuya fendus. Calypso, retirée du fond de la grotte, chantait d'une voix mélodieuse, et s'occupait à tisser une toile avec une navette d'or. — Autour de cette demeure s'élevait une forêt verdoyante d'aunes, de peupliers et de cyprès. Là, venaient construire leurs nids les oiseaux aux ailes étendues, les chouettes, les vautours, les corneilles

marines aux larges langues, et qui se plaisent à la pêche^[2]. Là une jeune vigne étendait ses branches chargées de nombreuses grappes. Là, quatre sources roulaient dans les plaines leurs eaux limpides qui, tantôt s'approchant et tantôt s'éloignant les unes des autres, formaient mille détours ; sur leurs rives s'étendaient de vertes prairies émaillées d'aches et de violettes. Un immortel qui serait venu en ces lieux eût été frappé d'admiration ; et, dans son cœur, il eût ressenti une douce joie. — C'est là que s'arrête surpris et étonné le messager Mercure. Quand il a bien admiré toutes ces beautés, il entre dans la vaste grotte. La divine Calypso, en apercevant Mercure, le reconnaît aussitôt (car les dieux immortels ne sont jamais étrangers l'un à l'autre quelque éloignées que soient leurs demeures). Mercure ne trouve point le magnanime Ulysse au pied de la déesse ; ce héros, assis sur le rivage, poussait de longs gémissements.

Là, comme autrefois, consumant son cœur dans les pleurs, les soupirs et les chagrins , Ulysse contemplait la mer stérile en répandant des larmes. Calypso, la plus noble des déesses, place Mercure sur un trône éclatant et splendide, et elle lui adresse ces mots :



« Pourquoi, Mercure, immortel vénérable et chéri, dieu qui porte le caducée d'or, es-tu venu en cette île où tu ne pénétras jamais ? Dis-moi ce qui t'amène, car mon désir est d'accomplir tes vœux, si je le puis, et si leur accomplissement est possible ; (mais suis-moi d'abord afin que je t'offre un repas et l'hospitalité).

Elle dit, et place devant Mercure une table chargée d'ambroisie ; puis elle verse au dieu un rouge nectar. Le messager Mercure prend aussitôt les aliments et le breuvage qui lui sont présentés par la divine Calypso. Quand il a terminé le repas et ranimé ses forces, il fait entendre ces paroles :

« Tu me demandes, ô déesse, quel projet amène un dieu dans ton île ? Je te répondrai sans détour, puisque tu me l'ordonnes. Jupiter m'envoie ici malgré moi : qui oserait en effet traverser volontairement ces eaux immenses et salées ?.... Là, ne s'élève aucune ville où les mortels offrent

aux dieux de pompeux sacrifices et d'illustres hécatombes. Tu sais que nul parmi les habitants de l'Olympe ne voudrait enfreindre la volonté puissante du dieu qui tient l'égide, ni même s'y soustraire. Le fils de Saturne dit que tu retiens près de toi le plus infortuné de tous les héros, de tous ceux qui, pendant neuf ans, combattirent autour de la ville de Priam, et qui, dans la dixième année, après avoir détruit cette ville, retournèrent dans leur patrie. Ces guerriers avaient offensé Minerve, et celle-ci souleva contre eux les tempêtes et les vagues immenses (tous les braves compagnons d'Ulysse perdirent la vie ; lui seul, poussé par les vents et par les flots, fut jeté sur ce rivage). Jupiter t'ordonne de renvoyer promptement ce héros dans sa patrie ; car il ne doit point mourir loin de ceux qui l'aiment. La destinée d'Ulysse est qu'il revoie ses amis, sa patrie et ses demeures élevées. »

Il s'arrête ; et tout à coup frémit Calypso, la plus noble des déesses. Cependant elle adresse à Mercure ces rapides paroles :

« Immortels, que vous êtes jaloux et injustes ! Vous enviez à une déesse le bonheur de partager la couche d'un homme qu'elle s'est choisi pour époux ! Ainsi, lorsqu'Aurore aux doigts de rose enleva le héros Orion, les dieux fortunés le poursuivirent de leur jalousie jusqu'à ce que Diane, la chaste déesse au trône d'or, l'eût percé, dans l'île d'Ortygie, de ses flèches rapides^[3]. Ainsi, lorsque Cérés à la belle chevelure, obéissant aux désirs de son cœur, s'unit d'amour avec Jasion dans un champ que la charrue

avait sillonné trois fois, Jupiter, instruit de cette union, lança contre Jasion sa foudre étincelante et le tua. Maintenant, divinités jalouses, vous m'enviez le bonheur de posséder un mortel ! Cependant c'est moi qui ai sauvé Ulysse, lorsque, seul, il se tenait sur la carène de son navire brisé par le tonnerre du fils de Saturne, au milieu du sombre océan (tous les vaillants compagnons d'Ulysse perdirent la vie ; lui seul, poussé par les vents et par les flots, fut jeté sur ce rivage). Je le recueillis avec amour ; je pris soin de son existence ; je lui promis même de le rendre immortel et d'affranchir à jamais ses jours de la vieillesse. Mais enfin, si telle est la volonté de Jupiter, qu'Ulysse parte, puisqu'aucun dieu n'ose se soustraire à cette puissance ; que ce héros s'éloigne de mon île, si toutefois le fils de Saturne lui ordonne de naviguer encore sur la mer stérile. Moi, je ne puis le renvoyer ; car je ne possède ni navires garnis de rames, ni compagnons pour le conduire sur le vaste dos de l'océan. Je consens cependant à l'assister de mes conseils ; je consens encore à ne lui rien cacher de tout ce qu'il doit faire pour revoir sans danger la terre de sa patrie. »

Le céleste messenger lui répond à son tour :

« Renvoie promptement Ulysse, et crains, ô déesse ! le ressentiment de Jupiter, afin que, dans l'avenir, ce dieu ne puisse se courroucer contre toi. »

En achevant ces paroles, le puissant Mercure s'éloigne. L'auguste nymphe, après avoir entendu les ordres de Jupiter, se rend auprès du magnanime Ulysse, qu'elle trouve assis sur le rivage de la mer. Les yeux du héros ne tarissaient

point de larmes ; et la vie, qui nous est si douce, il la consumait dans la tristesse eu soupirant après son retour ; car la nymphe ne lui plaisait plus^[4]). Durant la nuit il reposait, sans amour, auprès de celle qui l'aimait encore, dans la grotte profonde de la déesse Calypso. Durant le jour il était assis sur les rochers qui bordent la plage (là, livrant son âme aux pleurs, aux gémissements et aux chagrins), il contemplait la mer stérile en répandant des larmes. La plus noble des déesses, s'approchant d'Ulysse, lui tient ce discours :

« Infortuné, ne pleure point en ces lieux, et ne consume pas ta vie dans la tristesse ; car je suis prête à te renvoyer. — Hâte-toi donc d'abattre ces arbres élevés, et de les joindre avec de l'airain pour te construire un large radeau ; puis attache à la partie supérieure de ce radeau un plancher qui puisse te porter sur les flots à travers la mer ténébreuse. Moi, je te donnerai du pain, de l'eau, du vin aux sombres couleurs, du vin qui fortifie le courage, pour éloigner de toi les tourments de la faim et de la soif. Je te donnerai encore des vêtements et je t'enverrai un vent favorable. J'espère alors que tu parviendras heureusement dans ta patrie, si les dieux le permettent, les dieux qui l'emportent sur moi, et par leur sagesse et par leur puissance. »

A ces mots, le divin Ulysse est ému ; il adresse aussitôt à la déesse ces rapides paroles :

« Calypso, tu médites certainement une autre pensée, et tu ne veux point me faire quitter ton île. Comment ! tu m'ordonnes d'affronter, sur un faible radeau, l'immense

gouffre de la mer, gouffre périlleux et terrible que franchissent avec peine les rapides navires, lors même qu'ils sont favorisés par le souffle de Jupiter !... Non, je ne partirai pas sur ce radeau, à moins que tu ne me jures, ô déesse, par le plus grand des serments, que tu n'as point résolu ma perte. »

Il dit ; Calypso, la plus aimable des déesses, sourit ; et, prenant Ulysse par la main, elle lui tient ce langage :

« Fils de Laërte, que tu aimes à tromper ! Que ton esprit est fertile en ruses ! Comment as-tu songé dans ton âme à proférer de telles paroles ? —Je prends à témoin la terre et les vastes régions du ciel et les eaux souterraines du Styx, (serment terrible et redouté par les dieux fortunés !) non, je n'ai point résolu ta perte. Ulysse, ce que je médite pour toi, je le mettrais moi-même à exécution si j'étais soumise à un pareil destin. Mes sentiments sont toujours justes et équitables ; mon sein ne renferme pas, tu le sais, un cœur d'airain, mais un cœur plein de compassion. »

En disant ces mots, elle s'éloigne avec rapidité, et Ulysse suit les pas de Calypso. La déesse et le héros atteignent bientôt la grotte profonde ; Ulysse se place sur le siège que venait de quitter Mercure ; la nymphe lui apporte des mets, afin qu'il mange et boive comme boivent et mangent les faibles mortels. Elle-même s'assied en face du divin Ulysse ; les suivantes offrent à la déesse le nectar et l'ambroisie ; et tous deux alors portent les mains aux mets qu'on leur a servis et préparés. Quand ils ont bu et mangé

selon les désirs de leurs cœurs, Calypso, la plus noble des déesses, fait entendre ces paroles :

« Fils de Laërte, Ulysse issu de Jupiter, héros fertile en stratagèmes, tu veux donc maintenant retourner sans délai dans ta chère patrie ? Eh bien ! sois heureux ! Mais si tu savais, au fond du cœur, tous les maux qui te sont réservés par le destin avant que tu te reposes dans tes foyers, alors, malgré ton désir de revoir l'épouse que tu regrettes sans cesse, tu resterais volontiers en ces lieux et tu deviendrais immortel ! — Certes, je me glorifie de n'être point au-dessous de Pénélope, ni par ma taille, ni par les traits de mon visage. Comment, en effet, ces femmes mortelles oseraient-elles le disputer aux déesses et par la grâce et par la beauté ? »

Le prudent Ulysse lui répond en ces termes :

« Auguste déesse, ne t'irrite point de ce que je vais te dire. Je sais bien que la chaste Pénélope est au-dessous de toi et par l'élégance de sa taille, et par la beauté de son visage ; car Pénélope est une faible femme et toi tu es une déesse immortelle, exempte de vieillesse. Cependant je désire chaque jour revoir mon palais et ma terre natale ! — Que les dieux me poursuivent encore sur la mer ténébreuse, je suis prêt à tout supporter ; car ma poitrine renferme un cœur endurci aux souffrances. J'ai déjà essuyé bien des malheurs et enduré bien des fatigues sur les flots et dans les guerres : maintenant advienne ce qu'il pourra^[5]. »

Ainsi parle Ulysse. — Le soleil se couche et les ténèbres se répandent sur la terre. — Alors le héros et la déesse se

retirent dans l'endroit le plus secret de la grotte profonde, et tous deux ils se reposent en goûtant les charmes de l'amour.

Le lendemain, dès qu'apparaît la matinale Aurore aux doigts de rose, Ulysse se couvre de sa tunique et de son manteau. Calypso se revêt d'une robe éclatante de blancheur^[6], faite d'un tissu délicat et gracieux ; elle entoure sa taille d'une belle ceinture d'or, et elle orne sa tête d'un voile magnifique ; puis elle se dispose à tout préparer pour le départ du magnanime Ulysse. Elle donne à ce héros une forte hache d'airain à double tranchant et facile à manier : un superbe manche de bois d'olivier s'adaptait à cette hache. Calypso lui donne encore une besaiguë^[7] bien polie. La déesse le conduit ensuite à l'extrémité de l'île où croissent des arbres élevés, l'aune, le peuplier et le pin dont les rameaux atteignent les nuages ; ces arbres, morts et desséchés depuis longtemps, pouvaient facilement flotter sur les ondes. Quand l'auguste déesse a conduit Ulysse vers le lieu où croissent ces arbres élevés, elle retourne dans sa demeure.



Alors le héros coupe les arbres et se hâte de terminer ses travaux. Il abat vingt troncs desséchés, les émonde avec le fer, les polit avec soin et les aligne au cordeau. Calypso, la plus noble des déesses, lui apporte des tarières. Aussitôt Ulysse perce tous les troncs, les assemble, et construit un radeau au moyen de clous et de chevilles. De même qu'un habile charpentier forme le plancher d'un long vaisseau de transport, de même Ulysse construit son vaste radeau. Puis il place tout alentour de cet esquif des madriers qu'il consolide par de nombreuses poutres, et il termine son œuvre en joignant de larges planches les unes aux autres^[8]. Il fait ensuite un mât sur lequel il place une antenne, et il construit un gouvernail pour se diriger. Il entoure le radeau de claies d'osier, pour servir d'abri contre les vagues, et il jette sur le plancher une grande quantité de matériaux.

Pendant qu'il se livre à ce travail, l'auguste déesse lui apporte des toiles destinées à former les voiles. Ulysse les dispose avec art ; il attache les câbles et les cordages ; et, à l'aide de forts leviers, il lance son radeau sur le divin Océan.

En quatre jours Ulysse achève son radeau. Le cinquième jour la déesse Calypso lui permet de quitter son île ; elle baigne le héros et le couvre de vêtements parfumés. L'auguste nymphe dépose dans le navire deux outres, l'une remplie d'un vin aux sombres couleurs, l'autre, plus grande, remplie d'eau ; dans une corbeille elle renferme les provisions du voyage ; elle y place d'autres mets qui réjouissent le cœur, et elle envoie au fils de Laërte un souffle doux et propice. Le divin Ulysse, joyeux, ouvre les voiles de son radeau à ce vent favorable ; assis près du gouvernail, il se dirige avec habileté, et le sommeil ne ferme point ses paupières. Sans cesse il contemple les Pléiades, le Bouvier qui se couche lentement, la Grande-Ourse qu'on appelle aussi le Chariot, et qui tourne sur elle-même en regardant Orion, et la seule de toutes les constellations qui ne se baigne point dans les flots de l'Océan. — L'auguste Calypso lui avait recommandé de naviguer en laissant toujours les étoiles à sa gauche. — Pendant dix-sept jours il vogue sur les flots de la mer, et le dix-huitième jour il aperçoit les montagnes ombragées d'arbres du pays des Phéaciens. Ces montagnes, qui étaient les plus voisines de l'île de Calypso, lui apparaissent comme un bouclier sur la mer ténébreuse.

Le puissant Neptune, revenant d'Éthiopie, aperçoit au loin, du haut des collines, Ulysse qui naviguait sur la mer. Aussitôt le dieu des eaux est enflammé de colère, et agitant sa tête il dit en son âme :

« Certes, les immortels ont changé le sort d'Ulysse pendant que j'étais au milieu du peuple d'Éthiopie. Déjà il touche à la terre des Phéaciens, qui doit être pour lui le terme de ses souffrances. Mais avant qu'il ait abordé je saurai bien lui susciter de nouveaux malheurs. »

En parlant ainsi, il rassemble les nuages, bouleverse les mers, et, prenant en main son trident redoutable, il déchaîne les tempêtes qui naissent de tous les vents opposés ; sous d'épais nuages il enveloppe à la fois et la terre et les eaux, et la nuit sombre descend des vastes régions célestes. Au même instant se précipitent avec fureur l'Eurus, le Notus, le violent Zéphyr, et le Borée glacial, soulevant et roulant des flots immenses. Alors Ulysse sent ses genoux s'affaïsser et son cœur défaillir ; il pousse des gémissements et s'écrie :

« Infortuné que je suis ! que vais-je encore devenir ? Je crains bien que la déesse Calypso ne m'ait dit la vérité ! Elle m'annonça qu'avant de revoir ma patrie je souffrirais sur mer de nouveaux malheurs : maintenant tout va s'accomplir. De quels affreux nuages Jupiter obscurcit les régions du ciel ! Comme ce dieu agite l'Océan et déchaîne les tempêtes de toutes parts ! Oh ! ma perte est certaine ! — Trois et quatre fois heureux sont les enfants de Danaüs qui succombèrent dans les larges plaines de Troie en combattant pour les Atrides ! Plût aux dieux que je fusse

mort et que j'eusse subi ma destinée le jour où les Troyens lancèrent contre moi leurs javelots d'airain, alors qu'on se battait autour du cadavre du fils de Pélée ! J'aurais obtenu de somptueuses funérailles, et les Achéens eussent célébré ma gloire ! Mais aujourd'hui je suis destiné à périr d'une mort ignominieuse ! »

Comme il parlait encore, une vague immense fond sur lui, et, se précipitant avec fureur, elle fait tourner le faible esquif. Tout à coup Ulysse est lancé loin de son radeau, et le gouvernail s'échappe de ses mains. Alors tous les vents forment un tourbillon qui brise le mât du radeau par le milieu : la voile et les antennes sont emportées avec violence dans la mer. Ulysse reste longtemps enseveli sous les eaux ; il cherche vainement à remonter au-dessus des vagues impétueuses : les lourds vêtements que lui avait donnés Calypso le retiennent au fond de l'Océan. Enfin il surgit, et rejette de sa bouche l'onde amère qui coule aussi à longs flots de sa tête. Malgré toutes ces peines, Ulysse n'oublie point son radeau : luttant contre les vagues mugissantes, bientôt il le saisit. Le héros s'assied au milieu de ce frêle esquif pour éviter le trépas, et son radeau est poussé de tous côtés au gré des vagues. De même que le Borée emporte à travers les campagnes des chardons liés les uns aux autres en épais faisceaux : de même les vents enlèvent ça et là sur la mer le radeau d'Ulysse. Tantôt le Notus le livre au Borée qui le rejette au loin ; tantôt l'Eurus l'abandonne au Zéphyr qui le chasse à son tour.

Mais Ulysse est aperçu par la fille de Cadmus, la belle Ino, qui, mortelle autrefois, parla le langage des hommes, et qui maintenant, sous le nom de Leucothée, partage sous les flots les honneurs dus aux dieux. Cette déesse prend pitié du héros errant sur la mer et souffrant mille douleurs (semblable à un oiseau plongeur, elle s'élance du gouffre des eaux) ; elle se place sur le radeau d'Ulysse et lui adresse ces paroles :

« Malheureux ! pourquoi Neptune est-il si violemment irrité contre toi ? Pourquoi te prépare-t-il des maux si grands et si terribles ? Non, malgré son désir, il ne te perdra pas ! Fais ce que je vais te dire (car tu ne me parais point manquer de prudence). Quitte tes habits, abandonne aux vents ton radeau, et, gagne, en nageant avec force, le pays des Phéaciens où le destin veut que tu sois sauvé ; puis entoure ta poitrine de ce voile sacré, et désormais tu n'auras à craindre ni les souffrances, ni la mort. Lorsque tes mains auront touché la plage, détache ce voile, et jette-le loin des rives, dans la mer ténébreuse, en détournant le visage^[9]. »

En disant ces mots elle lui donne un voile ; et, semblable à un oiseau plongeur, la déesse se précipite dans la mer : une vague noire la dérobe aussitôt aux regards d'Ulysse. L'intrépide héros réfléchit aux paroles de Leucothée ; et en soupirant il se dit :

« Infortuné que je suis ! Cette déesse me tend peut-être un piège en me conseillant d'abandonner mon radeau. Je n'obéirai point ; car la terre que j'ai aperçue et qui doit être mon refuge est encore loin de moi. Ce que je vais

entreprendre est, selon moi, beaucoup plus sage. Tant que ces troncs seront réunis, je resterai sur mon radeau et je supporterai avec patience toutes les infortunes. Mais dès que mon frêle esquif sera brisé par les flots, alors mes bras lutteront contre les eaux de la mer, puisqu'il ne me reste plus aucune autre ressource. »

Tandis qu'il agite ces pensées dans son âme, Neptune, le dieu qui ébranle la terre, soulève et roule contre Ulysse une vague immense, terrible, menaçante et haute comme une montagne. Ainsi que le souffle impétueux des vents emporte un monceau de pailles desséchées qu'il disperse de toutes parts : ainsi les longues poutres du radeau d'Ulysse sont jetées ça et là sur les flots. Le héros s'élance sur une de ces poutres, il la dirige comme un coursier, et il quitte les lourds vêtements que lui avait donnés la divine Calypso. Puis il place le voile de Leucothée sur sa poitrine, étend ses bras, se précipite dans la mer, et nage avec ardeur. — Mais le puissant Neptune, l'apercevant, agite aussitôt sa tête immortelle et dit :

« Erre maintenant en proie à de nombreuses souffrances, au milieu des flots, jusqu'au moment où tu te trouveras parmi les Phéaciens issus de Jupiter. Mais alors j'espère que tu n'oublieras point tes malheurs. »

En disant ces mots, Neptune frappe ses coursiers à la belle crinière, et il se dirige vers la ville d'Aiguës, où sont placés ses magnifiques palais.

Cependant Minerve, la fille de Jupiter, conçoit un autre dessein. Elle arrête le cours impétueux des vents, et leur

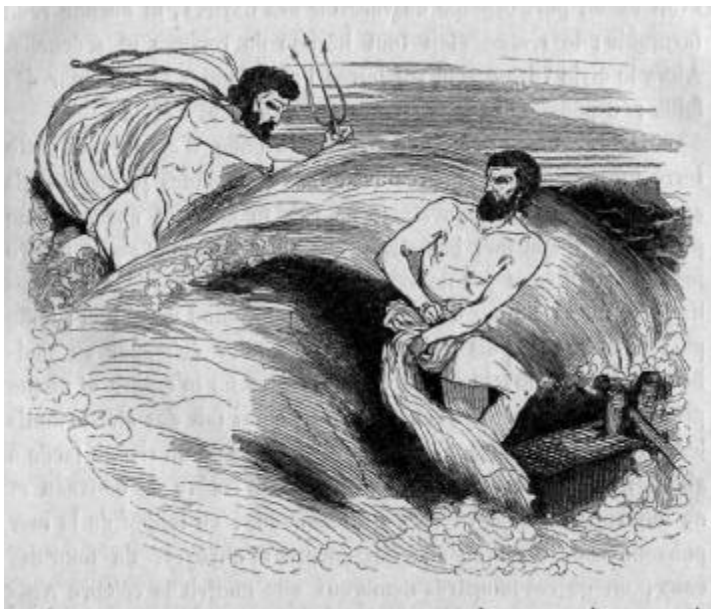
ordonne à tous de se calmer et de s'assoupir. La déesse excite le rapide Borée, et elle brise devant Ulysse les flots de la mer pour que ce héros, échappé aux Parques et à la mort, puisse gagner les rivages des Phéaciens, de ces peuples qui se plaisent à naviguer.

Durant deux jours et deux nuits entières Ulysse erre sur les vagues épaisses, en songeant souvent au trépas. Mais dès que la déesse Aurore à la belle chevelure amène le troisième jour, le vent s'apaise et les flots deviennent calmes. Le héros, porté par les vagues immenses, jette au loin ses regards pénétrants, et il aperçoit tout près de lui la terre des Phéaciens. De même que des enfants voient avec plaisir leur père, qui, malade d'abord, se consumait lentement en souffrant de cruelles douleurs, parce qu'une divinité hostile le poursuivait sans cesse ; mais qui, enfin, à la grande joie de tous, est délivré de ses maux par les dieux eux-mêmes : de même Ulysse voit avec transport apparaître à ses yeux la terre et les forêts. Il nage avec ardeur, et de ses pieds il s'efforce de gagner la rive ; mais lorsqu'il en est assez près pour que sa voix puisse être entendue, son oreille est frappée par le bruit des flots qui se brisent contre les roches : des vagues énormes s'élancent avec un horrible fracas sur l'aride continent, et tout est couvert par l'écume des ondes. Sur cette plage il n'y avait aucun port capable de recevoir des navires, ni aucune rade favorable ; le rivage était tout hérissé de rochers et d'écueils. Alors le divin Ulysse sent ses forces l'abandonner et son cœur défaillir ; il pousse des gémissements profonds et s'écrie :

« Hélas ! lorsque Jupiter m'accorde enfin d'apercevoir cette terre inespérée, lorsqu'après avoir fendu les ondes je me croyais au terme de mes fatigues, je ne vois maintenant aucune issue pour sortir de la mer blanchissante. Ici des écueils aigus contre lesquels se brisent les flots impétueux ; là des roches immenses lisses et nues ; autour de moi le gouffre profond de la mer ; nulle part enfin je ne puis placer mes pieds pour échapper au malheur ! Si j'avance, je crains qu'une vague ne m'enlève et ne me pousse contre cet âpre rocher : alors j'aurai fait des efforts inutiles. Si je nage plus avant pour trouver un port ou un rivage facile à aborder^[10], je crains que la tempête ne m'enlève de nouveau et ne me rejette, malgré mes gémissements, au milieu de la mer poissonneuse. Un dieu pourrait encore m'envoyer, du fond des eaux, un de ces monstres nombreux que nourrit la célèbre Amphitrite ; car je sais combien le puissant Neptune est courroucé contre moi ! »

Tandis qu'il agite ces pensées dans son âme, une vague énorme le jette contre l'âpre rivage. Là son corps eût été déchiré, et les roches eussent brisé ses os, si Minerve aux regards étincelants n'eût inspiré le divin Ulysse. Soudain le héros saisit le rocher de ses deux mains et s'y attache en soupirant jusqu'à ce que la vague ait passé sur sa tête : c'est ainsi qu'Ulysse fut sauvé. Mais la vague, à son retour, le frappe en se précipitant sur lui, et le rejette au loin dans la mer. Ainsi, lorsque le polype est arraché de sa demeure, des cailloux nombreux adhèrent à ses pieds : ainsi la peau des mains d'Ulysse reste attachée à la pierre, et l'onde amère

couvre ce héros. Là, sans doute, malgré le destin, l'infortuné Ulysse aurait péri, si Minerve aux yeux d'azur ne lui eût donné toute sa sagesse. Il s'élève alors au-dessus des flots qui roulent vers le rivage, et il s'avance à la nage, les regards fixés sur la terre pour trouver un port ou une plage favorable. Le héros, en nageant, arrive bientôt à l'embouchure d'un fleuve aux eaux limpides, et y trouve un abord sans rochers qui offre un abri contre les vents. Dès qu'Ulysse a reconnu ce fleuve, il lui adresse cette prière :



« Roi de cette onde, quel que soit ton nom, écoute-moi. Il y a longtemps que je désire m'approcher de tes eaux et que je fuis sur les mers le courroux de Neptune ! Certes, il doit être respecté, même par les dieux immortels, l'homme qui a

tant erré ! Je viens près de toi, souverain puissant, pour embrasser tes genoux^[11], après avoir souffert bien des maux. Prends donc pitié de moi, ô fleuve, puisque j'implore ton secours ! »

Il dit. Aussitôt le dieu arrête son courant et apaise les vagues; puis il répand le calme autour du héros et sauve le malheureux Ulysse en le recevant à l'embouchure du fleuve. Le fils de Laërte sent tout à coup fléchir ses genoux et ses bras vigoureux : les eaux de la mer avaient épuisé ses forces. Le corps d'Ulysse est enflé de toutes parts ; l'onde amère jaillit abondamment de sa bouche et de ses narines, et bientôt l'infortuné tombe sans respiration et sans voix, tant il est accablé de fatigues. Mais, dès qu'il commence à respirer, il détache le voile de la déesse et le jette dans le fleuve qui apporte à la mer son onde limpide^[12] ; les flots l'entraînent, et la belle Ino le reçoit entre ses mains. Ulysse, après être sorti du fleuve, se couche sur les roseaux et baise avec transport la terre féconde. Alors en soupirant il s'écrie :

« Hélas ! qu'ai-je encore à souffrir, et que va-t-il m'arriver ? Si je passe la nuit à pleurer sur les bords de ce fleuve, je crains que le froid pernicieux du matin et la tendre rosée n'éteignent mes forces déjà bien affaiblies par la souffrance : un air glacial s'élève toujours du sein des fleuves au lever de l'aurore. Si je me dirige vers les collines ombragées d'arbres pour dormir sous d'épais taillis (quand même je n'éprouverais aucun froid ni aucune fatigue, et que le doux sommeil s'emparerait de moi), je crains d'être la proie et la pâture des bêtes sauvages.»

Ce dernier parti lui semble cependant préférable, et aussitôt il s'achemine vers un bois situé sur une éminence, près du fleuve. Là il se blottit sous deux arbustes qui croissaient ensemble : l'un était un olivier franc, l'autre un olivier sauvage ; jamais le souffle des vents impétueux et humides n'arriva sous cet ombrage ; jamais le brillant soleil ne le frappa de ses rayons, et jamais la pluie n'y pénétra, tant ces arbres étaient touffus et fortement entrelacés. Le divin Ulysse se glisse sous ces arbustes ; puis il prépare avec ses mains une large couche. Sur la terre se trouvaient des feuilles sèches en telle abondance, que, dans la saison d'hiver, deux et trois hommes auraient pu s'y cacher, même lorsque le froid sévissait le plus cruellement. Le patient Ulysse contemple ces feuilles avec joie, et, après les avoir amoncelées, il y repose ses membres fatigués. — De même que l'habitant d'un champ situé loin de tout voisinage ensevelit un tison dans la cendre grisâtre, afin de conserver le germe du feu ; car il ne pourrait ailleurs trouver une seule étincelle : de même le héros s'ensevelit dans les feuilles. — Alors Minerve répand un doux sommeil sur les yeux du divin Ulysse pour le délasser de ses pénibles travaux.

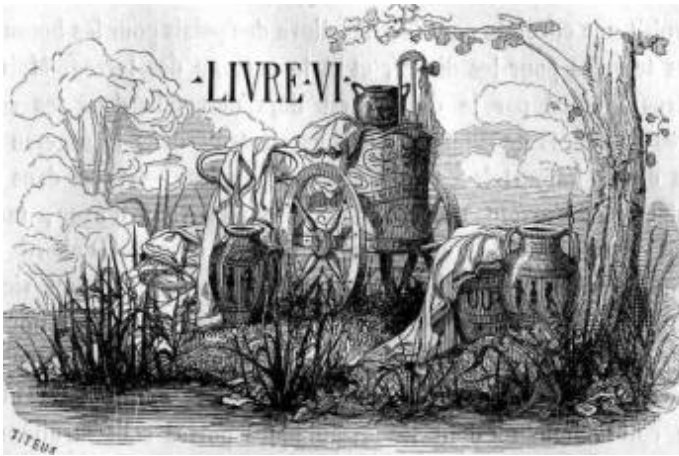


1. [↑](#) Le mot ἀγχίθεος (vers 35) (presque dieu) a été expliqué de deux manières ; les uns le traduisent par : qui approche des dieux ; les autres par : qui ressemble aux dieux. Les versions latines disent : qui propinqui diis sunt ; et Voss écrit gætternahen (qui approche des dieux).
2. [↑](#) Ce passage d'Homère : τῆισιν τε θαλάσσια ἔργα μέμηλεν (vers 67) a été rendu d'une manière obscure par tous les traducteurs, parce que les deux mots ἔργα μέμηλεν signifient tout ce qui se rattache à la mer, soit la navigation, soit la pêche. Ainsi les traducteurs latins, sans tenir compte de l'extension donnée par le poète grec à ces deux mots, ont traduit ce passage par : quibus utique marina opera curæ-sunt. Dugas-Montbel, en suivant les versions latines, a rendu ce même passage d'une manière incompréhensible par ces mots : qui se plaisent aux travaux de la mer. Voss a été beaucoup plus clair en disant : welche die Küste des Meers mit gierigem Blicke bestreifen (qui explorent d'un œil avide les côtes de la mer).
3. [↑](#) Le texte porte: ἀγανοῖς βελέεσσιν (vers 124) (de ses flèches douces); parce que les traits des dieux paraissaient doux, tant ils étaient lancés avec rapidité.
4. [↑](#) Dugas-Montbel a fait un contre-sens eu traduisant ce passage : ἐπεὶ οὐκ ἐτι ἦν δανε νόμφη (vers 153) par auquel la nymphe ne voulait pas consentir ; tandis qu'il faut dire : car la nymphe ne lui plaisait plus.

Dugas-Montbel a suivi ici un mauvais texte (celui de Barnésius) qui n'a été adopté ni par Clarke, ni par Wolf, ni par Dubner, ni par Voss, ni enfin par les meilleurs commentateurs d'Homère.

5. ↑ Le texte grec porte : μετὰ καὶ τόδε τοῖσι γενέσθω (vers 224) que les versions latines ont rendu par : post illa et hoc quoque fiat.
6. ↑ Il y a dans le texte : ἄργυρεον φᾶρος μέγα ἔννυτο νύμφη (vers 230) (la Nymphé revêt un grand pharos blanc). Selon Dugas-Montbel le pharos était une espèce de manteau de toile que les hommes mettaient par-dessus la tunique lorsqu'ils ne se servaient pas du manteau nommé χλαῖνα, qui était de laine. Le même auteur ajoute que le pharos des hommes est toujours caractérisé dans Homère par l'épithète πορφύρεον (teint de pourpre), et que celui des femmes a constamment pour épithète ἄργυρεον (blanc, ou d'une blancheur éclatante) ; parce que celui des hommes servait de signe dans les combats, et que la couleur était plus apparente. Le pharos des femmes était un simple manteau sans agrafe, retenu par une ceinture qui passait au-dessous du sein.
7. ↑ Homère dit : σκέπαρνον ; mais comme on entend par ce mot une hache à deux tranchants, une doloire, une besaiguë, nous avons adopté cette dernière signification. La besaiguë est encore un outil en fer acéré aux extrémités, et portant un manche au milieu.
8. ↑ Pour l'explication de ce passage difficile, nous avons suivi la traduction de Voss, les Commentaires de MM. Theil et Hallez-d'Arros, et les explications de Nitzsch.
9. ↑ Dugas-Montbel est, de tous les traducteurs français, celui qui a le plus mal compris ce passage : αὐτὸς δ' ἄπονόσφι τραπέσθαι (vers 350) (toi-même tourne-toi à l'écart) en disant : puis reprenez votre route, Voss le traduit très-clairement par : mit abgewendetem Antlitz (avec le visage détourne).
10. ↑ Le texte grec porte ῥιόνας τε παραπλῆγας (vers 418) (rivage oblique ou incliné). Nous pensons que Dugas-Montbel a traduit trop librement ce passage par plage tranquille.
11. ↑ Il ne faut pas être surpris de cette expression d'Homère les fleuves sont toujours personnifiés.
12. ↑ Nous avons traduit ποταμὸν ἄλιμυρήεντα (vers 460) par : fleuve qui apporte des eaux à la mer, parce que le mot ἄλιμυρήεις (qui se jette à la mer) vient de ἄλς (onde salée), et de μύρω (couler). En nous conformant à l'étymologie du mot ἄλιμυρήεις, nous avons évité les contre-sens commis par Clarke, qui écrit fluvium salsuginosum ; par Dugas-Montbel, qui dit : le fleuve à l'onde salée ; et par Voss, qui traduit ce passage par : salzige welle des flusses (l'onde salée du fleuve). — Dubner a

parfaitement compris le sens de cette phrase en traduisant ποταμὸν
ἄλιμυρήεντα par fluvium mari se miscentem.



Le divin et intrépide Ulysse reposait ses membres appesantis par la fatigue et par le sommeil, lorsque Minerve arriva dans la ville des Phéaciens. Ces peuples habitaient jadis les vastes plaines d'Ypérée, situées près des demeures des Cyclopes, de ces hommes orgueilleux et redoutables qui les accablaient de maux parce qu'ils leur étaient supérieurs en force. Nausithoüs, semblable aux dieux , après avoir engagé les Phéaciens à quitter leur pays, les conduisit dans l'île de Schérie, loin de tous les mortels^[1]. Il construisit une enceinte pour la ville, éleva des palais pour les hommes, des temples pour les dieux, et fit le partage des terres.

Mais ce héros, vaincu par le destin, est déjà descendu dans les sombres demeures de Pluton. Alcinoüs, instruit dans la

sagesse par les dieux immortels, règne sur ces peuples. — C'est dans son palais que s'arrête Minerve, la déesse aux yeux d'azur, méditant en son âme le retour du courageux Ulysse. D'abord elle pénètre dans la superbe chambre où repose une jeune vierge que sa taille élégante et ses formes divines égalent aux immortelles, Nausica, la fille du magnanime Alcinoüs ; deux suivantes, qui reçoivent des Grâces la beauté en partage, dorment à l'entrée de cette chambre dont les magnifiques portes sont étroitement fermées. Comme un souffle léger, Minerve s'approche du lit de la jeune vierge, se penche vers sa tête et lui parle en se montrant semblable à la fille du célèbre nautonier Dymante, compagne du même âge qu'elle et la plus chère à son cœur. Minerve aux yeux d'azur, sous les traits de la fille du nautonier, lui dit :

« Nausica, ta mère, en te donnant le jour, te rendit bien négligente ; car tes beaux vêtements sont jetés çà et là sans aucun ordre. Cependant le jour de ton mariage approche, ce jour où tu dois revêtir de riches parures, et en offrir à ceux qui te conduiront vers ton époux^[2]. Les vêtements somptueux font acquérir parmi les hommes une renommée qui rend joyeux un père et une mère vénérables. Nausica, dès que brillera la déesse Aurore, allons ensemble plonger ces vêtements dans les ondes du fleuve ; moi, je t'accompagnerai pour t'aider, afin que tout soit prêt promptement ; car tu ne seras pas longtemps vierge. Déjà les plus illustres d'entre les Phéaciens te recherchent en mariage, parce que toi, tu es aussi d'une noble origine. Ainsi donc, dès le lever de la matinale Aurore, engage ton glorieux père à

faire préparer les mulets et le char qui doivent transporter tes ceintures, tes manteaux et tes riches vêtements. Il sied certainement mieux à une fille de roi d'aller sur un char plutôt que de se rendre à pied vers ce fleuve, qui est très-éloigné de la ville. »

En achevant ces paroles, Minerve aux regards étincelants monte vers l'Olympe où, dit-on, est l'inébranlable demeure des dieux, séjour qui n'est pas agité par les vents, qui n'est point inondé par les pluies et où la neige ne tombe jamais ; mais où circule toujours un air pur, et où règne constamment une éblouissante clarté. Minerve, après avoir donné de sages conseils à la belle Nausica, se dirige vers les célestes demeures où les dieux fortunés se réjouissent sans cesse.

La déesse Aurore au trône éclatant paraît aussitôt, et elle réveille Nausica aux riches parures. La jeune fille, toute surprise du songe qu'elle vient de faire, se hâte de traverser les appartements pour en prévenir sa mère et son père chéris, qu'elle trouve retirés dans l'intérieur du palais. — La reine, assise près du foyer, et entourée des femmes qui la servent, filait avec des laines teintes de pourpre. Alcinoüs était sur le seuil de la porte : il se rendait, appelé par les nobles Phéaciens, au conseil des illustres chefs de l'île de Schérie. — Nausica s'approche de son père et lui dit :

« Père chéri, ne me feras-tu point préparer un char élevé, un char aux belles roues, afin que je puisse plonger dans les eaux du fleuve mes riches vêtements tout couverts de poussière ? Lorsque tu délibères dans le conseil avec les premiers d'entre les Phéaciens, il faut que tu sois couvert de

manteaux sans souillure. Eh bien ! mon père, tu as cinq fils dans ce palais : deux sont mariés, et les trois plus jeunes ne le sont pas encore ; ceux-ci veulent toujours, tu le sais, des tuniques d'une blancheur éclatante pour se rendre dans les chœurs et dans les danses, et le soin de préparer leurs tuniques repose sur ta fille chérie. »

Elle dit. Nausica, par prudence, n'osait parler à son père de son prochain mariage^[3]. Mais Alcinoüs pénétrant la pensée de sa fille lui répond par ces mots :



« Mon enfant, je ne te refuserai ni mes mules, ni rien de ce que tu me demandes. Va, mes serviteurs te prépareront un chariot élevé muni d'une corbeille habilement tressée^[4]. »

Aussitôt il donne des ordres à ses esclaves, et tous s'empressent d'obéir. Les uns font sortir de la cour le chariot

aux belles roues ; les autres conduisent les mules hors du palais et les attellent au chariot. La jeune fille apporte ses riches vêtements et les dépose sur l'élégant chariot. Sa mère place dans une corbeille des viandes de toute espèce, des mets délicieux, et verse du vin dans une outre de peau de chèvre ; (la jeune fille monte sur le char) et la reine lui donne une huile ondoyante contenue dans une fiole d'or pour qu'après le bain elle puisse se parfumer avec les femmes qui l'accompagnent. Nausica saisit alors le fouet et les rênes brillantes ; elle frappe les mules pour les exciter à courir, et l'on entend aussitôt le bruit de leurs pas. Les mules s'avancent rapidement en emportant les riches vêtements de la jeune princesse suivie des femmes qui la servent.

Bientôt elles arrivent vers le limpide courant du fleuve ; là, dans des bassins intarissables, coule avec abondance une eau pure qui enlève rapidement toutes les souillures. Les suivantes de Nausica détellent les mules et les dirigent vers les rivages du fleuve pour qu'elles broutent les doux pâturages ; puis les femmes sortent du char les somptueux vêtements de la jeune fille, les plongent dans l'onde, et les foulent dans les bassins en luttant de vitesse les unes avec les autres. Lorsqu'elles ont ôté toutes les souillures qui couvraient ces riches étoffes, elles étendent les vêtements sur la plage en un lieu où la mer avait blanchi les cailloux ; elles se baignent ensuite, se parfument d'une huile onctueuse et prennent leur repas sur les rives du fleuve en attendant que les rayons du soleil aient séché les superbes parures de la belle Nausica. Quand elles ont apaisé leur faim, la jeune fille et ses suivantes quittent leurs voiles et jouent à la paume ; au

milieu d'elles Nausica aux bras blancs dirige les jeux. Telle Diane, armée de ses flèches, se plaît à poursuivre dans les montagnes les sangliers et les cerfs rapides, soit sur l'aride Taygète, soit sur l'Érymanthe ; autour de la déesse jouent les nymphes des champs, filles de Jupiter qui tient l'égide, et Latone se réjouit dans son cœur, car au-dessus de toutes elle élève sa tête et son front, et on la reconnaît sans peine, elle la plus belle d'entre les belles : telle au milieu de ses suivantes s'élève Nausica libre encore du joug de l'hymen.

Mais, lorsque les suivantes se disposent à retourner au palais et qu'elles ont attelé les mules et plié les vêtements magnifiques, Minerve se demande comment Ulysse se réveillera et comment il pourra découvrir la vierge aux beaux yeux qui doit le conduire dans la ville des Phéaciens. En ce moment Nausica jette à l'une de ses suivantes une balle légère qui s'écarte et va tomber dans le gouffre profond du fleuve. Toutes les jeunes filles poussent alors des cris.

« Hélas ! chez quels peuples suis-je donc arrivé ? Sont-ce des barbares cruels et injustes, ou des hommes hospitaliers qui respectent au fond du cœur les dieux immortels ? Des voix de femmes ont frappé mon oreille ; mais ce sont peut-être celles des nymphes qui habitent les sommets élevés des montagnes, les sources des fleuves et les verdoyantes prairies. Serais-je près de quelques mortels à la voix humaine ? Levons-nous, et essayons de voir où nous sommes. »

En parlant ainsi, le divin Ulysse sort de son taillis. Le héros de sa main vigoureuse rompt, dans le bois épais, une

branche chargée de feuilles pour voiler son corps et sa pudeur ; il s'avance comme le lion nourri dans les montagnes, qui, se fiant à sa force, brave les pluies et les orages ; la flamme brille dans les yeux du lion, et il se précipite sur les bœufs, sur les brebis, sur les cerfs de la forêt ; mais la faim l'excite encore à fondre sur les troupeaux en pénétrant jusque dans leurs étables fermées de toutes parts : de même Ulysse marche vers ces jeunes filles, quoiqu'il soit sans vêtement ; car la nécessité l'y contraint. Souillé par l'onde amère, le héros leur apparaît si horrible qu'elles fuient de tous côtés sur les roches élevées qui bordent la mer. La fille d'Alcinoüs seule reste en ces lieux : Minerve a déposé dans l'âme de Nausica une audace nouvelle en bannissant toute crainte de son cœur. Tandis que la jeune vierge s'arrête avec courage en face du héros, Ulysse délibère en lui-même s'il saisira les genoux de la jeune fille, ou, se tenant éloigné, s'il la suppliera par de douces paroles de lui enseigner le chemin de la ville et de lui donner des vêtements ; il croit cependant préférable de se tenir loin de Nausica pour l'implorer, de peur qu'elle ne s'irrite s'il embrassePage:L'Odyssée (traduction Bareste).djvu/140 sait ses beaux genoux.

Aussitôt il lui adresse ce discours insinuant et flatteur :



« Je t'implore, ô reine, que tu sois ou déesse ou mortelle ! Si tu es une des divinités de l'Olympe, je ne puis mieux te comparer qu'à Diane, fille du puissant Jupiter, et par ta taille, ta beauté et les traits de ton visage. Si au contraire tu appartiens à la race des mortels, habitants de la terre, ô heureux, trois fois heureux ton père chéri, ta mère vénérable et tes frères bien aimés ; car ils doivent être ravis lorsqu'ils te contemplent, toi si jeune et si belle, traversant avec grâce les groupes des danseurs ! Mais le plus heureux de tous, c'est celui qui, t'offrant le cadeau des fiançailles, te conduira dans sa demeure ! Non, jamais je n'aperçus de mes propres yeux un être semblable à toi, ni parmi les hommes, ni parmi les femmes : à ton aspect je suis saisi d'admiration.

— Dans la ville de Délos, près de l'autel d'Apollon, je vis jadis s'élever dans les airs une tige nouvelle du célèbre et

majestueux palmier (car autrefois je visitai cette île accompagné d'un peuple nombreux, et ce voyage fut pour moi la source de bien des maux) ; mais ainsi qu'à la vue de cet arbre, le plus beau de tous ceux qui croissent sur la terre, je restai, pendant longtemps, muet de surprise : de même, ô jeune fille, je t'admire avec étonnement et je crains même d'embrasser tes genoux. Cependant une grande douleur m'accable. Après vingt jours de souffrances, hier seulement j'échappai aux flots de la mer ténébreuse. Jusqu'alors je fus constamment poussé par les vagues impétueuses et par les violentes tempêtes loin de l'île d'Ogygie. Maintenant un dieu m'a jeté sur ce rivage, où peut-être vais-je éprouver de nouvelles infortunes ; je ne pense point qu'elles doivent cesser bientôt : les immortels me réservent sans doute encore de nombreux tourments.

Mais, ô reine, prends pitié de moi, puisque c'est toi que j'ai vue la première, et que je ne connais aucun des hommes qui habitent ces villes et ces contrées. Montre-moi le chemin de la cité et donne-moi quelques lambeaux de toile pour couvrir mon corps, si toutefois en venant ici tu as apporté les enveloppes de tes riches vêtements. Puissent les dieux t'accorder, ô jeune fille, tout ce que désire ton cœur ! Puissent-ils te donner un époux, une famille, et faire régner parmi vous l'heureuse concorde ! Non, il n'est point de bonheur plus grand, de bonheur plus désirable que celui de deux époux gouvernant leur maison animés par une seule et même pensée. Cette union fait le désespoir de leurs ennemis, la joie de leurs amis ; et les époux eux-mêmes sentent tout le prix de ce bonheur^[5] ! »

« Étranger, tu n'es pas un homme vulgaire ni privé de raison. — Jupiter, le roi de l'Olympe, distribue comme il lui plaît la félicité à tous les mortels, aux bons comme aux mauvais : c'est lui qui t'a envoyé ces malheurs, et il faut, toi, que tu les supports. — Mais, puisque tu es dans cette île, tu ne manqueras ni de vêtements, ni de tous les secours que l'on doit aux malheureux voyageurs qui viennent implorer notre pitié. Je t'enseignerai le chemin de la ville et je te dirai le nom du peuple qui l'habite. Les Phéaciens possèdent ce pays, et moi je suis la fille du magnanime Alcinoüs qui gouverne le royaume de ces peuples puissants. »

Ainsi parle Nausica ; puis elle dit à ses femmes à la belle chevelure :

« Arrêtez, ô mes compagnes ! Pourquoi fuyez-vous à la vue de cet étranger ? Pensez-vous donc que ce héros soit un de nos ennemis ? Non, il n'est point encore né, et il ne naîtra jamais, le mortel qui oserait venir dans le pays des Phéaciens pour y porter la guerre^[6] ; car nous sommes chéris des dieux immortels. Nous habitons, séparés de tous, une île située vers les confins du monde, au sein de la mer mugissante ; et nul peuple ne vient nous visiter. Cet étranger est un infortuné dont nous devons prendre soin ; car il erre depuis longtemps sur les flots. Jupiter nous envoie tous les malheureux et tous les étrangers égarés par les tempêtes. Comme les dons les plus faibles sont toujours agréables à ceux qui souffrent, mes compagnes, offrez à cet homme les aliments et le breuvage ; puis baignez-le dans le fleuve, en un lieu qui soit à l'abri des vents. »

À ces mots les suivantes s'arrêtent et s'encouragent mutuellement. Elles conduisent Ulysse dans un endroit abrité comme l'avait ordonné Nausica, la fille du magnanime Alcinoüs ; elles déposent tout près de lui des vêtements, une tunique et un manteau ; elles lui donnent une huile onctueuse renfermée dans une fiole d'or, et elles l'engagent à se baigner dans le courant du fleuve. Alors le divin Ulysse parle en ces termes aux compagnes de Nausica :

« Jeunes filles, éloignez-vous tandis que j'enlèverai l'onde amère qui couvre mes épaules et que je m'inonderai d'huile odorante. Depuis longtemps aucune essence n'a été répandue sur mon corps. Je n'oserai jamais me baigner devant vous ; et maintenant j'ai honte d'être nu en votre présence, ô jeunes filles à la belle chevelure ! »



Il dit ; les suivantes s'éloignent et rapportent ce discours à

Nausica. — Le divin Ulysse enlève avec l'eau du fleuve la fange qui couvrait son dos et ses larges épaules ; puis il essuie sa tête souillée par l'écume de la mer stérile. Quand il s'est baigné et qu'il a répandu sur son corps l'huile odorante, il se revêt des habits que lui avait donnés la jeune vierge, libre encore du joug de l'hymen. Soudain Minerve, fille de Jupiter, fait paraître Ulysse plus grand et plus majestueux ; la longue chevelure du héros descend de sa tête en boucles ondoyantes semblables à la fleur de hyacinthe. De même qu'un ouvrier habile, instruit dans tous les arts par Vulcain et Minerve-Pallas, entoure d'or l'argent splendide pour créer de magnifiques chefs-d'œuvre : de même la déesse répand la grâce et la beauté sur la tête et les épaules d'Ulysse. Le héros, tout resplendissant de cette beauté nouvelle, va s'asseoir sur les bords de la mer. Nausica, en l'apercevant, est saisie d'admiration. Aussitôt elle adresse ces paroles à ses compagnes :

« Jeunes filles, écoutez ce que je vais dire. Non, ce n'est point contre la volonté de tous les immortels, habitants de l'Olympe, que cet étranger est venu parmi les Phéaciens, parmi ces peuples qui ressemblent aux dieux. D'abord il m'est apparu sous des formes vulgaires, et maintenant, par sa grâce, il est semblable aux divinités qui résident dans les vastes régions célestes. Puisse l'époux qui me sera choisi parmi tous les jeunes hommes de cette île égaler ce héros ! Puisse cet étranger se plaire et rester parmi nous ! Maintenant, mes compagnes, offrez-lui des aliments et le breuvage. »

À ces mots toutes les suivantes s'empressent d'obéir. Elles apportent à l'étranger des aliments et le breuvage. Alors l'intrépide Ulysse mange et boit avec avidité ; car depuis longtemps il n'avait pris aucune nourriture.

Nausica aux bras blancs médite un autre projet. Elle plie les vêtements, les place sur le char, met sous le joug les mules aux pieds vigoureux, monte sur ce chariot, et encourage Ulysse par ces paroles :

« Étranger, lève-toi maintenant, et allons à la ville. Je vais te conduire dans le palais de mon père, où tu verras réunis les plus illustres d'entre les Phéaciens. Fais alors ce que je vais te dire, car tu ne me sembles pas manquer de prudence. Tant que nous parcourrons les champs labourés par les hommes, hâte-toi de suivre avec mes compagnes le char traîné par les mules ; moi je te servirai de guide. Quand nous serons près d'entrer dans la ville qu'entoure une haute muraille (dans cette ville qui, de chaque côté, possède un beau port dont l'entrée est étroite, et qui renferme cependant de nombreux navires rangés avec ordre : chaque Phéacien a, dans ce port, un abri particulier pour son vaisseau)^[7] ; dans cette ville où tout autour du magnifique temple de Neptune s'étend une place pavée de grosses pierres profondément enfouies dans le sol ; là on prépare les agrès des sombres navires, les cordages et, les câbles, et l'on polit les rames ; les Phéaciens ne font ni arcs, ni carquois, mais ils construisent des mâts, des rames et des vaisseaux sur lesquels ils traversent avec joie les mers blanchissantes) ; quand, dis-je, nous approcherons de la ville, évitons les

propos malveillants ; craignons que quelqu'un ne nous suive et ne nous raille, car il y a beaucoup d'insolents parmi le peuple. Si un homme d'origine obscure vient à nous rencontrer, il ne manquera pas de dire :

Quel est cet étranger si grand et si beau qui suit Nausica ? Où l'a-t-elle rencontré ? Serait-ce celui qui deviendra son époux ? Elle a peut-être recueilli cet homme poussé sur nos côtes avec son navire par les violentes tempêtes, puisqu'il n'existe aucun peuple voisin de notre île. Sans doute qu'aux prières de cette jeune fille un dieu ardemment désiré est descendu du ciel, et maintenant elle veut le retenir pour toujours auprès d'elle. Certes, elle a mieux fait d'aller elle-même chercher un époux ailleurs. Elle méprise, dit-on, les Phéaciens parmi lesquels cependant tant de nobles hommes la recherchent en mariage.

C'est ainsi qu'ils parleraient, et leurs paroles seraient outrageantes pour moi. Je blâmerais celle qui agirait de la sorte, et qui, sans l'aveu de son père et de sa mère, se mêlerait aux hommes avant d'avoir célébré publiquement son union. Étranger, écoute mes paroles afin que mon père t'accorde promptement tout ce qu'il te faut pour quitter cette île et retourner dans ta patrie. Tu trouveras sur les bords de la route un bois magnifique consacré à Minerve et planté de hauts peupliers. Là coule, au milieu d'une prairie verdoyante, une source limpide ; là se trouve le champ de mon père, florissant verger, qui n'est éloigné des habitations que de la portée de la voix. Repose-toi en ces lieux jusqu'à ce que moi et mes femmes nous soyons entrées dans la ville et que nous

ayons atteint le palais de mon père. Alors dirige-toi aussi vers la cité et informe-toi de la demeure du magnanime Alcinoüs. Cette demeure est facile à trouver : un faible enfant pourrait t'y conduire, car parmi les palais des Phéaciens il n'en est point de comparable à celui d'Alcinoüs. Dès que tu auras franchi les cours et que tu seras sous les portiques, traverse les appartements pour arriver jusqu'à ma mère ; tu la trouveras assise près du foyer, appuyée contre une colonne et filant, devant la flamme éclatante, des laines teintes de pourpre d'une admirable beauté : derrière elle se tiennent les femmes qui la servent. Là, mon père, assis sur son trône placé en face du foyer, se verse du vin et se repose comme un immortel. Ne t'arrête point auprès de lui, mais embrasse les genoux de ma mère afin que bientôt tu puisses joyeusement revenir dans ta chère patrie, quelque éloignée qu'elle soit. (Oui, si cette reine a pour toi des sentiments de bienveillance, tu reverras tes amis, ta patrie et tes superbes palais^[8]) »



En achevant ces mots, Nausica pique les mules avec son fouet, celles-ci quittent les rives du fleuve et s'avancent rapidement à travers les plaines en frappant en cadence la terre de leurs pieds agiles. La jeune vierge retient les rênes et gouverne le fouet avec adresse pour que ses femmes et Ulysse puissent la suivre. — Le soleil se couchait^[9] quand ils atteignirent le bois sacré de Minerve. — Le divin Ulysse se repose et bientôt il adresse cette prière à la fille du puissant Jupiter :

« Entends ma voix, fille invincible du dieu qui tient l'égide ! Exauce enfin les vœux de celui que tu n'écoutes jamais lorsque, battu par les tempêtes, il fut le jouet du redoutable Neptune ! Fais que les Phéaciens me reçoivent avec amitié, et qu'ils aient pitié de moi ! »

C'est ainsi qu'il priait, et Minerve l'entendit ; mais cette déesse ne voulut point paraître devant Ulysse, car elle craignait Neptune, le frère de son père. — Le puissant dieu des flots garda son ressentiment contre le divin fils de Laërte, jusqu'au jour où ce héros revint dans sa patrie.



1. [↑] Homère dit : loin des hommes ingénieux (ἐκὰς ἀνδρῶν ἀλφηστάων)
(vers 8)

2. ↑ Dugas-Montbel, en voulant s'écarter des versions françaises et latines, a commis un non-sens en traduisant : τὰ δὲ τοῖσι παρασχῆν, οἳ κέ σ' ἄγωνται (vers 28) par : « et même en offrir à celui qui sera votre époux. » Cet auteur, dans ses Observations, a voulu justifier sa traduction en s'appuyant sur ce qu'il appelle la syntaxe de la pensée ; nous pensons qu'il aurait mieux fait de s'appuyer sur la syntaxe de la grammaire ; car le passage d'Homère signifie textuellement : et en offrir des vêtements à ceux qui te conduisent. D'ailleurs, madame Dacier et Bitaubé, sans être très clairs, se sont un peu plus rapprochés du sens ; et Clarke, Oublier et Voss ont traduit très exactement le vers que nous venons de citer.
3. ↑ Homère dit : θαλερὸν γάμον (vers 66) (mariage florissant). Il nous a été impossible de rendre en français le mot θαλερὸν. D'après le Dictionnaire des Homérides, cette phrase signifierait « un mariage célébré dans la fleur de l'âge entre de jeunes fiancés. »
4. ↑ Selon Dugas-Montbel, il faut distinguer dans Homère les chars destinés à la guerre et aux voyages, et les chariots qui servaient à transporter toute espèce d'objet. Le char de bataille était nommé ἄρμα (τὸ), ὄχος (τὸ) δίφρος (ὸ). Le chariot de transport se nommait ἄμαξα (ῆ), ἀπὴνη (ῆ). Le chariot appelé ἀπὴνη était spécialement attelé de mules ; il avait quatre roues, et était construit de manière à pouvoir recevoir une corbeille ou un coffre dans lequel on plaçait les objets qu'on voulait transporter.
5. ↑ Nous avons rendu ce passage : μάλιστα δέ τ' ἔκλυον αὐτοί (vers 185) par : et ils sentent eux-mêmes tout le prix de ce bonheur. Madame Dacier et Dugas-Montbel se sont tous deux écartés du véritable sens en disant, la première : « union qui est pour eux un trésor de gloire et de réputation » et le second : « eux surtout obtiennent une grande renommée. » Ce dernier auteur ajoute dans une note (Observat. sur l'Odyssée, chant VI, p. 100) qu'il avait d'abord traduit ce passage par : « eux seuls connaissent toute leur félicité » en suivant le sens indiqué par les scolastes, qui rendent cette phrase par : eux seuls connaissent et jouissent de ce mutuel avantage, ou bien de leur mutuelle bienveillance ; mais plus tard, s'appuyant sur l'autorité d'Eustathe et sur celle de M. Boissonade, il pensa, avec ce dernier auteur, que μάλα κλύω correspondant à l'expression latine benè audire, bien entendre, être loué, il fallait traduire ce passage par : ils obtiennent, une bonne renommée. Avant d'aller plus loin, remarquons que cette analogie n'est point fondée ; car μάλιστα étant le superlatif de μάλα (fort beaucoup), n'a aucun rapport avec les mots præclarè et optimè, mais signifie tout simplement maximè. Ainsi Dugas-Montbel a donc eu tort de dire que Barnès et Clarke avaient mal rendu la phrase grecque par : maxime vero sentiunt et ipsi, tandis qu'à tort il voulait, lui, qu'on la traduisît par : præclarè audiunt et ipsi. D'ailleurs Dubner s'est entièrement

conformé au texte de Clarke ; et Voss traduit ce passage par : und mehr noch geniessen sie selber (et eux-mêmes en jouissent encore davantage).

6. [↑] Ce passage difficile a été rendu d'une manière plus ou moins obscure par les traducteurs français et latins. Nous avons suivi, nous, les explications de Nitzsch et la traduction de Voss. Les savants auteurs du Dictionnaire des Homérides, en citant Voss, disent que cet écrivain traduit ce passage par : il ne se meut pas encore, et il ne sera jamais, le mortel, etc. Il paraît alors que MM. Theil et Hallez d'Arros avaient sous les yeux une autre édition que celle que nous possédons, car, dans celle-ci, nous lisons : Certes, il ne vit pas encore, et il ne sera jamais, celui qui, etc. : Wahrlich der lebt noch nicht. und niemals wird er gelieren (Homer's Odyssée, von Joh. Heinr. Voss herausgegbeu von Abraliain Voss. Leips., 1837 ; — sechsltr Gesang, v. 201).
7. [↑] Pour l'explication de ce passage difficile, qui n'a pas encore été rendu en français, nous avons suivi les judicieux Commentaires de Nitzsch et les savantes traductions de Dubner et de Voss.
8. [↑] Ces trois derniers vers ne se trouvent, point dans un manuscrit de Vienne consulté par Aller ; Wolf les renferme entre deux parenthèses, et Knight les supprime.
9. [↑] Les scolastes observent ici que, par ces mots du texte : δύσετό τ' ἥέλιος (vers 321) il faut entendre seulement que le soleil était sur son déclin, parce que, si le soleil avait été couché, Minerve n'aurait pas eu besoin d'envelopper Ulysse d'un nuage pour le dérober aux regards des Phéaciens.



Le divin et intrépide Ulysse suppliait ainsi la déesse Minerve. — Nausica arrive à la ville sur le chariot traîné par de fortes mules. Lorsque cette jeune fille est devant la superbe demeure de son père, elle s'arrête sous les portiques. Les frères de Nausica, semblables aux dieux, s'empressent autour d'elle ; les uns détellent les mules du chariot, les autres portent les riches vêtements dans l'intérieur du palais, et Nausica se dirige vers ses appartements. Une vieille femme d'Épire, la suivante Euryméduse, que naguère dix vaisseaux ballottés par les flots amenèrent en cette île, enflamme le bois dans le foyer : les Phéaciens choisirent Euryméduse pour l'offrir en présent au roi Alcinoüs que le peuple écoute comme un dieu ; ce fut elle qui jadis éleva dans le palais la belle

Nausica. Maintenant Euryméduse dispose le feu et prépare le repas.

Alors Ulysse se lève pour aller à la ville. Minerve-Pallas chérit ce héros, le couvre d'un épais nuage afin que sur sa route les magnanimes Phéaciens ne puissent ni le railler ni l'interroger. Quand Ulysse est près d'entrer dans cette agréable cité, Minerve, la déesse aux yeux d'azur, marche à sa rencontre sous les traits d'une jeune fille portant une urne ;

elle s'arrête devant lui, et Ulysse lui parle en ces termes :

« Ô ma fille, pourrais-tu me conduire dans la demeure du héros Alcinoüs, roi des Phéaciens ? Je suis un malheureux voyageur et je viens d'un pays éloigné. Je ne connais, moi, aucun des hommes qui habitent cette ville et cultivent ces champs. »

La déesse Minerve lui répond :

« Oui sans doute, vénérable étranger, je t'indiquerai la demeure que tu me demandes ; car le palais de mon irréprochable père touche à celui d'Alcinoüs. Mais marche toujours en silence, et je te montrerai le chemin : surtout ne regarde ni n'interroge personne. Les Phéaciens ne sont point favorables aux voyageurs, et ils accueillent sans bienveillance ceux qui viennent des pays lointains. Ces peuples, protégés par Neptune, se fient à leurs navires légers et rapides, et ils sillonnent sans cesse l'immense surface de la mer ; car leurs vaisseaux sont légers comme l'aile et rapides comme la pensée. »

Minerve ayant ainsi parlé précède le héros qui suit ses pas. — Les Phéaciens, navigateurs illustres, ne l'aperçurent point lorsqu'au milieu d'eux il traversa la ville : Minerve par amour pour Ulysse, l'avait enveloppé d'un nuage céleste^[1]. — Le héros, en s'avançant, admire le port rempli de navires égaux, la place publique où s'assemblent les chefs du peuple, les longues et hautes murailles garnies de gigantesques pieux : spectacle admirable à voir. Lorsqu'ils sont arrivés tous deux devant le magnifique palais du roi, la déesse aux yeux d'azur dit à Ulysse :

« Voilà, vénérable étranger, la demeure que tu m'as ordonné de t'indiquer. Tu trouveras dans ce palais les princes chéris de Jupiter rassemblés pour le festin. Entre donc sans crainte dans cette maison. L'homme intrépide réussit mieux en toute entreprise, lors même qu'il arrive d'un pays éloigné. D'abord, tu t'adresseras à la reine : son nom est Arété^[2], et elle descend des mêmes ancêtres qui donnèrent le jour au roi Alcinoüs. Nausithoüs naquit du redoutable Neptune et de Péribée, la plus belle des femmes et la plus jeune d'entre les filles du magnanime Eurymédon qui régna jadis sur les géants orgueilleux ; ce héros anéantit pour jamais ce peuple criminel, et lui-même il trouva la mort au milieu des combats. Neptune s'unit donc à Péribée ; il eut avec elle le courageux Nausithoüs, roi des Phéaciens et père d'Alcinoüs et de Rhexenor. Ce dernier héros récemment uni n'eut point de fils : il mourut frappé dans son palais par les flèches d'Apollon, le dieu à l'arc d'argent. Rhexenor ne laissa qu'une seule fille, Arété, qu'Alcinoüs

choisit pour épouse, et qu'il honore maintenant comme nulle autre femme n'est honorée sur la terre, même parmi toutes celles qui, soumises à leur époux, gouvernent avec sagesse leurs somptueuses demeures. Ainsi la noble Arété est chérie par ses enfants, par le roi Alcinoüs lui-même, et par tous les Phéaciens qui la contemplent comme une déesse et lui adressent de nombreuses bénédictions toutes les fois qu'elle se promène par la ville. Jamais son esprit n'a manqué de prudence ; et par de sages pensées elle termine les querelles qui s'élèvent parmi les hommes. Si cette reine a pour toi quelque bienveillance, tu reverras bientôt tes amis et ta terre natale. »



Telles sont les paroles que prononce Minerve aux yeux d'azur ; puis en s'élançant sur la mer stérile elle quitte la riante Schérie. La déesse traverse les plaines de Marathon, la ville aux larges rues des Athéniens, et elle se rend dans la superbe demeure d'Érechthée. — Ulysse s'avance vers le riche palais d'Alcinoüs, le cœur agité de mille pensées, et il s'arrête avant de franchir le seuil d'airain. — La haute demeure du magnanime Alcinoüs brille ainsi que la splendide clarté de la lune et l'éclatante lumière du soleil. Les murailles sont de toutes parts revêtues d'airain, depuis l'entrée du palais jusqu'au fond des appartements ; tout autour des murailles règne une corniche azurée. L'intérieur de cette demeure inébranlable est fermé par des portes d'or ; les montants d'argent reposent sur le seuil d'airain, et le linteau des portes est aussi en argent et l'anneau est en or. Aux extrémités des portes on aperçoit des chiens d'or et d'argent qu'avait forgés Vulcain avec un art merveilleux pour garder la demeure du magnanime Alcinoüs ; ces chiens sont immortels et pour toujours exempts de vieillesse^[3]. Dans l'intérieur du palais, depuis le seuil jusqu'à l'extrémité des vastes salles se trouvent des sièges rangés le long des murailles ; ces sièges sont recouverts de tissus finement travaillés par des mains de femmes : là s'asseyent les chefs des Phéaciens pour goûter les douceurs du repas, car ils ont chaque jour de nouvelles fêtes. Sur de magnifiques piédestaux s'élèvent des statues en or représentant des hommes encore jeunes tenant entre leurs mains des flambeaux allumés servant à éclairer pendant la

nuît la salle des convives. Cinquante femmes esclaves servent dans ce palais ; les unes broient sous la meule le jaune froment ; les autres tissent la laine ou filent la toile, et les mains de ces femmes sont aussi mobiles que les feuilles d'un haut peuplier agité par le vent : une huile éclatante semble couler de ces magnifiques étoffes tissées avec tant d'habileté. Autant les Phéaciens surpassent tous les hommes dans l'art de diriger les rapides navires sur la mer ténébreuse, autant les Phéaciennes l'emportent sur les autres femmes et par leur adresse et par l'excellence de leurs tissus ; car Minerve leur accorda la faveur de produire des ouvrages merveilleux et d'avoir de sages pensées. — En dehors de la cour et tout près des portes se trouve un jardin de quatre arpents, fermé par une enceinte. Là croissent des arbres élevés et verdoyants, des poiriers, des grenadiers, des pommiers, des figuiers et des oliviers toujours verts ; ces arbres sont chargés de fruits toute l'année, et ils en portent pendant l'hiver comme pendant l'été : le souffle du zéphyr fait tantôt naître les uns et tantôt mûrir les autres. La poire vieillit auprès de la poire, la pomme auprès de la pomme, le raisin auprès du raisin et la figue auprès de la figue. — Là est aussi plantée une vigne dont les grappes sèchent aux rayons du soleil, dans une plaine unie et découverte ; d'autres sont cueillies par le laboureur, ou pressées dans la cuve, et à quelque distance on aperçoit encore de jeunes grappes : les unes sont en fleur, et les autres commencent à noircir. — À l'extrémité du jardin, des espaces réguliers sont remplis de diverses plantes potagères qui fleurissent constamment. En ces lieux coulent deux fontaines ; la

première répand son onde limpide à travers le jardin ; la seconde serpente à l'entrée de la cour, près du palais élevé : c'est là que les Phéaciens viennent puiser l'eau. — Tels sont les présents splendides dont les dieux embellirent la demeure d'Alcinoüs.

À cette vue le divin Ulysse s'arrête étonné. Le héros, après avoir admiré toutes ces merveilles, franchit rapidement le seuil et pénètre dans l'intérieur du palais où il trouve les princes et les chefs des Phéaciens offrant, avec leurs coupes, des libations à Mercure : c'est en l'honneur de ce dieu que l'on fait les derniers sacrifices quand on songe au sommeil. L'intrépide Ulysse, toujours enveloppé par l'épais nuage, traverse la demeure et arrive auprès d'Alcinoüs et de la belle Arété. Il entoure de ses bras les genoux de la reine, et soudain le céleste nuage se dissipe. Tous les Phéaciens restent muets en apercevant cet étranger, et ils le contemplent avec admiration. Alors Ulysse fait entendre ces paroles suppliantes :

«Arété, fille du divin Rhexenor, écoute-moi. Après avoir beaucoup souffert, je viens me jeter à tes pieds et implorer ton époux et ses convives. Puissent les dieux vous accorder à tous des jours heureux ! Puisse aussi chacun de vous laisser à ses enfants les richesses de son palais et les honneurs qu'il reçut du peuple ! Mais faites que je quitte cette île, et que je retourne bientôt dans ma patrie ; car, depuis longtemps, je supporte, loin de mes amis, d'amères douleurs ! »

En achevant ces mots, le héros va s'asseoir près du feu, sur la cendre du foyer^[4], et tous les assistants gardent un profond silence. Tout à coup se lève le vieux guerrier Échénus, le plus âgé des Phéaciens, Échénus qui brillait par ses paroles et par sa connaissance des temps passés ; ce héros, plein de bienveillance, s'exprime en ces termes :

«Non, sans doute, Alcinoüs, il n'est point généreux ni convenable de laisser un étranger assis sur la cendre du foyer. Tu le vois, tous les convives se taisent et attendent tes ordres. Ordonne donc qu'il se lève ; fais-le asseoir sur un siège magnifique orné de clous d'argent, et commande à tes hérauts de verser le vin, afin que nous offrions des libations au dieu qui lance la foudre, à Jupiter qui toujours accompagne les suppliants placés sous la protection divine. Que ta vénérable intendante serve à cet étranger les mets qui sont renfermés dans ton palais. »

Alcinoüs, après avoir entendu ces paroles^[5], présente la main au prudent et ingénieux Ulysse, le relève et le fait asseoir sur un siège brillant, sur celui que venait de quitter son fils bien-aimé, le brave Laodamas assis à ses côtés. Alors une esclave, portant une belle aiguière d'or, verse l'eau qu'elle contient dans un bassin d'argent pour qu'Ulysse baigne ses mains vigoureuses ; puis elle place devant l'étranger une table lisse et polie ; une vénérable intendante y dépose le pain et les nombreux aliments qu'elle offre ensuite avec largesse. Tandis que le divin Ulysse boit et mange selon ses désirs, le puissant Alcinoüs dit à l'un de ses hérauts : « Pontonoüs , mêle le vin dans le cratère, et

présente des coupes pleines à tous les convives, afin que nous offrions des libations à Jupiter qui toujours accompagne les suppliants placés sous la protection divine. »

Il dit. Pontonoüs mêle le doux nectar dans le cratère ; puis il verse le vin dans des coupes qu'il porte à ses lèvres, et qu'il distribue ensuite à tous les convives.

Quand ceux-ci ont bu et fait les libations, Alcinoüs se lève et prononce ce discours :



« Princes et chefs des Phéaciens, écoutez moi, pour que je vous dise tout ce que mon âme m'inspire. — Maintenant

que le repas est terminé, retirez-vous dans vos demeures pour y goûter le repos. Demain nous rassemblerons en plus grand nombre les anciens du peuple ; nous traiterons somptueusement notre hôte ; nous offrirons aux dieux de pompeux sacrifices, et nous nous occuperons du départ de cet étranger. Je désire que, sans tourments et sans peines, il arrive promptement et joyeusement, sous notre conduite, dans sa chère patrie, fût-elle même très éloignée de cette île. Veillons à ce que dans son trajet il n'éprouve aucun malheur avant d'avoir atteint sa terre natale. Il subira là le sort que lui filèrent les impitoyables Parques lorsque sa mère le mit au jour ; mais si ce voyageur est un immortel descendu de l'Olympe, les dieux méditeront alors d'autres desseins. Jusqu'à présent les divinités se sont manifestées à nous lorsque nous leur avons offert d'illustres hécatombes ; elles-mêmes ont pris part à nos festins en se tenant assises au milieu de nous. Si jamais un Phéacien voyageant solitairement vient à rencontrer des immortels, ils ne se dérobent pas à lui car par notre origine nous nous rapprochons autant des dieux que les cyclopes et la race farouche des géants^[6]. »

Le prudent Ulysse lui répond :

« Alcinoüs, écarte de pareilles pensées de ton esprit. Non, je ne suis point, ni par ma taille, ni par mes traits, semblable aux dieux qui habitent les vastes régions célestes ; mais je ressemble aux faibles mortels, et je puis m'égaliser à l'homme qui a le plus souffert. Je pourrais même te raconter les plus grandes infortunes si je te disais tout ce que j'ai enduré sur

la terre et sur l'onde par la volonté des immortels ; mais permets que malgré ma tristesse j'achève mon repas : rien n'est plus horrible en effet que la faim, qui revient impérieusement et sans cesse dans la mémoire des hommes, de ceux qui sont affligés et souffrent les plus grandes douleurs. Ainsi, moi je suis dévoré par les chagrins, et cependant la faim me commande de manger et de boire ; elle me fait oublier tous les maux que j'ai soufferts, et elle ne demande qu'à être satisfaite.— Demain, au lever de l'aurore, hâte-toi, puissant Alcinoüs, de ramener dans sa patrie un infortuné qui a supporté tant de malheurs ! Que la vie m'abandonne ensuite lorsque j'aurai revu ma terre natale, mes serviteurs et mon superbe palais. »

Il s'arrête, et les Phéaciens l'applaudissent. Tous ces héros veulent qu'on ramène dans sa patrie qui vient de parler avec tant de sagesse. Quand les convives ont achevé les libations et bu selon leurs désirs, ils retournent dans leurs demeures pour y goûter le repos. Le divin Ulysse reste dans le palais ; et près de lui sont assis la reine Arété et le puissant Alcinous semblable à un dieu. Aussitôt les esclaves enlèvent les apprêts du festin. Alors Arété aux blanches épaules, ayant reconnu le manteau, la tunique et les riches vêtements qu'elle-même avait tissés avec ses femmes, adresse au voyageur ces rapides paroles :

« Étranger, qui es-tu ? Quels sont les peuples que tu viens de quitter ? Qui t'a donné ces riches vêtements ? N'as-tu pas dit qu'après avoir erré longtemps sur la mer, tu fus jeté par les tempêtes sur ce rivage ? »

Le prudent Ulysse lui répond en disant :

« Ô reine, il me serait difficile de te raconter toutes mes infortunes ; car les immortels m'ont sans cesse accablé de maux : cependant je vais te répondre. — Au loin dans la mer s'élève l'île d'Ogygie qu'habite la fille d'Atlas, l'artificieuse Calypso, puissante déesse à la belle chevelure, que fuient et les hommes et les dieux. Une divinité me conduisit seul dans sa demeure pour être son hôte infortuné, lorsque Jupiter en lançant du haut des cieux sa foudre éclatante eut brisé mon navire, au sein de la mer ténébreuse. Tous mes braves compagnons perdirent la vie ; mais moi, saisissant entre mes bras la carène de mon vaisseau ballotté par les vagues, je fus pendant neuf jours porté sur les ondes. Le dixième jour, par une nuit obscure, les dieux me poussèrent vers les rivages de l'île d'Ogygie habitée par Calypso à l'ondoyante chevelure. La déesse m'accueillit avec empressement ; elle me combla de caresses, prit soin de mes jours, et me dit qu'elle me rendrait immortel en m'affranchissant à jamais de la vieillesse ; mais elle ne put fléchir mon cœur. Je demeurai sept années entières dans cette île, arrosant de mes larmes les vêtements sacrés que m'avait donnés la divine Calypso. Lorsque dans le cours du temps la huitième année fut arrivée, la déesse m'ordonna de tout préparer pour mon départ. Soit que Jupiter eût donné cet ordre, soit qu'elle-même eût changé de pensée, elle me renvoya sur un frêle radeau garni de liens ; elle me fit de nombreux présents, me donna du pain et du vin délicieux, me revêtit de magnifiques vêtements ; puis elle fit souffler

un vent doux et propice. Pendant dix-sept jours je voguai sur la mer ; et le dix-huitième les montagnes ombragées d'arbres de votre pays m'apparurent. À cette vue je fus transporté de joie ; mais j'avais encore à souffrir de nouveaux malheurs ! Neptune, en déchaînant les vents, me ferma le chemin et bouleversa la mer ; la fureur des vagues ne me permit point de rester sur mon radeau ; et bientôt, malgré mes gémissements, il fut brisé par la tempête. Alors nageant avec effort, je fendis les ondes jusqu'au moment où les vents et les flots me poussèrent contre ces rivages.



J'allais toucher à la terre quand une vague me jeta contre un immense rocher, dans un lieu stérile, et là j'aurais été impitoyablement englouti si, me retournant aussitôt, je

n'eusse nagé jusqu'aux rives de cette île. Une plage favorable s'offrit à mes yeux, une plage unie, sans rochers et à l'abri des vents. Je gravis cette côte, et bientôt je tombai sur le sable privé de mouvement et de forces. La nuit divine descendit sur la terre, et moi, m'éloignant du fleuve formé par les eaux du ciel, je me couchai sous des arbustes ; je me couvris de feuilles sèches, et un dieu me plongea dans le plus profond sommeil. Là, quoique affligé de chagrins, je dormis toute la nuit sous ces feuilles et le lendemain même jusqu'au milieu du jour. Le soleil était près de terminer sa course quand le doux sommeil m'abandonna. C'est alors que j'aperçus les suivantes de ta fille jouant sur le rivage : Nausica, au milieu d'elles, paraissait semblable à une divinité. J'implorai son secours, et elle me répondit avec cet esprit de sagesse qu'on n'espère jamais rencontrer dans un âge aussi tendre ; car les jeunes gens manquent toujours de prudence. Ta fille m'offrit du pain en abondance, du vin aux sombres couleurs ; et, m'ayant fait baigner dans les eaux du fleuve, elle me donna de riches vêtements. — Maintenant, ô reine, je viens, malgré mon affliction, te raconter tout avec sincérité. »

Alors Alcinoüs dit à Ulysse :

« Étranger, ma fille a encore négligé un devoir important, puisqu'elle-même ne t'a point conduit dans mon palais ; cependant c'est elle que tu as imploré la première. »

Le prudent Ulysse réplique à ces paroles en disant :

« Vaillant héros, ne blâme point en ma présence ta fille irréprochable ; elle m'a ordonné de la suivre avec ses femmes; mais par respect je ne l'ai point voulu, craignant qu'à cette vue ta colère ne s'enflammât : car nous sommes tous soupçonneux, nous faibles habitants de cette terre. »

Le puissant Alcinoüs lui répond :

« Ma poitrine ne renferme pas un cœur qui s'irrite sans motif. Cependant je sais que l'honnêteté et la décence sont préférables à tout^[7]. Que Jupiter, Minerve et Apollon m'accordent la faveur qu'un homme tel que toi, et pensant comme je pense moi-même, épouse ma fille et reste en ces lieux ! — Étranger, je te donnerais un palais et de grandes richesses si seulement tu consentais à habiter cette demeure. Mais aucun Phéacien ne te retiendra malgré ton désir : une semblable pensée serait odieuse. Demain j'ordonnerai tout pour ton départ ; jusqu'à ce moment goûte en paix les douceurs du sommeil^[8]. Quelle que soit la terre où tu désires arriver, demain les Phéaciens sillonneront la mer tranquille pour te conduire dans ta patrie, fût-elle même au delà de l'Eubée^[9]. Ce pays est bien loin de nous, disent les Phéaciens qui l'ont visité lorsqu'ils se rendirent avec le blond Rhadamanthe^[10] ; auprès de Tityus, fils de la Terre ; les compagnons de Rhadamanthe firent sans fatigue ce trajet en un jour ; puis ils revinrent dans leurs demeures. Étranger, tu jugeras toi-même de l'excellence de nos

vaisseaux et de l'adresse de nos jeunes nautoniers habiles à frapper la mer avec la rame. »

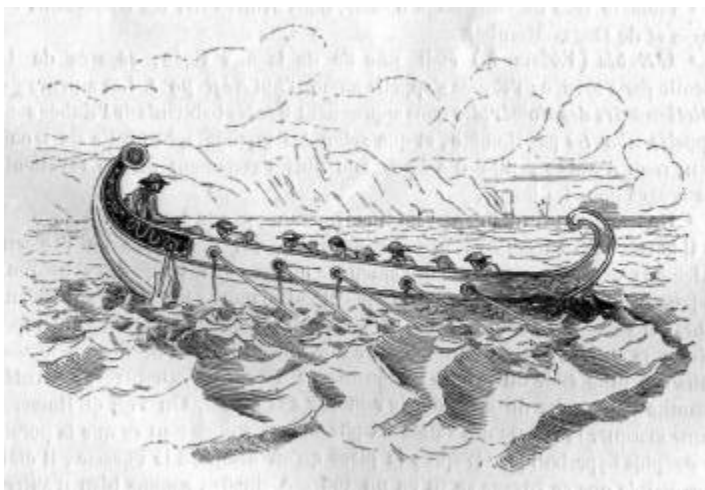
À ces mots le divin Ulysse, transporté de joie, s'écrie en implorant les dieux :

« Puisses-tu accomplir tout ce que tu viens de prononcer ! Alcinoüs, tu obtiendras alors sur la terre une gloire immortelle, et moi je pourrai revoir enfin le sol chéri de ma patrie ! »

C'est ainsi qu'Ulysse et Alcinoüs discourent ensemble. — Pendant ce temps, Arété aux bras blancs ordonne à ses femmes de dresser sous le portique un lit magnifique, d'y étendre de belles couvertures de pourpre, et d'y placer des tapis et des tissus fins et délicats ; les femmes sortent aussitôt en portant des flambeaux éclatants. Lorsque les suivantes ont préparé cette couche moelleuse, elles se tiennent devant Ulysse et lui adressent ces paroles :

« Étranger, venez dormir, votre couche est prête. »

Elles disent ; et le héros est joyeux de pouvoir enfin reposer ses membres fatigués. Le divin Ulysse s'endort dans le lit superbe placé sous le portique sonore. Alcinoüs se retire dans les appartements les plus reculés de son palais ; il se couche, et la reine son épouse repose auprès de lui.



1. [↑](#) Le texte porte : ἀχλὺν θεσπεσίην κατέχευε (vers 41/42), que nous avons traduit par : enveloppé d'un nuage céleste. Buttmann (Lexil., 167) dit que θεσπέσιος provient de θεος (Dieu) et de εἰπεῖν (dire), mais que la signification de ce dernier mot est perdue dans le composé, et que θεσπέσιος, étant maintenant synonyme de θεῖος, n'est employé que pour exprimer tout phénomène grandiose émanant soit de l'homme, soit de la nature. Tout en reconnaissant la justesse de cette dernière observation, nous aimons cependant mieux faire dériver ce mot de θεος (Dieu), et de πεσεῖν (tomber), et traduire ce passage par nuage céleste, ou nuage venant du ciel ou des dieux.
2. [↑](#) Homère dit : Ἀρήτη δ' ὄνομ' ἐστὶν ἐπώνυμον (vers 54) (on lui a donné le nom d'Arété). Le mot ἐπώνυμος, signifiant ajouté au nom, surnom, les auteurs du Dictionnaire des Homérides font remarquer à ce sujet qu'il faut lire le passage que nous venons de citer : « Arété est son nom, et ce nom a la justesse d'un surnom ; c'est-à-dire, elle est bien nommée Arété, parce que ἀρήτη signifie la désirée. »
3. [↑](#) Ces chiens étaient si bien travaillés, dit l'auteur des notes de la traduction de Voss, qu'ils semblaient vivre. En effet, dans la poésie, ces images vivent réellement, parce qu'un dieu les a formées et les a animées de son esprit vivifiant.
4. [↑](#) Pope, dans sa traduction anglaise de l'Odyssée, rend ce passage en ces termes : And humbled in the ashes took his place ; et il ajoute ensuite en note que, chez les anciens Grecs, les suppliants avaient l'habitude de s'asseoir sur les cendres, parce que les foyers étaient sous la protection de Vesta.

5. ↑ Le texte grec porte : αὐτὰρ ἐπεὶ τό γ' ἄκουσ' ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο, (vers 167) (dès que la sainte puissance d'Alcinoüs eut entendu). Cette forme se rencontre fréquemment dans Homère : la sainte puissance est souvent employée comme ici pour exprimer le héros lui-même.
6. ↑ Homère dit : ἐπεὶ σφισιν ἔγγυθεν εἰμέν (vers 205) (parce que nous sommes près d'eux) Ce passage étant très-obscur et ayant été rendu de diverses manières par les traducteurs français, latins, allemands et anglais, nous l'avons rendu ainsi par notre origine, nous nous rapprochant, etc...; car on ignore à quoi se rapporte le mot ἔγγυθεν.
7. ↑ Knight termine ici le discours d'Alcinoüs, et supprime en outre la réponse d'Ulysse, ce qui comprend un retranchement de vingt-trois vers. « De tous les passages interpolés, dit-il, celui-ci est le plus absurde. Il répugne également au sens commun, à l'ensemble des faits et aux mœurs de ce siècle, qu'un roi consente à marier sa fille à un étranger, à un malheureux voyageur dont il ignore même le nom. Pourtant ce n'est pas seulement par ce motif que j'ai dû rejeter ce vers ; mais la première de οἶος, comme brève (vers 312), et l'expression ἔς· τῆμος (vers 318), qui ne se trouve nulle part, montrent assez la main maladroite de cette interpolation. » Dugas-Montbel, à ce sujet, fait observer fort judicieusement que Knight aurait pu ajouter qu'au vers 324 il est parlé de Tityus, fils de la Terre, et que jamais la terre n'est personnifiée dans Homère.
8. ↑ Pour le sens de ce passage obscur, nous avons suivi les traductions de Pope et de Dugas-Montbel.
9. ↑ L'Eubée (Εὐβοία ἥ) était une île de la mer Égée, séparée de la Béotie par l'Euripe ; l'Eubée s'appelle aujourd'hui Négrepont. Les auteurs du Dictionnaire des Homérides nous apprennent que les habitants de l'Eubée sont appelés Abantes par Homère, et que selon les mythographes cette île tenait son nom d'Eubée, fille d'Asopus, ou plus exactement de ses excellents pâturages pour les bœufs.
10. ↑ Un traducteur dit, au sujet de Rhadamanthe, fils de Jupiter et d'Europe : « Il habitait les Champs-Élysées en Espagne, sur les bords de l'Océan. Alcinoüs, observe-t-on, veut faire entendre que son île est près de cet heureux séjour ; et, pour le persuader, il dit que Rhadamanthe se servit des vaisseaux phéaciens, à cause de leur grande légèreté. Il semble que ce trait, ainsi que plusieurs autres, devrait faire marquer une autre place à l'île des Phéaciens. Rhadamanthe était un prince très juste, et Tityus un cruel tyran. Rhadamanthe l'alla voir, dit-on, pour le ramener à la raison. On voit qu'Homère, pour marquer la vitesse des vaisseaux phéaciens, épuise tout ce que la poésie a de plus hyperbolique. D'après la place

qu'on assigne à la Phéacie, il était impossible que ce voyage se fît en un jour. Alcinoüs, comme bien d'autres personnages introduits par Homère, aimait à se vanter ; on le voit en plusieurs occasions semblables ; c'est ce qui peut disculper ici Homère de l'imputation d'une erreur géographique où il semble être tombé. (Bitaubé, Remarques sur le chant VII de l'Odyssée).



Dès que la matinale Aurore aux doigts de rose a brillé dans les cieux, le puissant Alcinoüs sort de son lit. Le divin Ulysse, le destructeur des villes, abandonne aussi sa couche ; alors le roi des Phéaciens marche le premier pour se rendre auprès des vaisseaux, dans le lieu où se tiennent les assemblées publiques. Quand Ulysse et Alcinoüs y sont arrivés, ils s'asseyent l'un près de l'autre sur des sièges de marbre. — Minerve-Pallas, méditant un retour heureux au magnanime Ulysse, parcourt la ville sous les traits d'un héraut d'Alcinoüs, et elle adresse ces paroles à tous ceux qu'elle rencontre :

« Princes et chefs des Phéaciens, rendez vous à l'assemblée afin d'entendre parler du voyageur récemment arrivé dans le royal palais. Cet étranger, qui par sa taille est semblable aux immortels, a longtemps erré sur la mer. »

En parlant ainsi, la déesse émeut le cœur du peuple. Bientôt toutes les places, tous les sièges sont occupés des hommes qui s'empressent d'accourir ; et chacun contemple avec admiration le prudent fils de Laërte. Minerve, qui avait répandu une grâce divine sur la tête et sur les épaules du héros, le fait paraître plus majestueux et plus fort : elle voulait qu'il obtînt l'affection des Phéaciens, qu'il leur semblât respectable et terrible, et qu'il triomphât dans tous les jeux où ces peuples devaient éprouver son courage et son adresse. Quand ils sont assemblés, Alcinoüs leur parle en ces termes :

« Écoutez-moi, princes et chefs des Phéaciens. Cet étranger, que je ne connais point, est venu dans ma demeure après avoir erré longtemps sur les flots ; j'ignore s'il vient de visiter les peuples de l'Occident ou de l'Orient, mais il demande à quitter cette île ; il nous supplie de le ramener heureusement dans sa chère patrie : ainsi agissons selon notre coutume, et servons-lui de guides. Jamais aucun étranger, même dans ma demeure, n'eut longtemps à gémir en attendant son départ. — Lancez donc à la mer un de nos meilleurs navires sombres^[1] ; choisissez parmi le peuple cinquante-deux jeunes gens, ceux qui se sont toujours montrés les plus habiles ; puis, lorsque vous aurez attaché les rames sur les bancs du vaisseau, venez dans mon palais pour y apprêter promptement le splendide repas que je veux vous offrir : tels sont les ordres que je donne aux plus jeunes. Quant à vous, princes décorés du sceptre, venez dans mes riches demeures afin que nous recevions dignement et avec amitié ce noble voyageur ; qu'aucun de vous ne refuse de s'y

rendre. Appelez aussi le divin Démodocus, ce chancre à qui les dieux donnèrent la voix pour nous charmer par de tendres accents. »

À ces mots Alcinoüs se lève et sort de l'assemblée : les princes suivent ses pas, et un héraut se rend auprès du divin chanteur. Selon l'ordre du roi, les cinquante-deux jeunes gens se dirigent vers le rivage ; quand ils y sont arrivés, ils lancent à la mer un sombre navire ; ils dressent le mât, apportent les voiles, passent les rames dans les anneaux de cuir et disposent tout selon l'usage ; puis ils déploient les blanches voiles. Ces jeunes rameurs conduisent le navire dans les plaines humides, et ils reviennent ensuite au palais du sage Alcinoüs. Les cours, les portiques et les salles sont remplis d'hommes (les jeunes gens et les vieillards y sont en foule). Alcinoüs immole douze brebis, égorge huit porcs aux dents blanches et aiguës, et assomme deux bœufs à la marche pénible. Aussitôt on dépouille les victimes, et l'on prépare avec soin un délicieux festin.

En ce moment un héraut conduit le chancre bien-aimé qu'une muse chérit : cette déesse l'accabla de maux et le combla de présents, elle le priva de la lumière et lui donna la voix la plus mélodieuse. Pontonoüs place devant le chancre un siège enrichi de clous d'argent ; il l'appuie contre une haute colonne et fait asseoir Démodocus au milieu des convives. Le héraut suspend à une cheville, au-dessus de la tête du chanteur, la lyre harmonieuse et bruyante, et il lui montre comment il pourra la saisir avec la main. Il lui apporte encore une corbeille qu'il dépose sur une table

magnifique, et il lui donne une coupe remplie de vin. Alors tous les convives étendent leurs mains vers les mets qu'on leur a servis et ils commencent le repas. Quand ils ont apaisé la faim et la soif, une muse excite Démodocus à célébrer la gloire des héros par un chant dont la renommée était déjà montée jusqu'aux cieux : ce chant est la querelle d'Ulysse. — Le fils de Laërte échange de dures paroles avec Achille pendant le repas des dieux ; Agamemnon, roi des hommes, se réjouit au fond du cœur en écoutant les illustres chefs achéens lutter par des propos offensants, car il voit dans cette querelle l'accomplissement des prophéties que lui avait faites le brillant Apollon dans la divine Pytho lorsque, franchissant le seuil du temple, il alla consulter l'oracle de Delphes : d'après la volonté du puissant Jupiter, des maux sans nombre vont assaillir les Grecs et les Troyens^[2].

Tels sont les chants de l'illustre Démodocus. — Ulysse saisit de ses mains vigoureuses son large manteau de pourpre ; il le tire sur sa tête et s'en couvre le visage : en présence des Phéaciens il a honte de laisser couler des larmes de ses paupières. Quand le chancre divin suspend ses accents, le héros sèche ses pleurs, découvre sa tête, prend une double coupe et offre des libations aux dieux. Mais lorsque le chanteur excité par les Phéaciens, qui sont charmés de ses chants, recommence ses accords, Ulysse se couvre de nouveau la tête et pleure : c'est ainsi que ce noble voyageur cache ses larmes à tous les convives. Alcinoüs seul, assis auprès de lui, l'observait attentivement ; et, l'entendant pousser de profonds soupirs, il s'adresse aussitôt à l'assemblée et dit :

« Écoutez-moi, princes et chefs des Phéaciens. Nous avons assez longtemps goûté les plaisirs du repas et les charmes de la lyre, de la lyre compagne inséparable de tout somptueux festin. Maintenant sortons pour nous essayer dans divers jeux, afin que cet étranger, de retour en sa patrie, raconte à ses amis combien nous surpassons les autres peuples dans les exercices du pugilat, de la lutte, du saut et de la course. »

À ces mots Alcinoüs sort le premier, et tous les convives suivent ses pas. Un héraut suspend à une cheville la lyre harmonieuse et bruyante ; il prend Démodocus par la main, l'emmène hors du palais et le guide par la même route qu'avaient prise les chefs des Phéaciens pour aller admirer les jeux. Bientôt ils arrivent sur la place publique, et ils sont suivis par une foule immense. Déjà sont réunis de braves et nobles combattants. Là paraissent Acronéos, Ocyale, Élatrée, Nautée, Prymnée, Anchiale, Éretmée, Pontée, Prorée, Thoon, Anabésine, Amphiale, fils de Polynée issu de Tectonis ; là paraissent Euryale semblable au cruel dieu de la guerre et Naubolide, qui, par sa taille et sa beauté, l'emporte sur tous les Phéaciens après l'irréprochable Laodamas ; là se présentent aussi les trois fils d'Alcinoüs, Laodamas, Halius, et le divin Clytonée.



D'abord ces héros commencent par lutter de vitesse à la course : la lice s'étend devant eux, et aussitôt ils s'y précipitent tous en faisant voler à travers les plaines des tourbillons de poussière. Le plus agile est l'illustre Clytonée. Autant les mules en traçant un sillon devancent les bœufs^[3], autant Clytonée dépasse tous ses rivaux en arrivant le premier au but. Les autres Phéaciens mesurent leurs forces dans le pénible combat de la lutte, et Euryale l'emporte sur tous les vaillants combattants. Amphiale est le premier dans les exercices du saut, et Élathrée est le plus habile à lancer le disque. Enfin au pugilat, Laodamas, fils d'Alcinoüs, surpasse tous ses rivaux. Lorsque ces sortes de combats ont réjoui le cœur des jeunes Phéaciens, Laodamas dit à ses compagnons :

« Amis, demandons maintenant à notre hôte s'il connaît quelques-uns de nos jeux. Cet étranger ne me paraît point méprisable : sa haute taille, ses jambes vigoureuses, ses bras et son cou annoncent au contraire une mâle vigueur, et la jeunesse ne l'a pas abandonné ; mais il est brisé par de nombreuses souffrances. Je ne connais rien de plus terrible que la mer pour affaiblir un homme quelque fort qu'il soit. »

Euryale lui répond :

« Laodamas, tout ce que tu viens de dire est juste. Va donc maintenant exciter cet étranger par tes paroles, et fais qu'il paraisse dans la lice. »

À peine le fils d'Alcinoüs a-t-il entendu ces mots, qu'il s'avance au milieu de l'assemblée et dit à Ulysse :

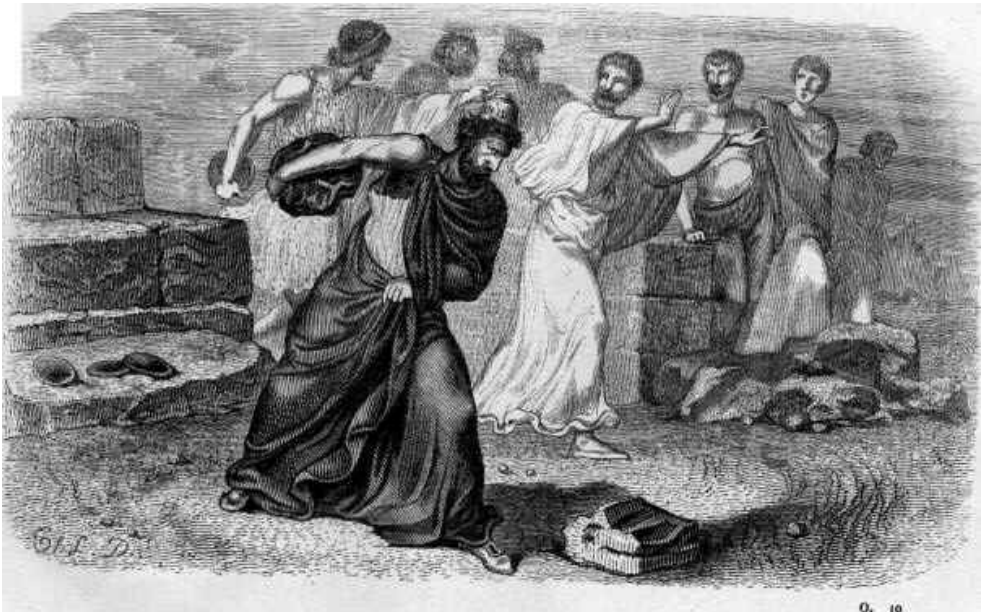
« Viens, noble voyageur, viens t'essayer à nos jeux ; car tu dois certainement les connaître : il n'est pas de plus grande gloire pour l'homme que de savoir lutter à la course ou au pugilat. Allons, essaie tes forces, et bannis la tristesse de ton âme. Le moment de ton départ n'est pas éloigné : déjà un sombre navire est lancé à la mer, et tous les rameurs qui doivent t'accompagner sont prêts. »

Le prudent Ulysse réplique à ces paroles :

« Laodamas, pourquoi veux-tu que j'entre en lice ? Le chagrin bien plus que les désirs du jeu remplit mon cœur. Jusqu'à ce jour j'ai beaucoup souffert, j'ai supporté bien des peines ; et maintenant je suis assis dans l'assemblée, implorant le puissant Alcinoüs et tout le peuple pour revoir ma chère patrie. »

Alors Euryale s'adresse à Ulysse et l'outrage publiquement en ces termes :

« Étranger, je ne te compare pas à un mortel exercé dans les combats nombreux qui se livrent parmi les héros ; mais je te regarde comme un homme qui possède de beaux navires, ou comme un chef de nautoniers qui ne s'occupe que de trafics. Voyageur, tu ne penses qu'à tes cargaisons, et tu ne sais veiller que sur tes marchandises ramassées avec avidité. Non certes, tu ne ressembles pas à un athlète. »



Le sage Ulysse en lui lançant un regard menaçant, lui dit :

« Toi, tu ne parles point avec sagesse, et tu me parais être un insensé. Sache que les dieux ne donnent point à tous les hommes la beauté, la sagesse et l'éloquence.

L'un est inférieur en beauté, mais un immortel lui a donné le charme des discours, ce charme divin qui embellit le visage ; tous regardent avec délices ce brillant orateur, car il parle sans se troubler : il s'exprime avec une douce modestie, il l'emporte par son éloquence sur tous les hommes ; et quand il traverse la ville, chacun le suit des yeux comme une divinité. L'autre, au contraire, est, par sa beauté, semblable aux immortels ; mais la grâce et l'harmonie ne sont point répandues dans ses discours. Toi, tu es si beau que les dieux eux-mêmes ne pourraient rien former de plus accompli ; mais ton esprit est vain et grossier. Jeune homme, tu viens de faire naître, par tes inconvenantes paroles, la colère au fond de mon cœur. Non, je n'ignore point l'art de combattre, comme tu le prétends, car jadis j'étais aux premiers rangs et je me fiaais alors à ma jeunesse et à la force de mon bras. Maintenant je suis en proie aux plus violents chagrins pour avoir combattu sans cesse et navigué longtemps sur la triste mer. Cependant malgré mes souffrances je lutterai avec vous ; car tes mordantes paroles ont excité mon courage. »

Ulysse, sans quitter son manteau, se lève et s'empare d'un disque plus grand, plus épais et plus pesant encore que ceux dont les Phéaciens s'étaient servis ; il le fait tourner avec rapidité et le lance d'une main vigoureuse. La pierre résonne aussitôt, et tout le peuple se penche vers la terre lorsqu'il aperçoit le disque passer au-dessus de lui : le disque vole au delà de toutes les marques en s'échappant avec impétuosité de la main du héros. Alors Minerve, sous les traits d'un mortel, place un signe à l'endroit où le disque est tombé, puis elle dit à Ulysse :

« Étranger, un aveugle en tâtonnant distinguerait ta marque ; car elle n'est point confondue parmi toutes les autres, mais elle les devance de beaucoup. Rassure-toi donc, ô noble voyageur, aucun Phéacien ne pourra dépasser ni même atteindre ta marque. »

À ces mots Ulysse se réjouit, heureux de trouver dans l'assemblée un ami bienveillant ; et d'une voix plus douce il s'exprime en ces termes :

« Jeunes gens, atteignez maintenant ce but ; moi, j'espère lancer bientôt à cette distance un second disque qui ira peut-être plus loin encore^[4]. Qu'il vienne donc se mesurer avec moi, celui qui en aura le cœur et le courage ; puisque vous m'avez tous irrité ! Qu'il s'essaie au pugilat, à la lutte, à la course, je ne refuse personne, personne, excepté le seul Laodamas, car Laodamas est mon hôte ! — Qui voudrait en effet se mesurer avec l'ami qui le reçut dans son palais ? Insensé et vil est celui qui oserait, sur une terre étrangère, défier un hôte bienveillant : il porterait atteinte à son propre bonheur ! — Je ne refuse donc ni ne redoute aucun de ces Phéaciens ; je veux au contraire les connaître et essayer leurs forces en présence de tous. Certes je ne suis point un lâche, même parmi les plus vaillants : je ne recule jamais, quels que soient les combats qu'on me propose ! Je sais manier avec dextérité l'arc étincelant ; et le premier je frapperais un héros en jetant un trait dans la foule des ennemis, alors même que de nombreux compagnons seraient à mes côtés et lanceraient des flèches contre leurs adversaires. Philoctète seul me surpassait par son adresse à se servir de l'arc lorsque

les Grecs faisaient voltiger leurs dards au milieu du peuple troyen. Mais moi, dans ces sortes de luttes, je me glorifie de l'emporter sur tous les hommes qui se nourrissent des doux fruits de la terre. — Pourtant je n'aurais point voulu me mesurer avec les héros qui nous ont précédés, tels qu'Hercule ou l'Échalien Euryte, qui luttèrent au combat de l'arc avec les immortels ; aussi le grand Euryte mourut-il subitement et n'atteignit point la vieillesse dans son palais : Apollon, irrité d'avoir été provoqué par lui au combat de l'arc, le tua de sa propre main. — Moi, je lance plus loin mon javelot qu'un autre ne pourrait lancer ses flèches. Toutefois à la course seule, je crains d'être vaincu par vous ; car les flots et les tempêtes ont épuisé mes forces. Les vivres ont souvent manqué sur mon vaisseau, et les privations ont brisé mes membres ! »

Il s'arrête, et tous les assistants gardent le silence ; Alcinoüs seul répond en disant : « Étranger, tout ce que tu viens de dire nous plaît. Tu veux montrer ta force (car tu es indigné des outrages que cet homme vient de t'adresser) ; maintenant qu'aucun mortel sachant au fond de l'âme parler avec justice ne conteste ta valeur. Noble voyageur, écoute mes paroles afin que tu puisses les redire à d'autres héros lorsque, rentré dans ton palais et assis pendant le repas auprès de ton épouse et de tes enfants, tu te souviendras de nos actions courageuses et de notre adresse : dons précieux que nous reçûmes, nous et nos ancêtres, du puissant Jupiter. Étranger, nous ne brillons point au combat du pugilat ni à la lutte ; mais nous sommes agiles à la course et nous excellons à diriger les vaisseaux. Nous aimons les somptueux festins,

les sons mélodieux de la lyre, les chœurs des danses, les parures nouvelles, les douces chaleurs du bain et les plaisirs de l'amour ! — Allons, jeunes Phéaciens, vous les plus habiles danseurs de cette île, commencez les jeux, pour que cet étranger, de retour dans sa patrie, puisse dire à ses amis combien nous l'emportons sur tous les autres peuples dans l'art de naviguer, de courir, de danser et de chanter ; puis hâtez-vous d'apporter la lyre harmonieuse qui est restée suspendue dans une des salles du palais. »

Ainsi parle le divin Alcinoüs. Aussitôt un héraut s'éloigne pour prendre dans la royale demeure la lyre creuse et bruyante^[5]. Alors se lèvent neuf ordonnateurs choisis par le peuple ; ils disposent tout pour les jeux ; ils aplanissent le sol de la lice et donnent plus d'espace à la magnifique arène. Le héraut, de retour, remet à Démodocus sa lyre sonore, et le chanfre se place au milieu de l'assemblée : autour de lui se tiennent de jeunes hommes dans la fleur de l'âge et les plus célèbres danseurs ; bientôt de leurs pieds ils frappent en cadence l'arène divine, et Ulysse contemple avec surprise et admiration l'éblouissante rapidité de ces mouvements.

Démodocus fait vibrer les cordes de sa lyre et il chante les amours de Mars et de Vénus, la déesse à la belle ceinture. — « Il dit d'abord comment ces immortels s'unirent en secret dans le palais de Vulcain : Mars donna de nombreux présents à Vénus et parvint à souiller la couche du divin artisan ; mais le Soleil, témoin de leurs amoureuses unions, alla prévenir l'époux, qui, à cette affreuse nouvelle, se rendit à sa forge en méditant de sinistres desseins. Vulcain place

sur un billot une énorme enclume et forme des chaînes indestructibles et indissolubles, des chaînes qui lient éternellement. Quand il a terminé son œuvre artificieuse il se rend, plein de colère, dans la chambre où était placée sa couche. Il entoure de liens les supports du lit et attache aux lambris supérieurs d'autres chaînes d'une finesse égale aux fils de l'araignée, et que nul ne pouvait apercevoir : tant ils étaient forgés avec adresse. Après avoir ainsi placé tous les liens autour de sa couche il feint d'aller à Lemnos, ville superbe qu'il chérissait le plus parmi toutes les villes de la terre. Aussitôt que Mars, l'immortel aux rênes d'or, voit s'éloigner le célèbre artisan, il ne s'endort pas ; et il se rend dans la demeure de Vulcain, brûlant d'amour pour la belle Vénus. La déesse venait de quitter son père, le puissant Jupiter, et elle se reposait à l'écart. Mars pénètre dans l'intérieur du palais, prend la main de Vénus et lui adresse ces paroles :

« Déesse chérie, allons sur cette couche nous livrer aux plaisirs de l'amour ; car Vulcain n'est plus parmi nous : il vient de partir pour Lemnos, afin de visiter les Sintiens aux sauvages accents. »

Il dit ; et Vénus désire aussi goûter le repos auprès de l'invincible Mars. Tous deux montent sur la couche nuptiale et s'endorment. Au même instant les liens forgés par le prudent Vulcain les entourent, et leurs membres ne peuvent plus ni se mouvoir ni se dégager. Alors les deux divinités reconnaissent que pour elles il n'est plus de fuite possible. Vulcain arrive aussitôt, étant revenu sur ses pas avant d'avoir

touché la terre de Lemnos ; car le Soleil, qui veillait, l'avait prévenu. Vulcain entre dans sa demeure le cœur accablé de chagrins, il s'arrête sous les portiques ; une violente colère le saisit, et, pour être entendu des dieux, il s'écrie d'une voix formidable : « Puissant Jupiter et vous immortels fortunés, accourez tous pour être témoins d'une scène plaisante et qu'on ne saurait pourtant tolérer ! Parce que, moi, je suis difforme, la fille de Jupiter me fait sans cesse de nouveaux outrages ; maintenant elle s'unit au pernicious dieu de la guerre, parce qu'il est beau et lesté tandis que moi je suis laid et boiteux ! Mes parents sont seuls cause de ce malheur : ils n'auraient jamais dû me mettre au monde ! — Regarde donc comme Mars et Vénus sont étendus sur ma couche, et comme tous deux ils goûtent les charmes de l'amour ! À ce spectacle, moi, je suis profondément attristé. Malgré leur ardeur, je ne pense pas qu'ils restent longtemps ainsi ; car bientôt ils ne voudront plus dormir l'un près de l'autre : les liens que j'ai forgés pour eux les retiendront jusqu'au jour où le père de Vénus me rendra tous les présents que je lui ai donnés pour obtenir son impudente fille ! Vénus est belle sans doute, mais elle ne peut maîtriser ses passions. »

Ainsi parle Vulcain ; et tous les immortels se rendent dans les demeures d'airain. Bientôt arrivent et Neptune qui agite la terre, et Mercure le bienfaiteur des hommes, et Apollon qui lance au loin les traits ; mais les déesses par pudeur restent dans leur palais. Les dieux, dispensateurs des biens, s'arrêtent sous les portiques ; aussitôt un rire inextinguible éclate au sein de la troupe immortelle lorsque les habitants

de l'Olympe aperçoivent les chaînes forgées par Vulcain ; alors ils se disent entre eux :

« Les mauvaises actions ne profitent jamais, et la lenteur triomphe souvent de la vitesse. Aujourd'hui le pesant Vulcain a saisi Mars, le plus agile de tous les immortels. Vulcain, quoique boiteux, l'a emporté par ses ruses sur le dieu des combats, et Mars va lui payer la rançon que doivent les adultères. »

C'est ainsi que parlent les habitants de l'Olympe. Alors le puissant Apollon dit à Mercure :

« Messenger céleste, toi le fils de Jupiter et le dispensateur de tous les biens, voudrais-tu être enchaîné comme Mars et reposer comme lui sur cette couche auprès de la blonde Vénus ? »



Mercurc lui répond aussitôt :

« Ô puissant Apollon, je voudrais bien qu'il en fût ainsi ! Entourez-moi de liens sans nombre et même trois fois plus fort contemplez-moi tous ensuite, dieux et déesses, et je consens à dormir comme Mars auprès de la blonde Vénus. »

Il dit, et le rire éclate de nouveau parmi les dieux immortels. Neptune seul, loin de se livrer à la joie, supplie en ces termes le célèbre artisan :

« Vulcain, délivre-le donc de ces liens ; et je te promets, moi, que Mars te paiera, comme tu le désires, la dette que tu réclames avec justice en présence de tous les immortels. »

Vulcain réplique à ces paroles :

« Formidable Neptune, n'exige point cela de moi. C'est une misérable garantie que celle qu'on porte pour les misérables^[6]. Comment pourrais-je te contraindre, même en présence des dieux, à tenir ta promesse, si Mars, en fuyant, s'affranchissait à la fois et de sa dette et de ses liens ? »

Neptune lui répond aussitôt :

« Vulcain, si Mars s'enfuit et se dérobe à sa rançon, c'est moi-même qui acquitterai sa dette. »

Alors Vulcain lui dit :

« Maintenant il ne serait ni juste ni convenable de te refuser ce que tu me demandes. »

En disant ces mots, le dieu rompt les liens. — Dès que les deux divinités sont dégagées de leurs chaînes pesantes, elles se lèvent brusquement : Mars s'élance vers les contrées de la Thrace ; et Vénus au doux sourire se rend à Chypre, dans la ville de Paphos où elle possède un bois sacré et des autels chargés de parfums. Là les Grâces s'empressent de baigner cette déesse et de répandre sur elle une huile divine qui rehausse les charmes des dieux éternels, puis elles la couvrent de somptueux vêtements : Vénus ainsi parée est admirable à voir. »

Tels sont les chants de l'illustre Démodocus ; Ulysse les écoute avec ravissement, et aux accents du chanteur se réjouissent les Phéaciens, navigateurs habiles, dont les longues rames sillonnent les mers.

Alcinoüs ordonne à Halius et à Laodamas de danser seuls, parce que nul ne pouvait lutter avec eux. Ces danseurs prennent une superbe balle teinte de pourpre que leur avait faite le prudent Polybe, et l'un des deux, se renversant en arrière, la lance jusqu'aux sombres nuages ; l'autre, s'élevant par un bond rapide, la reçoit avec adresse et la renvoie aussitôt avant que de ses pieds il ait touché le sol. Quand ils se sont exercés quelque temps à lancer verticalement cette balle dans les airs, ils dansent en cadence et effleurent de leurs pas légers la terre fertile. Les jeunes gens debout dans le cirque applaudissent ces danseurs avec transport, et un grand bruit s'élève de toutes parts. Alors le divin Ulysse, s'adressant à Alcinoüs, lui dit :

« Puissant Alcinoüs, toi le plus illustre d'entre les Phéaciens, tu te glorifies à juste titre de posséder les meilleurs danseurs ; certes, en les voyant sauter avec tant de légèreté, je suis saisi d'admiration. »

Il dit. Alcinoüs éprouvant une douce joie parle en ces termes à l'assemblée :

« Écoutez-moi, chefs et princes des Phéaciens. Comme cet étranger me semble être rempli de prudence, offrons-lui, selon la coutume, les dons de l'hospitalité. Douze chefs illustres règnent sur ce peuple ; moi je suis le treizième : eh bien, que chacun de vous donne à ce voyageur un manteau sans souillure, une tunique et un talent d'or précieux. Rassemblons promptement ici toutes ces richesses ; remettons-les lui entre les mains, afin qu'il se rende au repas

du soir le cœur satisfait. Quant à Euryale, il apaisera notre hôte par des paroles et par des présents ; car son discours n'a été ni juste, ni convenable. »

À ces mots, tous approuvent et applaudissent le roi. Chacun de ces chefs envoie un héraut chercher les présents ; et Euryale, s'adressant à Alcinoüs, lui dit :

« Puissant roi, toi le premier d'entre les Phéaciens, j'apaiserai ce noble voyageur comme tu viens de me l'ordonner ; je lui donnerai un glaive d'airain dont la poignée est d'argent, et dont le fourreau est entouré d'ivoire récemment poli : ce présent sera sans doute d'un grand prix pour ce héros vénérable. »

Aussitôt Euryale remet entre les mains d'Ulysse un glaive enrichi de clous d'argent, et il lui adresse ces rapides paroles :

« Réjouis-toi donc, vénérable étranger. Si des paroles offensantes ont été témérairement prononcées par moi, qu'elles s'envolent sur les ailes de la tempête ; et maintenant puissent les dieux te rendre à ton épouse, à ta patrie, toi qui as souffert tant de maux loin de ceux qui te sont chers ! »

Le prudent Ulysse lui répond :

« Ami, réjouis-toi aussi ; et que les dieux t'accordent la félicité en partage ! Puisses-tu désormais ne plus avoir

besoin du glaive que tu viens de m'offrir, toi qui m'as apaisé par tes douces paroles ! »

Il dit, et suspend à ses épaules ce glaive enrichi de clous d'argent. — Le soleil se couchait lorsque les riches présents apportés par les hérauts furent placés dans le palais d'Alcinoüs. — Les fils du monarque irréprochable déposent ces dons magnifiques auprès de leur vénérable mère. Alors le puissant roi marche à la tête des convives ; puis tous s'asseyent sur des sièges élevés et Alcinoüs parle en ces termes à la noble Arété :

« Chère épouse, ordonne qu'on apporte ici un coffre brillant, le plus beau de tous ceux qui sont dans ce palais ; tu placeras dans ce coffre un riche manteau et une tunique sans souillure. Ordonne aussi qu'on mette sur la flamme étincelante un vase d'airain pour faire tiédir l'onde, afin que notre hôte se baigne et qu'il puisse se réjouir en voyant les présents que lui destinent les Phéaciens, et en écoutant, pendant le repas, les accents mélodieux des chants sublimes. Moi, je vais lui offrir cette belle coupe d'or pour qu'il se souvienne de moi lorsque dans son palais il fera des libations en l'honneur de Jupiter et de tous les autres dieux. »

Ainsi parle Alcinoüs. Arété commande à ses femmes de placer sur les flammes éclatantes un large trépied, et les suivantes s'empressent d'obéir. Elles versent de l'eau dans le vase et allument ensuite le bois qu'elles ont préparé : aussitôt la flamme entoure les flancs du trépied, et l'onde s'échauffe. Arété apporte de la chambre un coffre magnifique ; elle y dépose les riches présents, les vêtements et l'or que les

Phéaciens avaient donnés à Ulysse, et elle y place aussi la tunique et le manteau ; puis elle adresse à l'étranger ces rapides paroles :

« Noble voyageur, examine ce couvercle et ferme-le toi-même avec une chaîne pour que l'on ne te dérobe rien, pendant ton voyage, lorsque tu goûteras les douceurs du sommeil sur ton sombre navire. »

À ces mots, le divin Ulysse ajuste le couvercle et le ferme au moyen de nœuds secrets^[7] que lui fît connaître jadis la vénérable Circé. L'intendante du palais conduit au bain le héros, qui, en se plongeant dans l'onde, s'aperçoit qu'on l'a fait tiédir : Ulysse s'en réjouit au fond de son cœur, car, depuis qu'il abandonna la demeure de Calypso, de cette déesse à la belle chevelure qui avait pour lui les mêmes soins que pour un dieu, il manquait de toutes les choses nécessaires à la vie. Lorsque les suivantes ont baigné l'étranger, elles le parfument d'essence, et le revêtent d'une tunique et d'un superbe manteau. Alors Ulysse sort du bain et se rend au milieu des convives. Nausica, qui reçut des dieux la beauté en partage, se tient debout près des portes de l'élégante demeure ; quand elle aperçoit Ulysse, elle l'admire et elle lui adresse ces rapides paroles :

« Salut, ô noble étranger ; lorsque tu seras de retour dans ta patrie, ne m'oublie point : car c'est moi la première qui t'ai sauvé la vie. »

Le sage Ulysse lui réplique aussitôt :

« Nausica, fille du magnanime Alcinoüs, écoute-moi ; si jamais Jupiter, le formidable époux de Junon, me permet de

revoir mes demeures et ma patrie, tous les jours je t'implorerai comme une divinité : puisque c'est toi, jeune vierge, qui m'as sauvé la vie. »

Il dit, et s'assied sur un trône auprès d'Alcinoüs. Bientôt on distribue les mets, et l'on mêle le vin dans les cratères ; un héraut guide le chantre mélodieux vénéré par les peuples : il le fait asseoir au milieu des convives, et il appuie son siège contre une haute colonne. Le prudent Ulysse coupe le dos d'un sanglier aux blanches dents, d'un sanglier entouré d'une graisse abondante et dont il restait encore une grande partie ; puis il prononce ces paroles :

« Héraut, porte ce mets à Démodocus, pour qu'il le mange, et dis à ce chanteur que je le chéris malgré ma tristesse. Chez tous les hommes habitants de la terre, les chantres sont honorés et respectés ; car les muses leur inspirent de divins accents, et les déesses aiment la race des chanteurs. »

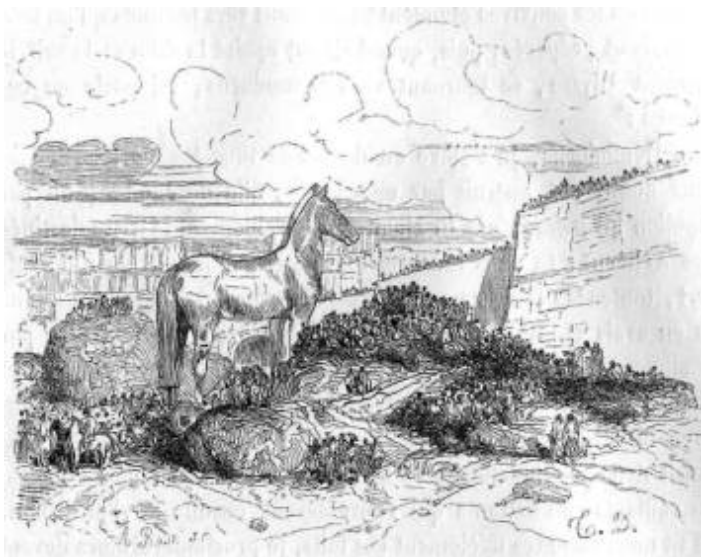
Il s'arrête. Le héraut porte la part destinée à Démodocus ; il la place devant le chanteur, et celui-ci la reçoit avec plaisir. Alors tous les convives étendent leurs mains vers les mets qu'on leur a servis et préparés ; puis, quand ils ont apaisé la faim et la soif, le prudent Ulysse, se tournant vers Démodocus, lui parle en ces termes :

« Démodocus, je t'élève au-dessus de tous les mortels. Tu as sans doute été instruit par une muse, fille de Jupiter, ou par Apollon lui-même ; car tu chantes admirablement la triste destinée des Achéens : tu nous racontes tout ce qu'ils ont entrepris et souffert, toutes les fatigues qu'ils ont supportées comme si toi-même tu en avais été témoin ou

comme si tu l'avais entendu dire par quelques-uns de ces guerriers. Maintenant poursuis ton récit et chante-nous l'histoire du cheval de bois que construisit Épéus avec le secours de Minerve, et qu'Ulysse, par ses ruses, conduisit dans la citadelle après avoir rempli les flancs de ce cheval de vaillants combattants qui renversèrent ensuite la ville d'Ilion. Si tu nous racontes fidèlement ces faits, je proclamerai alors devant tous les hommes qu'un dieu bienveillant t'a donné tes chants sublimes et divins. »

Aussitôt Démodocus, inspiré par une divinité, commence son récit en chantant d'abord comment une partie des Argiens s'embarquèrent sur des navires aux beaux tillacs, après avoir livré les tentes aux flammes, et comment l'autre partie de ces guerriers, sous la conduite du vaillant Ulysse, furent, au milieu de la place publique, cachés dans le cheval que les Troyens eux-mêmes avaient traîné dans la citadelle. Tandis que le cheval de bois était sur la place, les habitants d'Ilion agitaient divers avis : les uns voulaient rompre avec le fer les cavités de cet édifice, les autres proposaient de précipiter l'animal du haut des rochers, et les troisièmes demandaient qu'il devînt une offrande expiatoire destinée à apaiser les dieux. Cette dernière résolution devait s'accomplir : car les immortels avaient décrété qu'Ilion périrait lorsque ses murs recèleraient un immense cheval où se cacheraient les plus illustres Argiens pour porter à leurs ennemis le carnage et la mort. — Démodocus chante ensuite comment les fils des Achéens, étant sortis du cheval, ravagèrent la ville de Troie ; il célèbre le courage de tous les héros qui détruisirent cette cité chérie, mais il glorifie surtout

Ulysse qui, semblable au dieu Mars, marchait avec Ménélas vers les palais de Déiphobe, Ulysse, qui se précipitait dans les plus terribles mêlées et qui remporta la victoire, aidé par Minerve, la magnanime déesse.



Tels sont les chants de Démodocus. — Ulysse est vivement ému : des larmes s'échappent de ses paupières et sillonnent ses joues. Ainsi pleure une femme en se jetant sur son époux qui, tombé devant la ville, avait voulu repousser loin de ses enfants et de sa patrie le jour fatal de la servitude ; cette femme, en le voyant lutter avec la mort, l'entoure de ses bras et pousse des cris aigus : cependant derrière elle les ennemis lui frappent avec leurs lames d'airain le dos et les épaules, l'entraînent pour supporter le travail et la peine de l'esclavage ; dans sa cruelle douleur, son beau visage est

flétri par les larmes : ainsi le divin Ulysse laisse couler des pleurs de ses paupières. Le héros dérobe son trouble à tous les convives ; mais Alcinoüs, assis près d'Ulysse, s'aperçoit seul de l'affliction de son hôte ; il l'entend soupirer avec amertume ; et aussitôt s'adressant à l'assemblée, il lui parle en ces termes :

« Écoutez-moi, princes et chefs des Phéaciens. Que Démodocus suspende les sons harmonieux de sa lyre bruyante : ses chants ne plaisent pas également à tous. Depuis que le repas est terminé, depuis que le divin chanteur a commencé ses récits, notre hôte n'a cessé de pleurer et de gémir : sans doute un profond chagrin s'est emparé de son âme. Que Démodocus s'arrête donc afin que nous puissions tous nous réjouir ensemble : cela est préférable. Tout ici n'est que pour notre hôte, ainsi que le navire et les présents que nous lui offrons avec amitié. L'étranger, ou le suppliant, est comme un frère pour tout homme qui possède un cœur compatissant. — Mais toi, noble voyageur, ne me cache point par de trompeuses paroles ce que je vais te demander : les convenances exigent que tu me répondes fidèlement. Dis-moi de quel nom t'appelaient ton père, ta mère et ceux qui habitaient ta ville et les contrées environnantes ; car nul parmi les hommes, pas plus le fort que le faible, n'est sans nom au moment de sa naissance : les parents en donnent un à tous les enfants qu'ils mettent au jour. Dis-moi donc quel est ton pays et ta ville, dis-moi aussi à quel peuple tu appartiens, pour que mes vaisseaux, se dirigeant toujours vers un seul et même but, te ramènent promptement dans tes foyers. — Étranger, les navires phéaciens n'ont point de

pilotes ni de gouvernails comme les autres navires ; mais ils savent les pensées et les désirs des hommes, et ils connaissent les villes et les champs fertiles de tous les peuples^[8] : ces navires sillonnent avec rapidité les vagues de la mer ; ils sont toujours enveloppés dans l'ombre et les nuages , et jamais ils ne craignent de périr. Pourtant j'ai entendu dire à mon père Nausithoüs que Neptune était irrité contre nous parce que nous avons toujours été les guides certains des étrangers ; il ajoutait qu'un de nos vaisseaux périrait, à son retour, sur la mer ténébreuse, et que le dieu des flots entourerait notre ville d'une haute montagne : ainsi parlait le vieillard. Mais, que Neptune accomplisse ou n'accomplisse point sa volonté, toi, réponds-moi : dis-moi sincèrement où tu as erré, quelles sont les villes opulentes que tu as visitées, quels sont les hommes que tu as rencontrés dans tes courses lointaines. Parle-moi de tous ces peuples et dis-moi s'ils sont cruels, sauvages, sans justice, ou s'ils sont hospitaliers et si leur âme respecte les dieux. Noble voyageur, dis-moi encore pourquoi tu pleurais, pourquoi tu gémissais en écoutant chanter les malheurs des Argiens et des Danaens et la ruine de la ville élevée de Troie. Les dieux seuls ont fait naître ces désastres : ils ont résolu la mort d'un grand nombre de héros afin de laisser à la postérité des chants merveilleux. — Étranger, aurais-tu perdu devant Ilion quelque parent, le mari de ta fille, le père de ton épouse, ceux enfin qui nous sont le plus chers après notre sang et notre famille ? Déplorerais-tu la mort d'un compagnon brave, généreux et dévoué : car il n'est point au-dessous d'un

frère, celui qui, compagnon fidèle, est rempli de prudence ? »



1. ↑ Homère dit : νῆα μέλαιναν πρωτόπλοον (vers 34/35) (navire sombre et neuf). Nous avons traduit, le mot πρωτόπλοος ; par meilleur. Voss dit : von den neusten (des plus neufs), Pope ainsi que les traducteurs français passent l'épithète sous silence.
2. ↑ Agamemnon avant d'entreprendre la guerre contre les Troyens, alla à Delphes consulter l'oracle d'Apollon, qui lui dit « qu'Ilion serait prise lorsque deux chefs puissants se prendraient de querelle pendant un festin. »
3. ↑ Pour l'explication de ce passage obscur, nous avons suivi la traduction allemande de Voss où l'on trouve : so viel raum vor den stieren die pflugenden maüler gewinnen (autant les mulets labourant gagnent d'espace sur les bœufs, etc.).
4. ↑ Nous nous sommes écartés ici des interprétations de Clarke, et, pour être plus précis, nous avons suivi celles de Pope, de Voss et de Dubner.
5. ↑ Le texte grec suivi par Clarke porte : φόρμιγγα γλαφυρήν (vers 257) ; mais, dans celui de Dubner, il y a φόρμιγγα γλαφυρήν (lyre creuse). Nous avons suivi ce dernier texte comme étant préférable à celui qui a été adopté par Clarke. — Voss, dans sa traduction allemande, sans tenir compte de cette correction, s'est contenté d'imiter Clarke.
6. ↑ Nous avons essayé de rendre en français cette admirable tournure grecque, Voss seul a parfaitement imitée dans sa traduction allemande de l'Odyssée.
7. ↑ Homère dit : δεσμὸν ἦλθεν ποικίλον (vers 447/448) (il le ferme par un lien varié). Voss traduit ce passage par : den knolen detsen geheime Kunst ihn die machlige Kirke gelehret (un nœud dont l'art secret lui avait été appris par la puissante Circé). Dugas-Montbel ajoute à ce sujet que le mot ποικίλος ; ne doit pas être pris ici dans l'acception commune ; mais Dugas-

Montbel aurait du dire, ce nous semble, que ce mot, signifiant aussi adroit, artificieux, est très bien placé dans cette phrase. — Le mot δεσμὸς (lien) est quelquefois employé par les auteurs grecs pour désigner le mot nœud ; aussi le fameux nœud de Gordius, qu'Alexandre trancha d'un coup de son épée, est toujours nommé δεσμὸς par Plutarque. Selon Eustathe, les anciens se servaient de liens noués avec art pour fermer les coffres qui contenaient des objets précieux. Le même auteur prétend que ce furent les Lacédémoniens qui inventèrent les clefs.

8. [↑](#) Un commentateur dit à ce sujet que cette hyperbole n'est pas insensée ; car on prétendait alors que le chêne de Dodone parlait et que le navire Argo prononçait des paroles (Madame Dacier, Rem. sur l'Odyssée).



Le prudent Ulysse répond à Alcinoüs en ces termes :

« Certes il est doux d'entendre un tel chanteur, qui, par ses accents, est égal aux immortels. Non, rien n'est plus beau que la joie qui règne parmi tout un peuple. Il est agréable aussi de voir des convives, assis en ordre devant des tables chargées de pain et de viandes, écouter un chanteur, tandis que l'échanson puise le vin dans le cratère et le verse dans les coupes. Oui, ce sont bien là les plus grands charmes de la vie^[1] ! Tu veux maintenant, ô puissant Alcinoüs, apprendre tout ce que j'ai souffert : il faut donc que je soupire encore et que je verse des torrents de larmes ! Que vais-je d'abord te raconter, et comment ensuite vais-je terminer mon récit ; car les divinités célestes m'ont accablé de douleurs sans nombre ? —

Phéaciens, je commencerai par vous dire mon nom afin que vous le connaissiez tous. Si j'échappe à la triste destinée, je veux encore être votre hôte lors même que j'habiterai des demeures lointaines. Je suis le fils de Laërte, Ulysse, qui, par mes ruses diverses, me suis fait connaître à tous les hommes, et dont la gloire est montée jusqu'au ciel. J'habite Ithaque aux rivages élevés^[2], Ithaque qui possède une haute montagne ombragée d'arbres, le Nérîte qu'on aperçoit au loin, Ithaque entourée des îles de Dulichium, de Samé et de la verdoyante Zacynthe, îles nombreuses et rapprochées entre elles. Ithaque est située bien avant dans la mer et elle est la plus rapprochée du couchant (car les autres îles sont au levant et au midi) ; cette terre est hérissée de rochers, mais elle nourrit une vigoureuse jeunesse. Je ne puis voir nulle part d'autres lieux qui me soient plus doux que ma patrie ! — Calypso, la plus noble des déesses, m'a retenu longtemps dans sa grotte profonde (désirant avec ardeur que je devinsse son époux). L'astucieuse Circé, la reine de l'île d'Ea, m'a aussi retenu dans son palais, pour que je partageasse sa couche ; mais aucune d'elles n'a pu toucher mon cœur. Non, rien n'est plus cher à l'homme que sa patrie et ses parents ; quand bien même il habiterait, loin de sa famille, une riche demeure sur une terre étrangère ! — Mais puisque tu le désires, ô roi puissant, je te raconterai toutes les infortunes que par la volonté de Jupiter je supportai pendant mon triste voyage, lorsque j'abandonnai la ville de Troie.

» En quittant Ilion, les vents me poussèrent vers le pays des Ciconiens, près la cité d'Ismare. Je ravageai cette ville et je fis périr ses habitants : les jeunes femmes et les richesses

furent partagées également entre nous, afin que personne ne restât privé de butin. Puis j'exhortai mes compagnons à fuir d'un pas rapide, mais les insensés ne m'écoutèrent pas ! Ces guerriers, buvant le vin en abondance, immolaient sur le rivage de nombreuses brebis et des bœufs aux cornes tortueuses et à la marche pesante. Pendant ce temps les Ciconiens, en prenant la fuite, appellent à leur secours d'autres Ciconiens, leurs voisins, plus nombreux et plus vaillants qu'eux. Ces Ciconiens habitaient l'intérieur du pays ; ils savaient combattre du haut de leurs chars, et attendre leurs ennemis de pied ferme. Dès le point du jour ils accourent, et ils sont innombrables comme les feuilles et les fleurs qui naissent au printemps. Alors la funeste destinée de Jupiter s'attache à nous, malheureux Achéens, pour nous faire souffrir encore bien des maux ! Les Ciconiens, rangés près des rapides navires, nous livrent de sanglants combats ; et tour à tour nous nous attaquons avec nos lames d'airain. Durant toute la matinée et tant que s'élève l'astre sacré du jour, nous résistons à nos ennemis, et nous bravons la supériorité de leur nombre ; mais quand le soleil s'incline et ramène l'heure où l'on délie les bœufs, les Ciconiens font plier la faible armée des Grecs. — Chaque vaisseau perdit six combattants, mais les autres guerriers échappèrent à la mort.

» Nous nous rembarquons, heureux d'éviter le trépas, mais le cœur navré d'avoir perdu nos compagnons. Cependant nos navires ballottés par les îlots ne s'avancent point avant que nous n'ayons appelé trois fois les malheureux guerriers qui périrent sur ce rivage vaincus par les Ciconiens^[3]. Alors

Jupiter, le dieu qui commande aux nuages, nous envoie le Borée accompagné d'une affreuse tempête, et il cache sous d'épaisses nuées la terre et les ondes : tout à coup une nuit affreuse tombe du ciel. Nos vaisseaux sont emportés à travers les mers, et les voiles sont déchirées en lambeaux par la violence des vents. Nous, craignant de périr, nous plions les voiles, et nous dirigeons aussitôt nos vaisseaux vers le continent. Durant deux jours et deux nuits nous restons sur cette plage les membres accablés de fatigue et le cœur dévoré de chagrin. Mais dès que la fille du matin, Aurore à la belle chevelure, a ramené le troisième jour, nous dressons les mâts, nous déployons les voiles, et nous nous plaçons dans nos vaisseaux guidés par les vents et par nos pilotes. J'espérais enfin arriver heureusement dans ma patrie, lorsqu'on doublant le cap Malée je me vois entouré par le violent Borée, par les vagues et par les rapides courants qui me repoussent loin de Cythère.



» Pendant neuf jours j'errai sur la mer poissonneuse, emporté

par le souffle impétueux des vents ; mais le dixième jour j'atteignis enfin le pays des Lotophages, peuples qui se nourrissent de la fleur du lotos^[4]. Alors nous descendons sur le rivage, nous puisons de l'eau aux fontaines, et mes compagnons prennent leur repas auprès de nos navires rapides. Quand ils ont achevé de manger et de boire, je choisis deux de mes guerriers et je les envoie, accompagnés d'un héraut, pour savoir quels sont les peuples, habitants de ces lieux, qui se nourrissent des doux fruits de la terre. Ils partent et arrivent bientôt auprès des Lotophages, qui, loin de méditer la perte de mes compagnons, leur donnent du lotos à goûter. Les guerriers qui mangeaient de cet excellent fruit ne voulaient plus revenir pour me rendre compte du message ; mais ils désiraient rester parmi les Lotophages pour cueillir le lotos et oublier leur chère patrie. Cependant je les entraîne par force vers nos creux navires, et malgré leurs larmes je les attache avec des cordes sur les bancs des rameurs. Puis j'ordonne aux autres Grecs de monter promptement sur nos vaisseaux, de peur qu'eux-mêmes, en mangeant du lotos, n'oubliassent aussi leur terre natale. Mes compagnons se placent aussitôt sur les bancs, et tous assis en ordre ils frappent de leurs rames la mer blanchissante.

» Le cœur navré de douleur, nous abandonnons ces côtes ; et bientôt nous arrivons au pays des orgueilleux Cyclopes, de ces hommes qui vivent sans lois, qui se confient aux soins des dieux, qui ne sèment aucune plante et ne labourent jamais la terre. Là tout s'élève sans semence et sans culture ; Jupiter, par ses pluies abondantes, fait croître pour ces géants

l'orge, le froment et les vignes, qui, chargées de grappes, donnent un vin délicieux. Les Cyclopes n'ont point d'assemblées, ni pour tenir conseil, ni pour rendre la justice ; mais ils vivent sur les sommets des montagnes, dans des grottes profondes, et ils gouvernent leurs enfants et leurs épouses sans avoir aucun pouvoir les uns sur les autres.

» En face du port et à quelque distance du pays des Cyclopes s'étend une île fertile couverte de forêts, où naissent en foule des chèvres sauvages ; car les pas des hommes ne les mettent point en fuite. Les chasseurs, qui supportent de si grandes fatigues en explorant les sommets ombragés des montagnes, ne visitent point cette île, qui n'est fréquentée ni par les bergers ni par les laboureurs, mais qui reste toujours sans semence, sans culture et sans habitants : les chèvres seules y paissent en poussant de longs bêlements. Les Cyclopes n'ont point de constructeurs de vaisseaux, ni de navires aux parois teintes en rouge, pour se transporter vers les cités (car souvent les peuples traversent les mers dans leurs navires pour se visiter les uns les autres), et pour aborder à cette terre afin de la cultiver et de la rendre habitable. Cette île, loin d'être stérile, peut produire des fruits en toute saison. On aperçoit des prairies humides et touffues qui s'étendent sur les bords de la mer blanchissante. Si l'on plantait des vignes en ces lieux, elles y seraient éternelles ; le labourage y serait facile, et l'on recueillerait chaque année des moissons abondantes, parce que le sol de l'île est gras et fertile. Là se trouve aussi un port commode où l'on ne se sert jamais ni de cordages, ni d'ancres, ni de liens pour attacher les navires.

Quand les vaisseaux abordent en ces contrées, ils y restent jusqu'à ce que les nautoniers désirent partir et que les vents viennent à souffler dans les voiles. À l'extrémité du port coule une onde limpide dont la source est placée sous une grotte entourée de magnifiques peupliers. C'est là que nous arrivâmes et qu'un dieu nous guida pendant la nuit obscure. Nul objet ne frappa notre vue ; d'épaisses ténèbres enveloppèrent nos vaisseaux, et la lune, cachée par les nuages, ne brilla point dans le ciel. Aucun de nous ne découvrit cette île. Nous n'aperçûmes même pas les vagues énormes qui roulaient en s'avançant vers les rives avant que nos vaisseaux eussent touché la plage. Enfin nous abordons, nous plions les voiles, nous descendons sur les bords de la mer, et là nous nous endormons en attendant le retour de la divine Aurore.

» Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, nous parcourons, pleins d'admiration, cette île agréable et fertile. Alors les nymphes, filles de Jupiter, nous envoient pour notre repas les chèvres des montagnes. Aussitôt nous apportons de nos navires nos arcs recourbés, nos javelots à la longue pointe, et nous nous divisons en trois bandes ; puis nous lançons nos traits, et les dieux nous accordent à l'instant une chasse abondante. Douze vaisseaux m'avaient suivi : chacun d'eux obtint par le sort neuf chèvres, moi seul j'en pris dix. Durant le jour et jusqu'au coucher du soleil nous goûtons ces viandes exquises et nous savourons le doux nectar ; car le vin de nos navires n'était point épuisé. Lorsque nous ravageâmes la ville des Ciconiens, nous remplîmes de

vin toutes nos amphores. De cette île nous voyons s'élever à peu de distance la fumée du pays des Cyclopes, et nous entendons leurs voix mêlées au bêlement des chèvres et des brebis. Quand le soleil a terminé sa course et que les ténèbres du soir se sont répandues sur la terre, nous nous couchons sur le rivage. Au retour de la brillante Aurore, je rassemble tous mes guerriers, et je leur dis :

« Vous, restez maintenant en ces lieux ; moi, avec les rameurs de mon navire, j'irai visiter ces peuples et savoir s'ils sont cruels, sauvages et sans justice, ou s'ils sont hospitaliers et si leur âme respecte les dieux. »

» En achevant ces paroles, je m'embarque et j'ordonne à mes compagnons de me suivre et de délier les cordages ; ils obéissent aussitôt, se placent sur les bancs, et tous assis en ordre ils frappent de leurs rames la mer blanchissante. Lorsque nous touchons au rivage du pays des Cyclopes, nous apercevons à l'entrée du port, près de la mer, une caverne immense ombragée de lauriers. Là reposent de nombreux troupeaux de chèvres et de brebis. Autour de la caverne s'étend une bergerie construite sur des pierres enfouies dans le sol et entourées de pins énormes et de chênes à la haute chevelure. Là demeure aussi un homme gigantesque, qui, seul, fait paître au loin ses troupeaux : il ne se mêle point aux autres Cyclopes, mais, toujours à l'écart, il renferme dans son cœur l'injustice et la cruauté. Ce monstre horrible n'est point semblable aux autres humains qui se nourrissent des doux fruits de la terre ; car il ressemble à un

mont élevé couronné d'arbres, dont le sommet s'élève au-dessus de toutes les montagnes.

» J'ordonne à mes compagnons de rester près du navire pour le garder ; puis je choisis douze de mes plus vaillants guerriers, et je prends encore avec moi une outre de peau de chèvre remplie d'un vin délicieux que me donna Maron, fils d'Évatithée, prêtre d'Apollon. — Maron régnait sur la ville d'Ismare, et il habitait le bois sacré du brillant dieu du jour ; nous, pleins de vénération pour ce prêtre, nous le protégeâmes, lui, sa femme, ses enfants, et, en récompense, il me combla de présents magnifiques : il me donna sept talents d'or d'un travail précieux, un cratère d'argent, et il remplit douze amphores d'un vin suave et pur, véritable breuvage des dieux ; hors Maron, sa femme et l'intendante, nul dans la maison, pas même les esclaves, ne croyait à l'existence du vin détectable qu'il nous fit présent. Lorsque, dans une coupe, on mêlait ce délicieux nectar avec vingt mesures d'eau, alors s'exhalait du cratère un suave et divin parfum auquel personne ne pouvait résister. — J'emporte donc une grande outre remplie de ce vin, et dans un sac de cuir je mets des provisions ; car je pensais déjà au fond de mon cœur que je rencontrerais un homme doué d'une force immense, plein de férocité, et ne connaissant ni la justice ni les lois.

» Bientôt nous arrivons à l'autre, et nous n'apercevons point le géant : il faisait paître ses magnifiques troupeaux. Nous

entrons dans la caverne et nous y trouvons des corbeilles chargées de fromage. Des chevreaux et des agneaux remplissent la bergerie et sont enfermés dans différentes enceintes : dans les unes sont les agneaux nés les premiers, dans les autres sont les plus jeunes, et dans les troisièmes sont ceux qui ne viennent que de naître. Nous y trouvons encore des vases de toutes espèces dans lesquels le Cyclope trait ses troupeaux et qui sont remplis de lait et rangés en ordre^[5]. Mes compagnons m'engagent à prendre quelques fromages et à nous en retourner ensuite ; ils me supplient aussi d'enlever des chèvres et des brebis, de les emmener dans notre navire et de franchir avec elles l'onde amère. Mais moi je ne les écoutai point (j'eusse cependant mieux fait de suivre leurs conseils !), parce que je voulais voir le Cyclope et savoir s'il m'accorderait les présents de l'hospitalité. Hélas ! cette entrevue devait être fatale à mes braves compagnons !

» Nous allumons des bûchers et nous offrons des sacrifices aux dieux immortels ; puis nous prenons quelques fromages et nous les mangeons en attendant le Cyclope qui arrive bientôt en portant un lourd fardeau de bois desséché pour apprêter son repas et qu'il jette à l'entrée de sa caverne avec un bruit horrible. Nous, saisis d'effroi, nous fuyons jusqu'au fond de l'ancre. Le Cyclope fait entrer dans sa vaste grotte toutes les chèvres qu'il veut traire ; il laisse dans la cour les boucs et les béliers, et il soulève et roule un énorme rocher qu'il applique ensuite contre sa demeure. Vingt-deux chariots à quatre roues n'auraient pu remuer la lourde pierre qu'il vient de placer à l'entrée de sa caverne. Le géant, s'étant

assis, trait, selon sa coutume, ses brebis, ses chèvres bêlantes, et il rend les jeunes agneaux à leurs mères ; puis, laissant cailler la moitié du lait, il le dépose dans des corbeilles tressées avec soin, et il met l'autre moitié dans des vases afin que ce lait lui serve de breuvage pendant son repas du soir. Lorsqu'il a terminé ces apprêts, il met le feu au bois qu'il vient d'apporter. Tout à coup il nous aperçoit et nous dit :

« Étrangers, qui êtes-vous ? D'où venez-vous en traversant les plaines immenses de l'Océan ? Est-ce pour votre négoce, ou errez-vous, sans dessein, comme des pirates qui parcourent les mers en exposant leur vie et en portant le ravage chez des peuples étrangers ? »

» Aux accents terribles de cette voix formidable et à l'aspect de cet affreux colosse, nous sommes saisis d'effroi. Cependant, moi, j'ose lui répondre en ces termes :

« Nous sommes Achéens, et nous revenons de la ville de Troie. Des vents contraires nous ont égarés sur les flots, pendant que nous voguions vers notre patrie, et nous nous sommes perdus dans des voies inconnues : ainsi l'a voulu Jupiter. Nous nous glorifions d'être les guerriers d'Agamemnon, fils d'Atrée, d'Agamemnon dont la gloire est immense sous le ciel ; car il a renversé une puissante ville et vaincu des peuples nombreux. Maintenant nous venons embrasser tes genoux afin que tu nous donnes, selon l'usage, l'hospitalité ou du moins quelques présents. Vaillant héros,

respecte les dieux, puisque nous implorons ta pitié. Jupiter hospitalier est le vengeur des suppliants et des hôtes, et il accompagne toujours les vénérables étrangers. » » Telles sont mes paroles. Le cruel Cyclope me répond :

« Étranger, tu as sans doute perdu la raison, ou tu viens d'un pays bien éloigné, puisque tu m'ordonnes de respecter et de craindre les dieux. Sache donc que les Cyclopes se soucient peu de Jupiter et de tous les immortels fortunés : ils sont plus puissants qu'eux ! Pour éviter le courroux de Jupiter, je n'épargnerai ni toi, ni tes compagnons, à moins que je le veuille bien. Mais dis-moi maintenant où tu as laissé ton navire ; apprend-moi, pour que je le sache, s'il est à l'extrémité de l'île ou près de ma grotte. »

» C'est ainsi qu'il parle afin de me tenter ; mais ma grande expérience n'est point dupe de ses ruses, et je lui réponds à mon tour par ces trompeuses paroles :

« Neptune, le dieu qui ébranle la terre, a brisé mon navire en le jetant contre un rocher, au moment où j'allais toucher le promontoire qui s'élève sur les bords de ton île ; et le vent a dispersé les débris de mon frêle esquif sur les flots de la mer. Moi et ces guerriers, nous avons seuls échappé à la triste mort ! »

» À ces paroles le Cyclope ne répond rien. Il se lève brusquement, saisit deux de mes compagnons et les écrase comme de jeunes faons contre la pierre de la grotte : leur cervelle jaillit à l'instant et se répand sur la terre. Alors il divise leurs membres palpitants, prépare son repas, et, semblable au lion des montagnes, il dévore les chairs, les

entrailles, et même les os remplis de moelle de mes deux compagnons. A la vue de cette indigne cruauté nous élevons, en gémissant, nos mains vers Jupiter, et le désespoir s'empare de nos âmes. Quand le Cyclope a rempli son vaste corps en mangeant ces chairs humaines, il boit un lait pur, se couche dans la caverne, et s'étend au milieu de ses troupeaux. — Je voulus m'approcher de ce monstre, tirer le glaive aigu que je portais à mes côtés et le lui enfoncer dans la poitrine, à l'endroit où les muscles retiennent le foie, mais une autre pensée me retint ; car nous aurions péri dans cette grotte, et nous n'aurions jamais pu enlever avec nos mains l'énorme rocher que le géant avait placé à l'entrée de sa caverne.

— Ainsi nous attendons en gémissant le retour de la divine Aurore.

» Le lendemain, aux premiers rayons du jour, le Cyclope allume de nouveau son bois desséché, traite ses superbes troupeaux, dispose tout avec ordre et rend ensuite les agneaux à leurs mères. Quand il a terminé ces apprêts, il saisit deux autres de mes compagnons et les dévore. Puis le monstre chasse hors de l'ancre ses grasses brebis ; il enlève sans effort la roche immense de la porte, et il la remet ensuite aussi facilement qu'il aurait placé le couvercle d'un carquois. Le Cyclope, en faisant entendre de longs sifflements, conduit ses grasses brebis sur les montagnes ; et moi, je reste seul dans la grotte, méditant la vengeance, si toutefois Minerve veut encore me protéger.

Parmi tous les projets qui se présentent à mon esprit, celui-ci me semble préférable : — Le Cyclope avait placé dans l'étable l'énorme tronc d'un verdoyant olivier qu'il avait coupé pour lui servir de bâton quand cet arbre serait desséché ; nous le comparions, nous, au mât d'un navire sombre et pesant, garni de vingt rames, d'un de ces navires qui sillonnent l'immensité des mers, tant ce tronc était gros et long. J'en coupe une brasse^[6] et je donne cette partie à mes compagnons en leur commandant de la dégrossir ; ceux-ci la rendent unie, moi je la taille en pointe, et je l'endurcis encore en l'exposant à la flamme étincelante ; puis je la cache avec soin sous du fumier amoncelé dans la grotte. J'ordonne ensuite à mes compagnons de tirer au sort pour savoir ceux qui, avec moi, plongeront ce pieu dans l'œil du Cyclope^[7], quand le monstre goûtera les charmes du repos. Les quatre guerriers que désigne le sort sont ceux-là même que j'aurais voulu choisir ; et moi je suis le cinquième. — Vers le soir le géant revient en conduisant ses brebis à la belle toison ; il pousse dans la grotte ses troupeaux, et il n'en laisse aucun dehors, soit par défiance, soit qu'un dieu l'eût voulu ainsi. Il soulève l'énorme roche, la replace à l'entrée de sa caverne, s'assied, traite ses brebis et ses chèvres bêlantes, et rend les agneaux à leurs mères ; puis il saisit de nouveau deux de mes compagnons et les mange. Alors je m'approche du monstre, en tenant une coupe remplie d'un vin aux sombres couleurs, et je lui dis :

« Tiens, Cyclope, bois de ce vin, puisque tu viens de manger de la chair humaine. Je veux que tu saches quel breuvage j'avais caché dans mon navire ; je te l'offre dans

l'espoir que, prenant pitié de moi, tu me renverras promptement dans ma patrie. Cyclope, tes fureurs sont maintenant intolérables ! Homme cruel et sans justice, comment veux-tu que désormais les mortels viennent en ces lieux ? »

» À ces paroles le monstre prend la coupe, et il éprouve un si vif plaisir à savourer ce doux breuvage, qu'il m'en demande une seconde fois en ces termes :

« Verse-moi encore de ce vin délectable, et dis-moi quel est ton nom, afin que je te donne, comme étranger, un présent qui te réjouisse. Notre terre féconde produit aussi du vin renfermé dans de belles grappes que fait croître la pluie de Jupiter ; mais le délicieux breuvage que tu me présentes émane et du nectar et de l'ambroisie. »

» Il dit, et aussitôt je lui verse de cette liqueur étincelante : trois fois j'en donne au Cyclope, et trois fois il en boit outre mesure. Aussitôt que le vin s'est emparé de ses sens, je lui adresse ces douces paroles :

« Cyclope, puisque tu me demandes mon nom, je vais te le dire ; mais fais-moi le présent de l'hospitalité comme tu me l'as promis. Mon nom est Personne : c'est Personne que m'appellent et mon père et ma mère, et tous mes fidèles compagnons. »

» Le monstre cruel me répond :

« Personne, lorsque j'aurai dévoré tous tes compagnons je te mangerai le dernier : tel sera pour toi le présent de l'hospitalité. »

» En parlant ainsi, le Cyclope se renverse : son énorme cou tombe dans la poussière ; le sommeil, qui dompte tous les êtres, s'empare de lui, et de sa bouche s'échappent le vin et les lambeaux de chair humaine qu'il rejette pendant son ivresse. Alors j'introduis le pieu dans la cendre pour le rendre brûlant, et par mes discours j'anime mes compagnons, de peur qu'effrayés ils ne m'abandonnent. Quand le tronc d'olivier est assez chauffé et que déjà, quoique vert, il va s'enflammer, je le retire tout brillant du feu, et mes braves compagnons restent autour de moi : un dieu m'inspira sans doute cette grande audace ! Mes amis fidèles saisissent le pieu pointu, l'enfoncent dans l'œil du Cyclope, et moi, me plaçant au sommet du tronc, je le fais tourner avec force. — Ainsi, lorsqu'un artisan perce avec une tarière la poutre d'un navire, et qu'au-dessous de lui d'autres ouvriers, tirant une courroie des deux côtés, font continuellement mouvoir l'instrument : de même nous faisons tourner le pieu dans l'œil du Cyclope. Tout autour de la pointe enflammée le sang ruisselle ; une ardente vapeur dévore les sourcils et les paupières du géant ; sa prunelle est consumée, et les racines de l'œil pétillent, brûlées par les flammes. — Ainsi, lorsqu'un forgeron plonge dans l'onde glacée une hache ou une doloire rougies par le feu pour les tremper (car la trempe constitue la force du fer^[8]), et que ces instruments frémissent à grand bruit : de même siffle l'œil du Cyclope percé par le pieu brûlant. Le monstre pousse des hurlements affreux qui font retentir la caverne ; et nous, saisis de frayeur, nous nous mettons à fuir. Le Cyclope arrache de son œil ce pieu souillé de sang, et dans sa fureur il le jette au

loin. Aussitôt il appelle à grands cris les autres Cyclopes qui habitent les grottes voisines sur des montagnes exposées aux vents. Les géants, en entendant la voix de Polyphème, accourent de tous côtés ; ils entourent sa caverne et lui demandent en ces termes la cause de son affliction :



« Pourquoi pousser de tristes clameurs pendant la nuit divine et nous arracher au sommeil ? Quelqu'un parmi les mortels t'aurait-il enlevé malgré toi une brebis ou une chèvre ? Crains-tu que quelqu'un ne t'égorge en usant de ruse ou de violence ? »

» Polyphème, du fond de son antre, leur répond en disant :

« Mes amis, Personne me tue^[9], non par force, mais par ruse. »

» Les Cyclopes répliquent aussitôt :

« Puisque personne ne te fait violence dans ta solitude, que nous veux-tu ? Il est impossible d'échapper aux maux que nous envoie le grand Jupiter. Adresse-toi donc à ton père, le puissant Neptune. »

» À ces mots tous les Cyclopes s'éloignent. Moi je riaais en songeant combien Polyphème avait été trompé par mon nom supposé et par mon excellente ruse. — Le Cyclope, souffrant d'atroces douleurs, pousse de longs gémissements ; il marche en cherchant la pierre qui ferme l'entrée de sa caverne, et bientôt il la trouve ; puis il la saisit, la déplace, et, s'asseyant devant l'ouverture de la grotte, il étend ses mains afin de prendre quiconque tenterait de s'échapper en se confondant avec les troupeaux : ce Cyclope me croyait donc bien insensé ! — Je cherche un moyen pour nous arracher à la mort, moi et mes compagnons. J'imagine mille ruses, mille stratagèmes ; car notre vie était en danger, et nous étions menacés par un grand malheur. Voici le projet qui me semble préférable. — Il y avait dans la grotte de gras béliers à l'épaisse toison, grands, beaux et couverts d'une laine noire. Je lie en secret trois de ces béliers avec les osiers flexibles sur lesquels dormait le monstre cruel ; le bélier du milieu cachait un homme, et de chaque côté se tenaient deux autres béliers pour protéger la fuite de mes compagnons : ainsi trois animaux sont destinés à porter un guerrier. Comme il restait encore le plus beau bélier du troupeau, je le saisis par le dos, et, me glissant sous son ventre, je me tiens à sa laine ; j'attache fortement mes mains à cette épaisse toison, et j'y

reste suspendu avec une constance inébranlable. C'est ainsi qu'en soupirant nous attendons le retour de la divine Aurore.

» Dès que la fille du matin a brillé dans les cieux, tous les béliers sortent pour se rendre aux pâturages ; les brebis que le Cyclope n'a pu traire bêlent dans l'intérieur de la grotte ; car leurs mamelles sont chargées de lait. Le monstre, affligé par de grandes douleurs, passe sa main sur le dos des béliers sans soupçonner que sous leurs ventres touffus sont attachés mes braves compagnons. Enfin le dernier de tous, le plus beau bélier du troupeau sort de la caverne : il est chargé de son épaisse toison, et de moi que mille pensées agitent. Alors le puissant Polyphème, caressant l'animal de sa main, lui parle en ces termes :

« Cher bélier, pourquoi sors-tu aujourd'hui le dernier de ma grotte ? Autrefois, loin de rester en arrière des brebis, tu marchais à leur tête, et tu étais constamment le premier à paître dans les prairies et à brouter les tendres fleurs qui y croissent ; le premier aussi tu arrivais aux bords du fleuve et tu rentrais toujours le premier dans l'étable quand survenaient les ombres du soir. Cependant aujourd'hui te voilà le dernier de tous. Regretterais-tu l'œil de ton maître ? Personne, ce vil mortel, aidé de ses odieux compagnons, m'a privé de la vue après avoir dompté mes sens par la force du vin ; mais j'espère qu'il n'échappera pas à sa perte. Cher bélier, puisque tu partages mes peines, que n'es-tu doué de la parole pour me dire où cet homme se dérobe à ma fureur ! Je briserais alors son crâne contre le sol ; sa cervelle se répandrait de toutes parts dans ma caverne, et mon cœur

serait soulagé de tous les maux que m'a causés Personne, cet homme sans valeur ! »

» En achevant ces paroles il laisse sortir l'animal. Quand nous sommes à quelque distance de la grotte je quitte le premier la laine du béliet et je délie ensuite mes compagnons. Aussitôt nous chassons devant nous les animaux les plus gras, les béliets aux jambes élancées, jusqu'à ce que nous soyons arrivés près de notre vaisseau. Joyeux, enfin, nous apparaissent à nos chers compa gnons, nous qui venions d'échapper à la mort ! Mais ces guerriers, regrettant les victimes du Cyclope, poussent de longs gémissements. Moi, par mes regards, je ne leur permets pas de pleurer plus longtemps, et je leur ordonne de conduire ces superbes et nombreux troupeaux dans notre navire et de fendre ensuite l'onde amère. Mes compagnons s'embarquent, se placent sur les bancs, et, assis en ordre, ils frappent de leurs rames la mer blanchissante. Lorsque nous sommes loin de l'île, à une distance d'où ma voix peut encore se faire entendre, j'adresse au Cyclope ces paroles outrageantes :

« Ce ne sont point les compagnons d'un lâche que tu as dévorés en les égorgeant avec violence dans ta grotte profonde ! Homme cruel, tes horribles forfaits devaient être expiés, puisque tu n'as pas craint de manger tes propres hôtes dans ta demeure ! Jupiter et les autres dieux t'ont puni ! »



» À ces mots le Cyclope sent redoubler sa rage ; il arrache le sommet d'une montagne et le lance au-delà de mon navire à la proue azurée, (le rocher faillit effleurer l'extrémité de mon gouvernail). Alors la mer est bouleversée par la chute de cette énorme pierre ; les flots sont émus, ils refluent avec violence, repoussent mon vaisseau qui, soulevé par les ondes, est près de toucher au rivage. Aussitôt de mes deux mains je saisis un fort aviron, et j'éloigne mon navire de la plage ; puis j'encourage de nouveau mes compagnons, et je leur ordonne, par un signe de tête, de se courber sur les rames pour éviter un malheur ; ceux-ci obéissent et rament avec effort. Quand nous sommes en mer, deux fois plus loin qu'auparavant, je veux encore parler au Cyclope, mais les guerriers qui m'accompagnent veulent me faire abandonner ce projet :

« Téméraire, me disent-ils, pourquoi vouloir toujours irriter ce monstre cruel ? C'est lui qui, lançant un rocher dans la mer, a jeté notre vaisseau sur ce rivage où nous avons pensé mourir. S'il entend encore ta voix et tes menaces, il va tout à la fois écraser nos têtes et briser les poutres du navire sous le poids d'une énorme pierre qu'il nous lancera violemment ! »

Ainsi parlent mes compagnons, mais ils ne parviennent point à me fléchir. Alors plein de colère, je m'écrie : « Cyclope, si quelqu'un parmi les faibles mortels t'interroge sur la honteuse plaie causée par la perte de ton œil, dis-lui qu'elle te fut faite par le fils de Laërte, Ulysse, le destructeur des villes, Ulysse qui possède de superbes palais dans Ithaque »

» À ces paroles le monstre répond en gémissant :

« Hélas ! la voilà donc accomplie cette ancienne prédiction ! Jadis était en cette île un devin fort et puissant qui s'appelait Télémus : il était fils d'Euryme, et il excellait dans l'art de la divination. Télémus vieillit au milieu des Cyclopes en leur annonçant l'avenir : il me prédit tout ce qui devait plus tard s'accomplir, et il me dit qu'Ulysse me ravirait la vue. Je m'attendais toujours à voir arriver dans ma grotte un héros grand, superbe, et doué d'une force immense ; et pourtant aujourd'hui c'est un homme petit, faible et lâche, qui m'arrache l'œil après m'avoir dompté par le vin ! Viens donc maintenant, Ulysse, pour que je t'offre les dons de l'hospitalité et que je supplie Neptune de t'accorder un heureux voyage ; car moi, je suis son fils, et il se glorifie,

lui, d'être mon père ! Mais si cet immortel le veut, il me guérira : lui seul, parmi les hommes et les dieux, en a le pouvoir ! »

» Il dit ; et moi je lui réponds en ces termes :

« Que ne suis-je aussi sûr, monstre cruel, de te priver de la vie et de t'envoyer dans les sombres demeures de Pluton, comme il est certain que Neptune ne te rendra pas ton œil ! »

» Alors le Cyclope implore Neptune en élevant ses mains vers le ciel étoilé.

« Écoute-moi, puissant Neptune, immortel à la chevelure azurée, toi qui entoures la terre et les eaux ! Si vraiment je suis ton fils, et si tu te glorifies d'être mon père, fais que ce destructeur des villes (ce fils de Laërte, habitant d'Ithaque) ne retourne point dans ses demeures ! Cependant, si le destin veut qu'il revoie ses amis, sa patrie et ses riches palais, fais du moins que, conduit sur un navire étranger, il ne rentre dans ses foyers qu'après de longues années de souffrances ; fais encore, ô Neptune, qu'après avoir perdu tous ses compagnons, il ne trouve dans sa maison que de nouvelles infortunes ! »



» C'est ainsi qu'il priait, et Neptune exauça ses vœux. — Le Cyclope saisissant de nouveau une roche plus lourde encore que la première, la balance dans les airs et la jette avec force loin de lui : cette masse tombe derrière mon navire à la proue azurée et longe l'extrémité du gouvernail. La mer est bouleversée par la chute de cette roche énorme ; les vagues émues poussent le navire en avant et le portent vers la rive.

Lorsque nous touchons à l'île où les autres vaisseaux sont restés, nous trouvons nos compagnons se livrant à la douleur et nous attendant en versant des torrents de larmes. Nous tirons le navire sur le sable et nous descendons tous sur le rivage de la mer. Mes amis fidèles font sortir du vaisseau les troupeaux enlevés au Cyclope ; nous les divisons entre nous, afin que chacun ait une part égale au butin. Quand les troupeaux sont partagés, mes guerriers aux belles cnémides

me font présent du bélier sous lequel je m'étais caché ; je l'immole aussitôt sur la rive, et je brûle les cuisses de cette victime en l'honneur du fils de Saturne, qui commande aux sombres nuages et règne sur tous les immortels. — Jupiter, loin d'accueillir favorablement mon offrande, délibéra comment il anéantirait mes navires aux belles rames et ferait périr mes compagnons fidèles.

Pendant tout le jour et jusqu'au coucher du soleil nous restons assis sur le rivage, goûtant les mets abondants et savourant le vin délectable. Mais, quand l'astre du jour a terminé sa course et que les ténèbres se sont répandues sur la terre, nous nous endormons sur la plage. — Le lendemain, dès que la fille du matin, Aurore aux doigts de rose, a brillé dans les cieux, je réveille mes compagnons et je leur ordonne de s'embarquer et de délier les cordages. Ils montent aussitôt dans le navire, se placent sur les bancs, et tous assis en ordre ils frappent de leurs rames la mer blanchissante.

» Ainsi nous voguons loin de ces rives, heureux d'échapper à la mort ; mais le cœur attristé d'avoir perdu nos compagnons chéris.



1. ↑ Platon, dans sa République, s'indigne fort qu'Ulysse, le plus sage des hommes, pense qu'il n'est rien de plus beau que des tables chargées de

pain et de viandes : « Sont-ce là, dit-il, des exemples à présenter au jeune homme qu'on veut accoutumer à la tempérance ? » On aurait pu répondre à Platon qu'Homère ne prêche jamais la tempérance dans ses poèmes, et que ce divin auteur se contente seulement de décrire les mœurs de son époque.

2. ↑ Homère dit : Ἰθάκην εὐδείελον· (vers 21). Pour l'explication du mot εὐδείελος, nous adoptons l'explication de Buttmann ; d'après lequel auteur ce mot signifie bien clair, bien distinct, visible au loin, et s'applique particulièrement à l'île d'Ithaque : parce que les îles bien dessinées ou encadrées par la mer se découvrent aisément au loin. D'autres auteurs, tels que les traducteurs de Strabon, les petites scholies et Dugas-Montbel, le traduisent par occidental, Voss dit : Ithaka's sonnige Hohen (les hauteurs d'Ithaque exposées au soleil) ; Clarke le traduit par apricus, et Dubner par late-conspicuous.
3. ↑ Chez les anciens, quand les guerriers étaient forcés de laisser les corps de leurs compagnons en terre étrangère sans leur avoir donné la sépulture, ils les appelaient trois fois, afin que leurs âmes revinssent dans leur patrie. Pindare (Pythior., IV) et Théocrite (Idyll., 15) font allusion à cette coutume. Eustathe va plus loin, il raconte que les Athéniens bâtissaient des cénotaphes pour ceux qui avaient péri ; car on pensait alors que les âmes revenaient lorsqu'on les appelait trois fois. Virgile (Aen., III et VI) parle de cette ancienne coutume.
4. ↑ Homère dit : εἶδαρ ἄνθινον (vers 84) (mets de fleurs, composé de fleurs). C'est le nom que le poète donne au fruit du lotos, que mangeaient les Lotophages (mangeurs de lotos).
5. ↑ Nous avons passé sous silence les significations de γαυλὸς et σκαφίς nous ne nous sommes seulement servi que du terme générique ἄγγος (vase servant à contenir du lait), parce que l'on n'a aucune notion exacte de ces deux significations.
6. ↑ C'est-à-dire : « J'en ai coupé une partie égale par la longueur à l'espace compris entre mes deux bras étendus. » Ce passage n'a été rendu littéralement que par les traducteurs latins et allemands.
7. ↑ Quoique Homère emploie toujours le mot ὄφθαλμός (œil) au singulier, il n'est pas démontré que les Cyclopes n'eussent qu'un œil ; car certains critiques anciens font, observer que le poète parle au pluriel des paupières et des sourcils de Polyphème.
8. ↑ Au moment où nous livrions ce neuvième livre à l'impression, nous avons reçu communication d'un savant et intéressant Mémoire manuscrit adressé à l'Académie, et ayant pour titre : Observations adressées par l'auteur des Découvertes de la Troade à MM. les membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, touchant des erreurs très graves qui se

perpétuent dans les traductions d'Homère. L'auteur de ce Mémoire, M. Mauduit, correspondant de l'Institut, prouve, par des passages tirés d'Hésiode, de Pausanias, de Pline, de Proclus etc., et d'après les expériences faites sur les armes des anciens par les célèbres chimistes Mongez et d'Arcet, que, dans les temps homériques, les armes offensives ou défensives (à l'exception de quelques flèches et d'une massue), n'étaient ni en fer ni en acier, mais bien en cuivre ou en airain Cette découverte est sans aucun doute de la plus haute importance, et nous avons tout lieu de croire que MM. les membres de l'Académie l'accueilleront comme elle doit l'être. Dans ce Mémoire M. Mauduit établit assez positivement que, dans les poèmes d'Homère, le mot χαλκὸς signifie cuivre ou airain, et le mot σίδηρος fer ; ensuite il prouve que dans l'âge héroïque on ne connaissait point encore le fer, ou que si l'on faisait usage du minerai de ce métal, on ne savait pas encore l'extraire convenablement ou en tirer parti, et que nommément alors il ne servait point à la fabrication des armes. Nous voudrions pouvoir citer ici les judicieuses réflexions de M. Mauduit et les curieuses observations de Mongez et de M. d'Arcet à ce sujet ; mais, à notre grand regret, l'espace nous en empêche. Seulement, pour remercier M. Mauduit de ses découvertes, nous traduirons désormais χαλκὸς par cuivre et σίδηρος par fer. Nous désirons vivement que, dans l'intérêt de la science historique, les hellénistes français et étrangers suivent notre exemple.

9. ¹ Homère dit : Οὐτίς με κτείνει (vers 408) (personne ou nul ne me tue). Il nous a été impossible de rendre cette tournure grecque en français ; car notre langue ne possède point, comme les langues latine, allemande et anglaise, l'avantage de pouvoir employer les mots nul et personne sans se servir de la négative ne. Ainsi nous devrions dire, pour être correct ; Personne NE me tue ; mais alors nous effacerions l'allusion du poète grec.



Nous touchons à l'île flottante d'Éolie^[1], où demeure le fils d'Hippotas, Éole, cher aux dieux éternels. Cette île est de toutes parts environnée par une indestructible muraille d'airain et par une roche lisse et polie. Éole a douze enfants, six filles et six fils dans la fleur de leur

âge ; ce roi voulut que ses filles devinssent les épouses de ses fils ; ils sont autour de leur père chéri et de leur auguste mère, se livrant aux festins : devant eux sont déposés des mets en abondance. Pendant le jour les demeures d'Éole exhalent les plus doux parfums et retentissent des sons les plus harmonieux. Durant la nuit les fils du dieu des vents dorment sur des lits superbes et sur des tapis moelleux auprès de leurs chastes épouses. C'est dans cette ville et dans ce palais que nous arrivons. — Pendant un mois Éole nous prodigue les soins de l'hospitalité ; il m'interroge avec

détail sur le siège d'Ilion, sur la flotte des Grecs et sur le voyage des Achéens ; moi je lui raconte avec soin toutes mes aventures, et, quand je le supplie de me renvoyer dans ma patrie, il ne s'y oppose point et prépare tout pour mon départ. Éole me donne une outre faite avec la peau d'un bœuf de neuf années : dans cette outre sont renfermés les vents ; car le fils de Saturne l'en a rendu maître, afin qu'il les apaise ou les excite à son gré. Ce dieu attache l'outre avec une chaîne d'argent ; puis il la place dans mon vaisseau pour qu'aucun de ces vents ne puisse sortir ; il abandonne seulement en notre faveur le souffle du zéphyr, afin qu'il pousse nos vaisseaux vers les rivages de la patrie. Mais cela ne devait point encore s'accomplir ! L'imprudence de mes compagnons causa notre perte !

» Pendant neuf jours et neuf nuits nous naviguons sans relâche ; le dixième jour, enfin, la terre d'Ithaque apparaît à nos regards. Déjà nous voyons les habitants de notre patrie allumer sur le rivage des feux pour éclairer nos vaisseaux. En ce moment le doux sommeil s'empare de mon corps fatigué. J'avais constamment dirigé le gouvernail du navire, et je n'avais point voulu le confier à un de mes compagnons, impatient que j'étais d'arriver plus promptement dans mes foyers. Cependant les rameurs se mettent à discourir entre eux, s'imaginant que je revenais à Ithaque chargé d'or, d'argent, et comblé des présents d'Éole, fils du magnanime Hippias. Chacun de mes guerriers, s'adressant à son voisin, lui dit :

« Grand dieu ! Ulysse fut toujours chéri et honoré par tous les hommes dont il visita les contrées ! Il emporte d'Ilion de riches et belles dépouilles ; et nous, qui avons partagé les mêmes dangers, nous rentrons les mains vides dans nos demeures. Maintenant le bienveillant Éole lui donne encore des présents. Hé bien ! hâtons-nous ; voyons l'or et l'argent que renferme cette outre. »

» C'est ainsi qu'en parlant ils se laissent entraîner par ces funestes pensées ! Aussitôt ils délient l'outre, et tous les vents s'en échappent à la fois. Soudain la tempête nous rejette, malgré nos gémissements, au milieu de l'Océan, loin des terres de la patrie ! Éveillé tout à coup, je délibère eu moi-même si je ne me précipiterai point dans la mer pour y chercher la mort, ou si je resterai parmi les vivants en supportant avec calme ce nouveau malheur. Je consens encore à souffrir et à rester sur le vaisseau. Je m'enveloppe et je me jette sur le tillac. Les vents impétueux repoussent ma flotte vers les côtes de l'île d'Éolie, et, à la vue de ce rivage, mes compagnons sont accablés de chagrin. »

» Nous descendons à terre pour y puiser une onde pure, et bientôt mes guerriers prennent le repas auprès des navires. Quand nous avons apaisé la faim et la soif, je me rends, suivi d'un héraut et d'un rameur, au célèbre palais d'Éole. Nous trouvons le roi se livrant aux charmes du festin avec son épouse et ses enfants chéris. Arrivés dans la salle, nous nous asseyons sur le seuil de la porte ; les convives, frappés d'étonnement, nous adressent aussitôt ces questions :

« Ulysse, d'où viens-tu ? Quelle divinité funeste te poursuit donc encore ? Cependant nous avons préparé avec soin, et nous t'avons donné tout ce qu'il te fallait pour ton départ, afin que tu puisses revoir ta patrie, ton palais et tous les lieux qui te sont agréables)^[2]. »

» À ces paroles je leur réponds, le cœur navré de douleur :

« Hélas ! mes compagnons imprudents et le perfide sommeil m'ont trahi ! Mais vous, amis, secourez-moi, puisque vous en avez le pouvoir ! »

» Ainsi, je tâche de les fléchir par de douces paroles ; mais tous les convives restent muets. Éole seul me parle en ces termes : « Fuis promptement de cette île, toi le plus misérable de tous les mortels ! Il ne m'est point permis de secourir ni de favoriser le départ d'un homme que les dieux fortunés haïssent ! Fuis donc, puisque tu es revenu en ces lieux poursuivi par la colère des immortels ! »

» Il dit ; et, malgré mes gémissements, il me renvoie de son palais. Alors nous nous éloignons tous de l'île accablés par la plus grande douleur. Ce pénible voyage, causé par notre imprudence, épuise les forces de mes compagnons ; et le retour dans notre patrie disparaît à nos yeux.

» Durant six jours et six nuits nous errons sur la mer ; mais le septième jour nous apercevons la haute ville de Lamus, la spacieuse Lestrygonie^[3]. Là, le berger, rentrant avec ses troupeaux, appelle un autre berger qui, répondant à la voix de son compagnon, s'empresse de sortir avec ses

troupeaux et de les conduire dans les campagnes. Là, un homme qui saurait vaincre le sommeil gagnerait un double salaire s'il menait paître tour à tour les bœufs et les blanches brebis ; car les voies de la nuit et du jour se touchent^[4]. — Nous atteignons un port superbe qu'entoure de toutes parts une roche escarpée dont les deux extrémités s'avancent jusqu'à l'embouchure et forment une étroite entrée. C'est dans ce port que mes compagnons entrent avec nos navires ballottés par les flots, et qu'ils les attachent les uns auprès des autres. Jamais aucune vague ne s'élève dans cette enceinte, où règne constamment une paisible sérénité. Moi seul, resté en dehors, je lie mon sombre navire à un rocher situé à l'extrémité du port, et je monte ensuite sur une hauteur pour connaître le pays. Je n'aperçois d'abord aucune trace de culture, ni de travaux humains ; mais je vois seulement s'élever du sein de la terre des tourbillons de fumée. Je prends alors deux de mes plus vaillants compagnons et un héraut pour les envoyer à la découverte et pour savoir quels sont les hommes qui, dans cette contrée, se nourrissent des doux fruits de la terre. Ces guerriers prennent une route facile, la même que suivent les chariots lorsqu'ils conduisent à la ville le bois coupé sur les hautes montagnes. Près de la cité ils rencontrent la fille du Lestrygon Antiphate, jeune vierge qui s'en allait puiser de l'eau : elle descendait à la limpide fontaine Artacie ; car c'était là qu'on venait chercher l'eau nécessaire à la ville. Mes compagnons s'adressent à cette jeune fille, lui demandent quel est le roi de ces contrées, sur quels peuples il règne ; et aussitôt elle leur montre les superbes demeures

de son père. Ils se rendent au palais et trouvent une femme grande comme une haute montagne : à cette vue ils sont saisis d'horreur. Soudain cette femme fait venir de la place publique le célèbre Antiphate, son époux, qui médite la mort de mes braves compagnons. Il en saisit un, et le prépare pour son repas ; les deux autres s'enfuient en toute hâte pour regagner la flotte. Mais Antiphate pousse de grands cris, et aussitôt les vigoureux Lestrygons, qui ressemblent non à des hommes, mais à des géants, accourent en foule de toutes parts. Ces peuples, du haut des montagnes, jettent d'énormes pierres ; et du sein de notre flotte s'élève un affreux tumulte causé par les gémissements de nos rameurs et par le fracas de nos navires brisés. Les Lestrygons percent mes guerriers comme de faibles poissons, et ils les emportent pour leurs barbares festins. Tandis que ces géants massacrent mes compagnons dans l'intérieur du port, moi je tire mon glaive aigu et je coupe les câbles de mon navire. Soudain, excitant les guerriers, je leur ordonne de se courber sur les rames pour échapper au malheur. Tous alors, craignant la mort, rament avec vitesse. Mon navire trouve enfin son salut au milieu des mers, loin de ces roches élevées. Mais tous nos autres vaisseaux périrent dans le port.



» Nous recommençons à naviguer, contents d'avoir échappé au trépas, mais affligés d'avoir perdu nos compagnons chéris. Bientôt nous arrivons à l'île d'Éa, où habite Circé à la belle chevelure ; Circé, vénérable déesse à la voix mélodieuse : Circé, sœur du puissant Éétès. — Circé et Éétès naquirent tous deux du Soleil, qui donne la lumière aux hommes, et de Persée, fille de l'Océan. — Nous conduisons en silence notre navire dans un port commode : et sans doute un dieu nous guidait alors ! Nous descendons à terre et nous restons en ces lieux pendant deux jours et deux nuits, le corps accablé de fatigue et l'âme navrée de douleur. Lorsque le troisième jour est ramené par la

brillante Aurore, je m'arme d'un javelot et d'un glaive aigu, je m'éloigne de mon navire, et je monte sur un rocher pour découvrir quelques vestiges humains, ou entendre la voix de quelque mortel. Je m'arrête au sommet de cette montagne et j'aperçois la fumée qui s'élevait du sein de la terre, dans le palais de Circé, à travers les arbres touffus de la forêt. Ma première pensée fut de me rendre à l'endroit où je voyais sortir cette épaisse fumée ; mais le parti qui me sembla préférable fut de retourner au rivage pour prendre mon repas avec mes compagnons et pour les envoyer ensuite à la découverte. J'allais atteindre mon navire quand un dieu prenant pitié de moi dans cette solitude, m'envoya sur ma route un beau cerf aux cornes élevées : il sortait des pâturages de la forêt, et il se rendait au fleuve pour se désaltérer ; car il était accablé par l'ardente chaleur du soleil. Au moment où l'animal s'élance, je le frappe au milieu du dos, et mon javelot d'airain lui traverse le corps ; le cerf, en poussant des cris plaintifs, tombe dans la poussière, et la vie l'abandonne. Aussitôt, m'appuyant sur lui, je retire de la blessure l'arme d'airain que je dépose à terre ; je coupe des osiers flexibles, et, les ayant tressés, j'en forme un lien de la longueur d'une forasse pour attacher les pieds de l'animal, que je charge sur mes épaules et que je porte jusqu'au navire en m'appuyant sur mon javelot. Je n'aurais pu transporter ce cerf énorme sur mon épaule et en le tenant d'une seule main ; car c'était un animal d'une grandeur immense. Je le jette devant mon vaisseau

« Non, mes amis, nous ne descendrons point, malgré nos chagrins, dans les sombres demeures de Pluton avant que le fatal jour de la mort soit arrivé ! Hé bien ! puisqu'il nous reste encore des viandes et du vin, songeons à prendre quelque nourriture, et ne nous laissons point accabler par la faim. »

» Mes compagnons s'empressent d'obéir à cet ordre ; ils rejettent en arrière les manteaux dont ils s'étaient couverts, et regardent avec étonnement le cerf étendu sur la plage de la mer stérile. Quand ils ont pris plaisir à le contempler, ils baignent leurs mains et préparent le repas. Pendant tout le jour et jusqu'au coucher du soleil, nous goûtons ces chairs délicates et nous savourons un vin délectable. Lorsque l'astre du jour a terminé sa course et que les ténèbres ont enveloppé la terre, nous nous couchons sur les rives de l'Océan. Mais dès que la fille du matin, Aurore aux doigts de rose, a brillé dans les cieux, je réunis tous mes guerriers et je leur dis :

« Ô vous, compagnons d'infortune, écoutez-moi. Nous ne savons plus retrouver ni le couchant, ni le lever du jour ; nous ignorons même où le soleil, flambeau des humains, passe sous la terre, et jusqu'aux lieux où cet astre se lève. Voyons donc quel parti nous avons à prendre ; quant à moi, je pense qu'il n'en existe plus : car, en gravissant une montagne escarpée, j'ai vu l'île environnée par l'immense surface des eaux. La terre où nous sommes est basse, et du milieu s'élèvent des tourbillons de fumée à travers les arbres touffus de la forêt. »

» À ces mots leur âme est brisée par la douleur ; ils se rappellent les actions funestes du Lestrygon Antiphate et les cruautés du terrible Cyclope qui dévore les humains. Mes compagnons poussent des cris perçants et laissent couler de leurs yeux des torrents de larmes. Mais les pleurs ne donnent aucun secours aux malheureux affligés. » Alors je divise en deux parties mes guerriers aux belles cnémides, et je donne un chef à chacune d'elles. Moi, je commande la première troupe, et le divin Euryloque marche à la tête de la seconde. J'agite aussitôt les sorts dans un casque afin de savoir quelle troupe irait à la découverte : le sort qui paraît le premier est celui du magnanime Euryloque. Ce héros s'éloigne suivi de vingt-deux Achéens qui nous quittent les yeux baignés de larmes, nous qui poussons de longs gémissements ! Ces guerriers découvrent, au sein d'un vallon, les palais de Circé bâtis en pierres polies et situés sur un tertre élevé. Autour de cette demeure étaient des loups sauvages et des lions que la déesse avait domptés en leur donnant de funestes breuvages. Ces animaux, loin de se précipiter sur mes compagnons, se dressent au contraire pour les caresser de leurs longues queues. Ainsi, des chiens fidèles flattent leur maître quand il revient d'un festin ; car il leur rapporte toujours quelques mets friands : de même ces lions et ces loups aux fortes griffes caressent mes guerriers qui sont cependant effrayés à la vue de ces monstres terribles. La troupe d'Euryloque s'arrête sous les portiques de la déesse à la belle chevelure, et écoute Circé, qui, dans l'intérieur du palais, chante d'une voix mélodieuse en tissant une toile immense et divine, une toile semblable aux

magnifiques travaux délicats et éblouissants des divinités célestes. Polytes, l'un des chefs, et celui de tous mes compagnons que j'honorais le plus, parle en ces termes :

« Ô mes amis, j'entends une femme, déesse ou mortelle, chanter avec délices dans l'intérieur de ce palais en tissant une grande toile (les parois en retentissent); hâtons-nous donc d'appeler cette femme. »

» Il dit, et tous mes compagnons élèvent la voix. Circé accourt aussitôt, ouvre ses portes brillantes, nous invite à la suivre, et tous mes guerriers entrent imprudemment dans le palais. Mais Euryloque, soupçonnant quelque embûche, reste seul sous les portiques. Circé les introduit, et les fait asseoir sur des trônes et sur des sièges ; puis elle mêle du fromage, de la farine d'orge et du miel nouveau avec du vin de Pramne, et elle ajoute ensuite à cette préparation des plantes funestes afin que mes compagnons perdent entièrement le souvenir de leur patrie. Quand elle leur a donné ce breuvage, qu'ils boivent avec avidité, elle les frappe de sa baguette et les enferme dans l'étable ; car mes guerriers étaient alors semblables à des porcs par la tête, la voix, les poils et le corps, mais leur esprit conserva toujours la même force. Malgré leurs gémissements, ils sont enfermés dans une étable. Circé leur jette pour nourriture des glands, des faines et des fruits du cornouiller, seuls mets que mangent les porcs qui couchent sur la terre^[5].

» Aussitôt Euryloque accourt vers le sombre navire nous annoncer le triste destin de nos malheureux compagnons. Il veut parler, mais il ne peut proférer une seule parole, tant

son âme est émue par la douleur ; ses yeux sont noyés de larmes, et son cœur est plongé dans la tristesse. Après l'avoir interrogé plusieurs fois, Euryloque nous raconte enfin le malheur de nos compagnons :

« Nous traversons la forêt, dit-il, comme tu nous l'avais ordonné ; bientôt nous découvrons, au sein d'un vallon, de beaux palais bâtis en pierres polies et situés sur un tertre élevé. Une femme, déesse ou mortelle, chantait d'une voix mélodieuse en tissant une grande toile ; mes compagnons l'appellent à haute voix : elle accourt aussitôt, ouvre ses portes brillantes, et nous invite à la suivre. Tous les Achéens entrent imprudemment dans cette demeure ; mais moi, soupçonnant quelque ruse, je reste sous les portiques. Maintenant tous mes compagnons ont disparu ; aucun d'eux n'est sorti du palais, et pourtant je suis resté longtemps à les attendre l'œil fixé sur la demeure. »

» À ces mots je suspends à mes épaules un long glaive d'airain enrichi de clous d'argent ; je saisis mon arc et mon carquois, et j'ordonne à Euryloque de me conduire par le même chemin. Mais ce héros embrassant mes genoux de ses deux mains, laisse échapper de ses lèvres ces rapides paroles :

« Fils de Jupiter, ne m'entraîne point malgré moi vers ce palais ; laisse-moi plutôt sur ce rivage. Je sais que tu ne reviendras plus. en ces lieux et que tu ramènera aucun de compagnon qui suivront tes pas. Fuyons donc promptement avec ces guerriers, puisqu'il nous est encore permis d'échapper à la mort. »

» Mais je lui réponds aussitôt :

« Euryloque, tu peux rester ici pour manger et pour boire ; quant à moi, je pars, car la dure nécessité m'y contraint. »

» En achevant ces paroles, je m'éloigne du navire et des bords de la mer. — J'allais arriver au vaste palais de l'enchanteresse Circé, lorsque, sur ma route, Mercure au sceptre d'or se présente à moi sous les traits d'un jeune homme à la fleur de l'âge et brillant de grâce et de fraîcheur. Le dieu me prend la main et me dit :



« Malheureux, pourquoi gravis-tu seul ces montagnes, toi

qui ne connais point ces contrées ? Tous tes compagnons, retenus auprès de Circé, sont comme de vils troupeaux enfermés dans des étables. Viens-tu pour les délivrer ? Oh ! alors je crains bien que tu ne puisses t'en retourner toi-même, et que tu ne restes où sont tes autres compagnons ! Mais écoute : je veux te préserver de ces maux et te sauver. Prends cette plante salubre, qui écartera de toi le jour sinistre , et rends-toi au palais de Circé. Maintenant je vais t'apprendre tous les pernecieux desseins de la déesse. Circé te préparera d'abord un breuvage dans lequel elle jettera des charmes funestes qui seront impuissants, car cette plante salubre te préservera de tout malheur. Écoute-moi encore : lorsque Circé t'aura touché de sa longue baguette, saisis à l'instant ton glaive aigu et fends sur elle comme si tu voulais la tuer. Circé, toute tremblante, désirera s'unir à toi ; mais ne refuse point de partager sa couche, afin qu'elle délivre tes amis et qu'elle t'accueille favorablement. Fais-lui jurer alors par le serment des dieux qu'elle ne tramera pas quelque ruse contre toi, de peur que, t'ayant désarmé , elle ne t'enlève à la fois et tes forces et ton courage. »

» En disant ces mots, Mercure me donne une plante qu'il vient d'arracher du sein de la terre, et il m'en fait connaître la nature ; sa racine était noire, mais sa couleur était blanche comme le lait : les dieux la nomment moly^[6]. Les hommes ne peuvent arracher cette plante, mais tout est possible aux immortels.

» Mercure quitte l'île ombragée d'arbres et dirige ses pas vers l'Olympe. Moi, je me rends aux demeures de la déesse,

l'âme agitée de mille pensées. Je m'arrête sous les portiques, et j'appelle l'enchanteresse, qui entend ma voix : elle accourt aussitôt, ouvre ses portes brillantes et m'invite à la suivre ; moi, j'entre dans le palais, le cœur accablé de tristesse. Circé m'introduit ; elle me fait asseoir sur un trône magnifique orné de clous d'argent, place une escabelle sous mes pieds, apprête un breuvage dans une coupe d'or, y mêle des plantes funestes en méditant au fond de son âme d'affreux desseins, et me présente la coupe. Je prends ce breuvage, mais il ne me charme point. Alors Circé, me frappant de sa baguette, me dit : « Va maintenant dans l'étable rejoindre tes autres compagnons ! »

» À peine a-t-elle prononcé ces mots que je tire mon glaive aigu et que je me précipite sur la déesse comme si je voulais la tuer. Soudain Circé poussant un grand cri se baisse, embrasse mes genoux, et m'adresse ces paroles entrecoupées par les sanglots :

« Qui donc es-tu ? Quelle est ta ville et quels sont tes parents ? Je suis vraiment frappée de surprise, car tu as bu ce philtre sans en être charmé. Cependant nul homme jusqu'à ce jour n'a pu résister aux effets de ce breuvage, soit qu'il l'ait pris, soit même qu'il l'ait approché de ses lèvres (tu portes dans ta poitrine un cœur indomptable ?). Serais-tu cet ingénieux Ulysse qui devait venir dans cette île à son retour d'Ilion, comme me l'avait annoncé Mercure, le dieu au sceptre d'or ? Eh bien donc, remets ton glaive dans le fourreau, et partageons la même couche. Unissons-nous enfin et chassons la défiance de nos âmes. »

» Je réponds aussitôt à la déesse :

« Circé, comment oses-tu m'ordonner de calmer ma colère ! Tu as changé mes compagnons en porcs, et maintenant tu veux que je reste dans ta demeure, que je partage ta couche pour m'enlever à la fois mes forces et mon courage lorsque tu m'auras désarmé ! Non, je ne veux point m'unir à toi, déesse perfide, à moins que tu ne me jures de ne point méditer contre moi quelque mauvais dessein.

» À ces mots elle me fait le serment que je lui demande, et je consens alors à partager la belle couche de la divine Circé^[7].

» Quatre nymphes résident dans ce palais et servent la déesse avec zèle : elles sont filles des fontaines, des forêts et des fleuves qui se précipitent dans la mer. L'une d'elles étend sur des sièges de superbes tapis de pourpre et les recouvre encore d'un riche tissu de lin ; une autre dresse devant les sièges des tables d'argent sur lesquelles elle place des corbeilles d'or ; la troisième mêle dans un cratère d'argent un vin suave aussi doux que le miel et distribue des coupes d'or ; la quatrième enfin allume le bois desséché sous le large trépied et fait tiédir de l'eau. Lorsque l'onde limpide a frémi dans l'airain brillant, la nymphe me place dans un magnifique bassin ; elle puise ensuite une eau tiède et pure qu'elle répand sur ma tête et sur mes épaules, pour délasser mon corps de la fatigue qui l'accablait. Après m'avoir baigné dans l'onde et parfumé d'essences, la nymphe me revêt d'une tunique et d'un manteau, me place

sur un siège enrichi de clous d'argent, et pose une escabelle sous mes pieds. Une esclave, portant une belle aiguière d'or, verse l'eau qu'elle contient dans un bassin d'argent pour que je puisse me baigner les mains ; puis elle dresse devant moi une table polie sur laquelle l'intendante du palais dépose des mets nombreux qu'elle m'offre avec largesse. Alors la déesse m'invite à goûter les charmes du repas ; mais mon cœur s'y refuse. Je reste assis, occupé d'autres soins, car je pressentais encore de nouveaux malheurs.

« Ulysse, pourquoi rester ainsi comme un homme privé de la parole ? Pourquoi te ronger le cœur de chagrin, et refuser ces aliments et ce breuvage ? Soupçonnerais-tu encore quelque embûche nouvelle ? Ne crains rien, divin héros, puisque je t'ai fait le plus terrible des serments. »

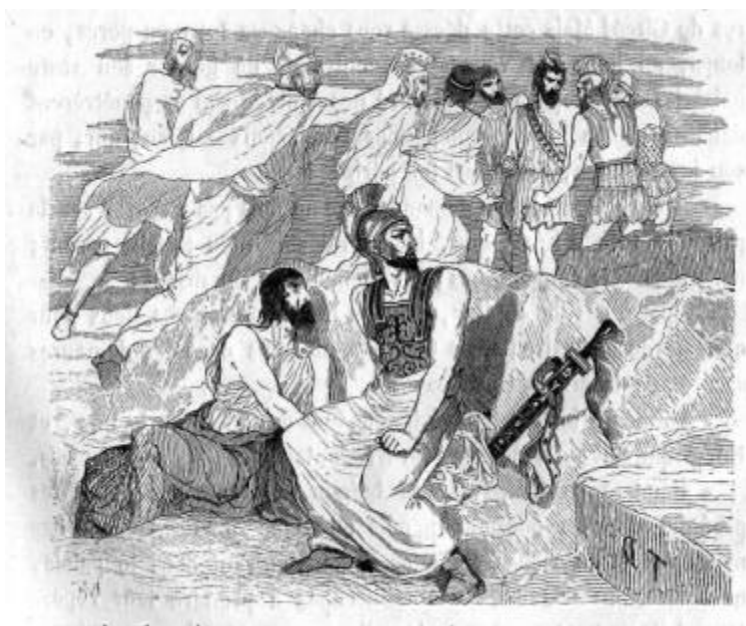
» Je lui réponds aussitôt :

« Circé, quel est l'homme juste et équitable qui goûterait avec plaisir les aliments et le breuvage avant qu'il ait délivré lui-même ses braves compagnons, et qu'il les ait vus de ses propres yeux ! Si tu m'ordonnes sincèrement, ô déesse, de boire et de manger, délivre-les donc, afin que j'aperçoive mes guerriers chéris.

» À ces mots Circé traverse la salle du palais, en tenant sa baguette à la main ; elle ouvre les portes de l'étable, et elle fait sortir tous mes compagnons qui sont semblables à des porcs âgés de neuf ans. La déesse les enduit tour à tour d'une nouvelle essence, et soudain tombent de leurs membres les poils qu'avaient fait naître les funestes charmes

de la puissante Circé. Mes guerriers redeviennent plus jeunes qu'auparavant, et me paraissent plus beaux et plus grands que je ne les avais jamais vus ; ils me reconnaissent aussitôt, me serrent les mains, poussent des cris d'allégresse qui font retentir le palais et touchent de compassion la déesse elle-même. Circé s'approche de moi et me parle en ces termes :

« Noble fils de Laërte, ingénieux Ulysse, retourne maintenant auprès de ton navire rapide, et tire-le sur le rivage ; puis dépose dans des grottes tes richesses, les agrès de ton vaisseau, et reviens en amenant ici tous tes compagnons chéris.»



» Elle dit, et je me laisse persuader. Arrivé sur la plage, je

trouve auprès de mon navire mes compagnons qui soupiraient en versant d'abondantes larmes. — Ainsi, lorsque des génisses parquées au milieu d'un champ voient revenir dans l'enceinte des vaches rassasiées d'herbe, elles se précipitent à leur rencontre en pressant leurs mères et en bêlant autour d'elles, sans qu'aucune barrière les puisse retenir : ainsi, lorsque mes compagnons m'aperçoivent, ils m'entourent en versant des torrents de larmes, et ils sont aussi joyeux que s'ils revoyaient leur patrie, l'âpre Ithaque, où jadis ils reçurent le jour et passèrent leur enfance ! — Bientôt ils prononcent ces rapides paroles entrecoupées par les sanglots :

« Oui, ton retour, fils chéri de Jupiter, nous cause autant de joie que si nous revoyions l'île d'Ithaque. Mais raconte-nous maintenant la fin de nos autres compagnons. »

» C'est ainsi qu'ils parlent, et moi je me hâte de leur répondre :

« Amis, commençons par tirer le vaisseau sur le sable du rivage, déposons dans des grottes nos richesses et nos agrès ; et préparez-vous tous à me suivre si vous voulez revoir nos compagnons qui mangent et boivent dans les demeures sacrées de la divine Circé, où rien ne manque à leurs désirs. »

» À peine ai-je prononcé ces paroles que mes compagnons se préparent à exécuter mes ordres ; mais Euryloque les retient en leur adressant ce discours :

« Ah, malheureux ! où courez-vous ? Vous avez donc soif de nouveaux malheurs, puisque vous voulez pénétrer dans les demeures de Circé ! Mais cette déesse vous changera tous en porcs, en loups, en lions, et vous serez contraints de garder son vaste palais ! Le Cyclope a déjà dévoré nos amis lorsqu'ils pénétrèrent dans sa grotte pour accompagner l'audacieux Ulysse, qui, par son imprudence, les a tous fait périr ! »

» À ces paroles je me demande si je ne dois pas envoyer sur la plage la tête d'Euryloque, bien qu'il soit mon proche parent ; mais tous mes compagnons me retiennent en me disant :

« Illustre fils de Jupiter, laissons Euryloque en ces lieux pour qu'il garde le navire ; mais toi, conduis-nous dans les demeures sacrées de la divine Circé. »

» Au même instant ils s'éloignent tous du rivage de la mer, et Euryloque suit aussi mes pas ; car il redoutait mes terribles menaces.

» Pendant ce temps, Circé baigne mes compagnons et les parfume d'huiles odorantes ; puis elle leur donne de superbes manteaux et de riches tuniques. — En entrant dans le palais, nous trouvons nos amis fidèles occupés à prendre leur repas. Quand ils se sont tous regardés, ils se racontent leurs aventures et poussent des gémissements qui font retentir la divine demeure. Alors Circé, la plus noble des déesses, me dit :

« Fils de Laërte, ingénieux Ulysse, et vous, braves guerriers, ne parlez plus de vos douleurs. Je sais tous les maux que vous avez supportés sur la mer poissonneuse, et toutes les souffrances que de cruels ennemis vous ont fait éprouver sur la terre. Maintenant prenez donc de ces mets et buvez de ce vin jusqu'à ce que vous ayez recouvré le courage qui vous animait lorsque, pour la première fois, vous abandonnâtes l'âpre Ithaque, votre chère patrie ! Vous êtes abattus et sans force ; vous songez toujours à vos pénibles voyages, et votre âme ne se livre pas à la joie parce que sans doute vous avez beaucoup souffert !

» Nous nous laissons persuader par la déesse, et nous restons en ces lieux une année entière, goûtant avec plaisir des mets abondants et savourant un vin délicieux. Mais lorsque, dans la marche du temps, l'année fut accomplie ; quand les mois eurent succédé les uns aux autres, et que les longues journées furent terminées, mes compagnons chéris m'appelèrent et me dirent :

« Malheureux, ressouvien-toi de ta patrie, puisque les dieux ont résolu de te sauver et de te ramener dans les lieux chéris de ta naissance ! »

» J'écoutai favorablement leurs paroles, et durant le jour nous mangeâmes encore avec délices des viandes succulentes et nous bûmes joyeusement un nectar délectable. Quand le soleil eut terminé sa course et que les ténèbres se furent répandues sur la terre, mes braves et fidèles compagnons s'endormirent au milieu du sombre palais.

» Je monte aussitôt sur la magnifique couche de la divine Circé, j'embrasse ses genoux ; et la déesse consent à écouter ces rapides paroles :

« Circé, lui dis-je, daigne accomplir la promesse que tu m'as faite : renvoie-moi dans mes foyers. Tel est mon seul désir et celui de mes braves compagnons, qui sans cesse déchirent mon cœur par leurs gémissements quand tu t'éloignes de nous ! »

» La plus noble des déesses me répond aussitôt :

« Généreux fils de Laërte, ingénieux Ulysse, toi et tes guerriers vous ne resterez point malgré vous dans ma demeure. Mais vous avez encore un autre voyage à faire. Il faut que vous descendiez dans les sombres demeures de Pluton et de la terrible Proserpine pour y consulter l'âme du Thébain Tirésias, de ce devin aveugle dont l'intelligence est encore dans toute sa force. Proserpine accorde seul à Tirésias (quoiqu'il soit mort) un esprit pour tout connaître. Les autres habitants de cet empire ne sont que des ombres errantes. »

» Ces paroles me brisent le cœur. Je pleurais, étendu sur ma couche, et je ne voulais plus vivre ni revoir la lumière du soleil. Mais, après avoir soulagé mon âme en versant d'abondantes larmes et en me roulant sur le lit de la déesse, je prononce ces paroles :

« Ô Circé, qui m'enseignera cette route ? car nul, jusqu'à présent, n'est arrivé, sur un sombre navire, dans les ténébreuses demeures de Pluton ! »

» La déesse me répond aussitôt :

« Noble fils de Laërte, ne te mets pas en peine de trouver un guide. Dresse toi-même le mât de ton vaisseau, déploie les blanches voiles et assieds-toi : le souffle de Borée dirigera ton navire. Lorsque tu auras traversé l'Océan, tu trouveras une petite île^[8] et le bois de Proserpine où croissent de hauts peupliers et des saules qui perdent leurs fruits ; alors tu tireras ton navire sur cette plage baignée par les eaux de la mer, et tu pénétreras dans les fangeuses demeures de Pluton. Là se précipitent dans l'Achéron le Pyriphlégéon et le Cocyte, le Cocyte qui s'échappe des eaux du Styx. Un rocher s'élève à l'endroit où ces fleuves mugissants se réunissent. Noble héros, quand tu seras près de ces bords, tu creuseras un fossé d'une coudée en tous sens ; autour de ce fossé tu feras des libations à tous les morts : la première sera faite avec le vin et le miel, la seconde avec un doux nectar, et la troisième avec de l'eau ; puis tu répandra sur ces libations de la blanche farine. Implore ensuite les ombres légères des morts, en leur promettant, quand tu seras dans Ithaque, de leur immoler une génisse stérile, la plus belle que tu possèderas dans ton palais, et de brûler sur un bûcher des offrandes précieuses. Tu sacrifieras en outre au seul Tirésias un bélier entièrement noir, celui qui l'emportera sur tous ceux de tes troupeaux. Quand tu auras adressé tes prières à la foule célèbre des morts, immole en ces lieux mêmes un agneau et une brebis noire, en tournant leur têtes du côté de l'Érèbe ; puis détourne tes regards et dirige-toi vers le courant du fleuve :

c'est là que les âmes des morts arriveront en foule. Commande à tes compagnons de dépouiller et de brûler les victimes immolées par l'airain cruel, et d'implorer le formidable Pluton et la terrible Proserpine. Toi, tire le glaive aigu que tu portes à la hanche, et ne permets pas que les ombres des morts approchent du sang avant que tu n'aies consulté Tirésias. Dès que ce devin sera venu, ô Ulysse, il t'indiquera ta route, te dira la longueur du voyage, et comment tu reviendras dans ta patrie à travers la mer poissonneuse. »

» À peine a-t-elle achevé ces paroles, que brille dans les cieux Aurore au trône d'or. — Circé me couvre d'une tunique et d'un manteau, et elle-même jette sur son beau corps une robe blanche, parure élégante, faite d'un tissu délicat ; elle entoure ses reins d'une magnifique ceinture d'or, et elle place un voile sur sa tête. — Moi je parcours le palais en tous sens, je réveille mes compagnons et j'adresse à chacun d'eux ces douces paroles :

« Ne vous livrez plus au doux sommeil ! Partons, amis, c'est la vénérable Circé qui me l'ordonne. »

» Aussitôt ils s'empressent d'obéir à mes ordres. Mais je ne les emmenai point tous, car Elpénor, le plus jeune d'entre eux, Elpénor, qui n'était point vaillant à la guerre ni sain d'esprit, s'était éloigné de ses amis pour respirer la fraîcheur dans les demeures sacrées de la déesse. Il s'endormit la tête appesantie par les vapeurs du vin ; dès qu'il entendit le bruit que faisaient mes compagnons, il se réveilla en sursaut, et, dans le trouble de son esprit, au lieu de descendre par

l'escalier, il se précipita du haut du toit : par cette chute, les vertèbres du cou furent rompues, et son âme s'envola vers les sombres demeures. — Quand les autres guerriers sont réunis, je leur adresse ce discours :

« Vous croyez sans doute partir pour votre chère patrie ; mais Circé nous a désigné une autre route, et nous devons nous rendre dans le ténébreux empire de Pluton et de la terrible Proserpine afin de consulter l'âme du Thébain Tirésias. »

» À ces mots ils sont brisés par la douleur ; ils s'asseyent tous en gémissant et ils s'arrachent leurs belles chevelures : mais les larmes ne donnent aucun secours aux malheureux affligés !

Nous, tristes et versant des pleurs, nous retournons alors près de notre vaisseau, qui était resté sur les bords de la mer. La divine Circé, qui s'y était rendue, attache dans notre navire un agneau et une brebis noire ; puis elle se dérobe facilement à nos regards. Qui pourrait en effet suivre des yeux un immortel qui ne veut point être vu ? »



1. [↑] On suppose qu'Ulysse arriva dans une des îles nommées aujourd'hui Éoliennes, et qui sont situées au nord de la Sicile. Madame Dacier pense que celle dont il s'agit ici est l'île de Lipara. Selon Strabon (lib. VI), l'île d'Eolie, dont parle Homère, était la plus grande de toutes ces îles.
2. [↑] Dugas-Montbel n'a pas compris ce passage : καὶ εἴ ποῦ τοι φίλον ἔστιν (vers 66) (si ailleurs il te plait d'aller), en le rendant par : retrouver tout ce qui vous est cher. Clarke et Dubner traduisent très bien cette phrase par : et sicubi tibi gratum sit. Voss dit correctement : und wohin dir's beliebt (et parfont où il te plaît d'aller)
3. [↑] Dans le texte de Wolf, le mot Τηλέπυλον (vers 82) est avec, un petit t, et, dans le texte suivi par Clarke, ce mot est avec un grand T ; mais nous adoptons les corrections de Wolf, la traduction de Dubner, et nous traduisons Τηλέπυλον Λαιστρυγονίην (vers 82) par la grande Lestrygonie. Dugas-Montbel dit Lestrygonie aux larges portes ; mais cet auteur aurait dû, ce nous semble, suivre la note qu'il a faite à ce sujet dans ses Observations, car τῆλε voulant dire loin, et πύλη porte, il faut dire alors dont les portes sont éloignées l'une des autres, ou dont l'enceinte est grande, Voss, dans sa traduction de l'Odyssée, fait à tort de Τηλέπυλον un substantif, et dit : die vesteder Lestrygonen, Lamos, stadt Telepylos (la citadelle des Lestrygons, Lamos, ville de Telepylos).

4. [↑] Ce passage, disent les savants auteurs du Dictionnaire des Homérides (p. 67), a été diversement entendu ; parmi les anciens interpréteurs, les uns l'entendaient du lieu (τοπικῶς), dans ce sens que les pâturages où l'on menait les troupeaux la nuit étaient près de ceux où on les menait le jour, c'est-à-dire également dans le voisinage de la ville. Ainsi, selon eux (Eustathe, par exemple), c'était à cause de cette proximité qu'un pâtre qui se serait passé de sommeil aurait pu aisément gagner double salaire, en faisant paître le jour les brebis et la nuit les bœufs, selon l'usage de ce temps-là. Selon les autres et Cratès est de ce nombre), cette proximité des voies de la nuit et du jour n'est qu'une expression figurée pour indiquer la brièveté des nuits et la longueur des jours. Voelcker (Geogr. d'Hom., § 116) adopte cette explication. « Les Lestrygons, dit-il, habitent une ville retirée sur une hauteur ; or, l'expérience avait appris aux Grecs que sur les hautes montagnes, sur l'Athos, par exemple, le soleil, pendant la nuit, ne disparaît que peu de temps derrière l'horizon ; et que, quand les derniers feux du soir ont à peine pâli à l'occident, déjà l'aurore se montre à l'orient : ils concluaient de là que ce peuple occidental pouvait, de ces hautes demeures, assister très-long-temps au coucher du soleil, puisqu'il était, dans leurs idées, le plus près possible du soleil couchant. C'est ainsi, ajoute-t-il, que les voies de la nuit et du jour se touchent, et qu'un pâtre qui ne dormirait point pourrait gagner un double salaire. » — L'auteur des notes de la traduction de Voss dit, au sujet de ce passage, que les Lestrygons faisaient paître les bœufs pendant la nuit et les brebis pendant le jour, afin de mettre les bœufs à l'abri d'une espèce d'insecte qui les aurait incommodés pendant le jour.
5. [↑] C'est à ce passage que l'on doit la plaisanterie des petits cochons larmoyants attribuée à Zoïle et rapportée par Longin (voir les Réflexions critiques de Boileau, t. II, p. 272, édit. de Daunou).
6. [↑] On ne sait pas précisément quelle est cette plante nommée moly. Hippocrate prétend que c'est une espèce d'ail, et Buttmann que c'est une herbe sauvage. Théophraste, Pline et Dioscoride ont donné la description du moly, avec des circonstances qui ne se rapportent pas à la description qu'Homère fait de cette plante.
7. [↑] L'auteur de la Théogonie dit que de cette union naquit un fils nommé Latinus. Dugas-Montbel fait observer à ce sujet que cet auteur est le seul qui donne ce nom au fils d'Ulysse et de Circé. Hygius l'appelle Télégonus, et il ajoute que Télégonus tua son père sans le connaître.
8. [↑] Homère dit : ἀκτὴ τε λάχεια (vers 509) Eustathe et Apollonius expliquent λάχεια par : εὖγειος ἢ εὖσκαφος, et le dérivent de λάχαινω (qui a de bonnes terres ou terres faciles à labourer). Mais Zénodote et

Voss rendent ce mot par petite île, petit rivage. C'est l'opinion de ces deux derniers auteurs que nous avons suivie plus haut.



Lorsque nous sommes sur le rivage, nous lançons notre vaisseau à la mer, nous dressons le mât, nous déployons les voiles, et, après avoir placé les brebis dans notre esquif, nous y montons nous-mêmes, accablés de tristesse et en versant d'abondantes larmes. Bientôt notre navire à la proue azurée est poussé par un vent propice qui gonfle nos voiles, par ce vent, compagnon fidèle que nous envoie l'auguste Circé, déesse à la belle chevelure et aux mélodieux accents. Quand tous les agrès sont disposés, nous nous asseyons dans le vaisseau que dirigent les vents et le pilote. Pendant tout le jour nous voguons, les voiles étendues, à travers les mers. Mais enfin le soleil se couche, et l'immense surface des eaux est cachée dans l'ombre.

» Cependant nous arrivons aux limites du profond Océan. Là se trouve la ville et le peuple des Cimmériens^[1], toujours enveloppés par les ténèbres et les brouillards ; jamais le brillant soleil ne les éclaire de ses rayons, soit qu'il monte vers la voûte étoilée, soit que du haut des cieux il se précipite sur la terre ; mais une nuit funeste couvre sans cesse ces mortels infortunés. Lorsque nous avons abordé, nous tirons le navire sur la plage, nous débarquons les victimes et nous parcourons les bords de l'Océan en cherchant l'endroit que nous avait enseigné la déesse Circé.

» Euryloque et Périclès s'emparent des animaux consacrés ; et moi, saisissant mon glaive aigu, je creuse un fossé d'une coudée en tous sens, puis je fais des libations aux morts : la première avec de l'eau et du miel, la seconde avec un délicieux nectar, et la troisième avec de l'eau, sur laquelle je répands de la blanche fleur de farine. J'invoque les ombres légères des morts en leur promettant d'immoler, quand je serai de retour à Ithaque, une génisse stérile, la plus belle de toutes, et de brûler sur un bûcher des offrandes précieuses. Je promets en outre de sacrifier à Tirésias seul un bélier entièrement noir, celui qui l'emportera sur tous les autres béliers. Après avoir adressé mes vœux et mes prières aux morts, je saisis les victimes, je les égorge dans le fossé ; et soudain un sang noir se répand sur les libations. Les âmes des morts s'échappent aussitôt de l'Érèbe et arrivent en foule. Je vois autour de moi des épouses, des jeunes gens, des vieillards accablés de misères, et des vierges déplorant leur fin prématurée ; je vois encore des guerriers qui furent

blessés par des lances d'airain, et d'autres qui portent encore leurs armures ensanglantées et qui moururent au milieu des combats : ces mânes voltigent en foule aux bords du fossé et poussent de lamentables cris. À cette vue la crainte s'empare de moi [2]; j'ordonne à mes compagnons de dépouiller les victimes frappées par l'airain cruel, et de les brûler en adressant des prières au redoutable Pluton et à la terrible Proserpine. Moi je m'assieds en tirant mon glaive, et je ne permets point que les ombres légères des morts s'approchent du sang avant que je n'aie entendu la voix du Thébain Tirésias.

» L'âme qui arrive la première est celle de mon compagnon Elpénor ; ce guerrier n'avait point été enseveli dans la terre spacieuse, et nous avons laissé son corps sans sépulture, dans les palais de Circé, sans l'avoir arrosé de nos larmes ; car nous étions pressés de partir. En le voyant je répands des pleurs, et le cœur ému de pitié je lui adresse ces paroles :

« Cher Elpénor, comment es-tu venu dans le royaume des ténèbres ? Quoique étant à pied tu m'as devancé, moi qui suis arrivé sur un rapide navire. »

» Elpénor me répond en gémissant :

« Noble fils de Laërte, généreux Ulysse, un destin cruel et l'excès du vin ont causé ma perte. Je me couchai dans le palais de Circé ; lorsque je me réveillai, je ne m'aperçus point que je devais retourner sur mes pas pour descendre par le grand escalier, et je me précipitai du haut du toit : les vertèbres de mon cou furent brisées, et mon âme descendit

dans les sombres demeures de Pluton. Maintenant je t'implore au nom de tous ceux que tu as laissés dans ta chère patrie, au nom de ton épouse bien-aimée, de ton père qui prit soin de tes jours, et de Télémaque enfin, du seul fils que tu laissas dans ta maison; car je sais qu'en quittant ce triste royaume tu dois ramener ton beau navire dans l'île d'Éa. Je te demande, ô roi puissant, de te souvenir de moi. N'abandonne point cette île avant d'avoir arrosé de larmes et enseveli le corps de ton compagnon, afin que je n'attire point sur toi le ressentiment des dieux. Brûle mon corps avec les armes qui me sont restées ; puis élève en mon honneur un tombeau sur les bords de la mer blanchissante, pour apprendre aux siècles futurs le sort d'un malheureux guerrier. Accomplis pour moi toutes ces choses, et dépose sur ma tombe la rame dont je me servais quand j'étais encore vivant au milieu de mes compagnons. »

» Ainsi parle Elpénor, et je lui réponds aussitôt :

« Oui sans doute, infortuné guerrier, je ferai tout ce que tu désires. »

» Tandis que nous échangeons ces tristes paroles, j'étais assis en tenant mon glaive sur le sang, et plus loin se trouvaient les mânes du malheureux Elpénor.

» Alors se présente l'âme de ma mère Anticlée, fille du magnanime Autolycus, de ma mère morte pendant mon absence, et que je laissai vivante quand je partis pour la ville sacrée d'Ilion. En l'apercevant je répands des larmes, et mon cœur est ému de pitié. Cependant, malgré ma douleur, je ne permets point qu'elle approche du sang avant que

Tirésias ne m'ait instruit. — Enfin l'âme du Thébain Tirésias s'avance en portant un sceptre d'or ; ce héros me reconnaît aussitôt et m'adresse ces paroles :

« Illustre fils de Laërte, malheureux Ulysse, pourquoi as-tu quitté la brillante lumière du soleil pour venir ici visiter les morts et leur affreux séjour ? Éloigne-toi de ce fossé, retire ton glaive aigu afin que je boive le sang des victimes et que je te dise la vérité. »

» À ces mots je m'éloigne et je remets dans le fourreau mon glaive orné de clous d'argent. Quand le devin irréprochable a bu le sang noir, il me dit :

« Noble Ulysse, tu désires retourner heureusement dans ta patrie ; mais un immortel te rendra ce voyage difficile, et je ne pense pas que tu puisses jamais échapper au redoutable Neptune. Le dieu des flots, furieux de ce que tu as privé de la vue son fils chéri, est irrité contre toi. Pourtant tu arriveras dans Ithaque, après avoir souffert bien des maux, si tu peux réprimer tes désirs et ceux de tes compagnons, lorsque, échappé aux fureurs de la mer et dirigeant ton beau navire vers l'île de Trinacrie, tu trouveras les bœufs et les brebis de l'astre du jour, du Soleil qui voit et connaît toutes choses.



Si personne d'entre vous ne touche à ces troupeaux, vous reviendrez tous dans votre patrie et vous reverrez l'île d'Ithaque ; mais, si vous portez sur ces animaux une main sacrilège, je te prédis la perte de ton navire et la mort de

tous tes guerriers. Si tu te sauves, ce ne sera que fort tard et après avoir perdu tes fidèles compagnons. Tu arriveras dans ta patrie sur un navire étranger, et là tu seras encore menacé par de nouveaux malheurs ; car tu trouveras des hommes orgueilleux qui consumeront tes richesses, et qui, désirant s'unir à ta chaste épouse, lui offriront les présents des fiançailles ; mais toi, tu puniras leur insolence. Lorsque tu auras frappé de ton glaive, soit par ruse, soit ouvertement, tous ces fiers prétendants, empare-toi d'une brillante rame et navigue jusqu'à ce que tu trouves des peuples qui n'ont aucune connaissance de la mer, des peuples qui ne se nourrissent point d'aliments salés et qui ne possèdent ni navires aux rouges parois, ni rames éclatantes qui servent d'ailes aux vaisseaux. Je vais encore te donner un signe certain afin que tu ne te trompes pas. Quand un voyageur te demandera pourquoi tu portes un van^[3] sur tes brillantes épaules, plante alors ta rame dans la terre, sacrifie à Neptune de belles victimes, un bélier, un sanglier mâle et un taureau ; puis retourne dans ta patrie et offre des hécatombes sacrées à tous les immortels habitants de l'Olympe. Longtemps après, la Mort cruelle, sortant du sein des mers, te ravira le jour au milieu d'une paisible vieillesse, et tu laisseras après toi, noble Ulysse, des peuples heureux. — Je t'ai dit la vérité. »

Mais je lui réponds en disant :

« Tirésias, telle est donc la destinée que m'ont réservée les dieux éternels. Cependant parle-moi encore avec sincérité. J'aperçois l'ombre de ma mère, de ma mère morte

pendant mon absence ; elle se tient silencieuse près du sang, et quoiqu'en présence de son fils elle n'ose ni le regarder, ni lui adresser la parole. Dis-moi donc, ô roi, comment elle pourra me reconnaître. »

» Tirésias réplique en ces termes :

« Je puis facilement te répondre, et je veux que mes paroles se gravent dans ton esprit. Les ombres que tu laisseras approcher du sang te diront la vérité ; mais celles que tu repousseras s'éloigneront de toi sans proférer un seul mot. »

» L'âme du roi Tirésias, après m'avoir prédit l'avenir, retourne dans les sombres demeures de Pluton. Moi je reste immobile sur les bords du fossé jusqu'au moment où ma mère arrive et boit le sang noir. Soudain elle me reconnaît, et m'adresse en gémissant ces rapides paroles :

« Ô mon fils, comment es-tu descendu vivant dans cet obscur séjour ? Il est difficile aux vivants de découvrir ces tristes demeures ; car pour y arriver il faut franchir des fleuves immenses, des courants impétueux, et surtout les eaux de l'Océan qu'on ne peut traverser à moins que l'on ne possède un solide navire. Viens-tu d'Ilion après avoir erré longtemps sur les flots avec tes compagnons ? Est-ce que tu n'as pas encore été à Ithaque, ni revu dans ton palais ta chaste épouse ? »

» Je lui réponds aussitôt :

« Ô ma mère, la nécessité seule m'a conduit dans les demeures de Pluton pour consulter l'âme du Thébain

Tirésias. Non, je ne suis point encore rentré dans l'Achaïe, et je n'ai point revu les lieux de ma jeunesse ; mais, en proie à de grandes souffrances, j'erre sans cesse depuis le jour où j'ai suivi le divin Agamemnon marchant vers Ilion fertile en coursiers, afin de combattre les Troyens. Mais parle-moi donc sincèrement. Quelle destinée t'a soumise à l'éternel sommeil de la mort ? Est-ce une longue maladie ? ou bien Diane, qui se plaît à lancer les traits, t'a-t-elle percée de ses douces flèches ? Parle-moi de mon père et du fils que j'ai laissés ; dis-moi si mes dignités leur appartiennent.

» Ma vénérable mère répond à mes questions en disant :

« Pénélope, le cœur brisé par les chagrins, reste toujours dans ton palais ; ses jours et ses nuits se consomment dans la douleur et dans les larmes. Aucun homme, ô mon fils, ne possède tes dignités. Télémaque administre en paix tes beaux domaines ; il assiste, comme chef, à tous les festins, et chacun s'empresse de l'avoir pour convive. Ton père reste aux champs et ne vient jamais à la ville. Ce vieillard n'a point de lits somptueux ornés de manteaux et de tapis magnifiques ; l'hiver, il dort étendu sur la cendre auprès du foyer, comme les serviteurs de sa maison, et son corps est couvert de grossiers vêtements ; l'été et pendant la riche saison de l'automne, sa couche est formée par des feuilles amoncelées à terre, au pied de ses vignes fertiles. C'est ainsi que repose Laërte accablé de chagrins ; une douleur profonde s'accroît dans son âme en pleurant ton malheureux sort, et une pénible vieillesse s'appesantit sur lui. Moi aussi je suis morte sous le poids des années, et mon destin s'est

accompli. Diane aux regards perçants ne m'a point frappée de ses douces flèches ; il ne m'est point survenu non plus de ces longues maladies qui, dans de cruels tourments, ôtent la force à nos membres ; mais le regret, l'inquiétude et le souvenir de tes bontés, noble Ulysse, m'ont seuls privée de la vie que nous chérissons tous. »

» À ces paroles je veux embrasser l'âme de ma mère chérie ; trois fois je m'élançai, poussé par le désir, et trois fois elle s'échappe de mes mains comme une ombre légère ou comme un songe. Je me sens alors affligé, et j'adresse à ma mère bien-aimée ces rapides paroles :

« Pourquoi m'échappes-tu quand je désire te saisir ? Ne pourrions-nous pas, ô ma mère, dans les demeures de Pluton, nous entourer de nos bras et soulager nos cœurs par les larmes ? La divine Proserpine ne m'aurait-elle offert qu'un vain fantôme pour accroître encore mes chagrins et mes gémissements ? »

» C'est ainsi que je parle, et ma vénérable mère me répond en disant :

« Ô mon fils, toi le plus infortuné des hommes, Proserpine, la fille de Jupiter, ne s'est point jouée de toi. Telle est la destinée des humains lorsqu'ils sont morts : les nerfs ne lient plus les chairs et les os, car ils sont détruits par la puissante force des flammes aussitôt que la vie abandonne les os éclatants de blancheur, et l'âme légère s'envole comme un songe. Maintenant retourne au séjour de la lumière, et retiens bien toutes ces choses, afin que tu puisses, dans l'avenir, les raconter à ton épouse chérie. »

» Tandis que nous parlions, d'autres ombres envoyées par la divine Proserpine s'empressent d'accourir et de se rassembler en foule autour du fossé ; ces ombres furent jadis les épouses et les filles de héros illustres. Alors je me demande comment je pourrai les interroger toutes. Voici le parti qui me semble le plus sage. Je tire mon glaive aigu et je les empêche de venir toutes à la fois boire le sang noir. Elles s'approchent tour à tour pour me raconter leur origine, et moi je les interroge aussitôt les unes après les autres.

» La première qui s'offre à ma vue est Tyro, d'une illustre origine, et fille de l'irréprochable Salmonée : elle se glorifie d'avoir été l'épouse de Créthée, fils d'Éole. Jadis elle fut éprise du divin Énipée, le plus beau de tous les fleuves qui roulent leurs eaux sur la terre ; souvent elle se promenait auprès des ondes limpides de l'Énipée ; mais Neptune, en prenant la forme de cette divinité, s'unit avec Tyro à l'embouchure du fleuve sinueux : les flots pourpres s'arrondirent comme une montagne et enveloppèrent à la fois le dieu des mers et cette faible mortelle. Neptune délia la ceinture virginale de la jeune fille, et répandit sur ses beaux yeux le doux sommeil. Quand ses desseins amoureux furent accomplis, il prit la main de la belle Tyro et prononça ces paroles :

« Femme, réjouis-toi de mon amour. Dans le cours de l'année tu donneras le jour à deux magnifiques enfants, car les voluptueuses étreintes des dieux immortels ne sont jamais stériles. Tu nourriras ces enfants et tu les élèveras avec soin. Maintenant retourne à ta demeure, garde le

silence et ne me nomme point. Sache pourtant que je suis Neptune, le dieu qui agite la terre. »



» Il dit, et se replongea dans les ondes. Tyro devint enceinte et mit au monde Pélidas et Nélée, qui tous deux furent les puissants ministres du grand Jupiter. Pélidas, riche en troupeaux, demeura dans la vaste contrée d'Iolchos, et Nélée habita la sablonneuse Pylos. Tyro, la reine des femmes, donna encore à Créthée trois fils qui furent appelés Éson, Phérès et le cavalier Amithaon^[4].

» Après la belle Tyro, j'aperçois la fille d'Asopus, Antiope, qui se glorifie d'avoir reposé entre les bras de Jupiter. Antiope enfanta deux fils, Amphion et Zéthus, qui, les premiers, jetèrent les fondements de Thèbes aux sept

portes et environnèrent cette ville de hautes tours. Malgré leur valeur, ces guerriers n'auraient jamais habité la vaste cité de Thèbes si elle n'avait point été munie de remparts.

» Je vois ensuite l'épouse d'Amphitryon, Alcmène, qui, s'étant livrée à Jupiter, mit au monde l'invincible Hercule au cœur de lion. Près d'elle est Mégare, issue du magnanime Créon, et l'épouse du fils d'Amphitryon, qui fut toujours d'une force indomptable.

» J'aperçois la mère d'Œdipe, la belle Épicaste, qui, par imprudence, commit un exécrable forfait en s'unissant à son propre fils ; ce héros, après avoir tué son père, épousa sa mère, et les dieux révélèrent ce crime aux humains. Œdipe souffrit de grands maux dans l'agréable ville de Thèbes ; puis il régna sur les Cadméens par la funeste volonté des immortels. Épicaste, en proie à la douleur la plus vive, suspendit une longue corde à une poutre élevée et descendit dans les sombres et inébranlables demeures de Pluton, laissant après elle au malheureux Œdipe toutes les souffrances qu'exercèrent sur lui les Furies d'Épicaste !

» Je vois aussi la belle Chloris, que jadis Nélée prit pour épouse à cause de sa beauté, et qu'il obtint en échange d'immenses présents. Chloris était la plus jeune des filles d'Amphion, issu d'Iasus, et qui régna puissamment dans Orchomène, ville de Minias. Cette reine de Pylos donna au roi Nélée trois fils célèbres, Nestor, Chromion, et le magnanime Périclymène. Chloris enfanta aussi l'illustre Péro, admirée par tous les hommes, et que les princes voisins désiraient épouser; mais Nélée ne consentit à

l'accorder qu'à celui qui ramènerait des champs de Phylacé les génisses au large front du puissant Iphiclus. Ce projet était difficile à exécuter ; cependant un devin irréprochable promit seul d'enlever ces troupeaux ; mais il en fut empêché par le destin, par des pâtres agrestes et par de pesants liens. Lorsque les mois et les jours furent accomplis, que l'année fut révolue, et que les heures arrivèrent avec une nouvelle année, alors le redoutable Iphiclus, délivra le devin qui lui avait expliqué les desseins des dieux. — Ainsi s'accomplit la volonté du fils de Saturne.

» Je vois aussi Lédà, l'épouse de Tyndare, Lédà qui donna à ce héros deux fils magnanimes, Castor, habile à dompter les coursiers, et Pollux, si plein de force au pugilat ; ces deux guerriers habitent encore la terre féconde, et ils sont même honorés par Jupiter jusque dans les sombres demeures. Castor et Pollux vivent et meurent tour à tour, et on leur rend les mêmes honneurs qu'aux dieux immortels^[5].

» Après Lédà j'aperçois l'épouse d'Aloée, Iphimédie, qui se glorifie d'avoir reposé entre les bras de Neptune. Iphimédie eut deux fils, le divin Otus, et l'illustre Éphialte, dont la vie fut de courte durée. Jamais la terre fertile ne nourrit, après le célèbre Orion, de héros aussi grands et aussi beaux que les deux fils d'Iphimédie ; car à neuf ans ils avaient neuf coudées de grosseur, et leur taille était de neuf brasses^[6]. Ces héros menacèrent les immortels d'apporter dans les cieux le tumulte de la guerre ; ils tentèrent même de placer le mont Ossa dans l'Olympe, et sur l'Ossa le

Pélion chargé de forêts, afin d'escalader le ciel. Certes ils auraient réussi, s'ils eussent atteint l'âge de puberté ! Le fils de Jupiter et de Latone à la blonde chevelure les tua tous deux avant que sous leurs tempes fleurît un tendre duvet, et que leurs joues fussent couvertes d'une barbe naissante.

» J'aperçois ensuite Phèdre, Procris et la fille du fatal^[7] Minos, la belle Ariane, que Thésée enleva de Crète pour l'emmener dans la ville sacrée d'Athènes ; mais il ne put s'unir à elle, car Diane, sur le témoignage de Bacchus, la perça de ses flèches dans l'île de Dia.

» Enfin je vois Maira, Clymène, et l'odieuse Ériphyle, qui sacrifia son époux pour de l'or éclatant. — Mais je ne puis ni dire ni nommer toutes les épouses et toutes les filles de héros qui s'offrirent à ma vue ; car avant la fin de mon récit la nuit divine se serait enfuie. Maintenant voici l'heure de me reposer, soit ici, soit près de mon navire avec mes compagnons. Je laisse donc aux dieux et à vous, nobles Phéaciens, le soin de mon départ. »

Ainsi parle Ulysse, et tous gardent un profond silence tant ils sont charmés d'entendre ces aventures dans les sombres palais d'Alcinoüs. Alors Arêté aux bras blancs, s'adressant aux convives, leur dit :

« Phéaciens, quelle pensée avez-vous de cet étranger, de sa taille, de son visage et de son esprit ? Sans doute il est mon hôte, mais aussi chacun de vous partage cet honneur. Ne renvoyez donc point cet infortuné et ne lui refusez pas vos dons, puisque dans vos demeures vous possédez, par la volonté des dieux, d'immenses richesses. »

Aussitôt le héros Échénus, le plus âgé des Phéaciens, leur adresse ces paroles :

« Ô mes amis, tout ce que vient de dire notre reine est conforme à notre pensée et à nos désirs ; obéissez donc à sa voix. Mais c'est Alcinoüs lui-même qui doit, le premier, nous montrer l'exemple. »

Alcinoüs lui répond en ces termes :

« Oui, cette parole s'accomplira si les dieux me conservent la vie, à moi qui règne sur les Phéaciens, navigateurs illustres. Quoique cet étranger désire revoir sa patrie, qu'il attende néanmoins jusqu'au lendemain afin que j'achève de rassembler tous les présents. Les habitants de cette île doivent s'occuper du départ d'Ulysse ; mais ce soin me regarde surtout, moi votre roi. »

Le prudent Ulysse lui dit aussitôt :

« Puissant Alcinoüs, toi le plus illustre des Phéaciens, si tu m'ordonnais de rester ici toute une année entière, j'y consentirais encore pourvu que tu voulusses bien préparer tout ce qu'il faut pour mon départ et me combler de dons magnifiques ; car il me serait agréable de rentrer dans ma douce patrie les mains remplies de présents. Je serais alors chéri et honoré de tous ceux qui me verraient revenir à Ithaque. »

Alcinoüs réplique en ces termes :

« Noble Ulysse, à ta voix nous ne te soupçonnons pas d'être un imposteur, ni un de ces fourbes, comme la terre en nourrit beaucoup, ni un de ceux qui sont toujours prêts à

débiter des fables sur des pays que personne ne connaît ; il y a de la grâce dans tes paroles et de la sagesse dans tes discours. Semblable à un chanteur, tu nous as savamment raconté l'histoire des Achéens et tes propres infortunes. Dis-nous maintenant avec sincérité si tu n'as point vu quelques-uns de ces nobles compagnons qui te suivirent au siège de Troie et qui trouvèrent la mort en ces lieux. La nuit est encore bien longue, et l'heure du sommeil n'est point arrivée. Continue donc à nous raconter tes histoires merveilleuses. J'attendrai même le retour de la divine Aurore, si tu consens à nous parler, dans ce palais, de tes nombreux malheurs. »

Le prudent Ulysse lui répond :

« Puissant Alcinoüs, il est un temps pour parler, mais il en est un aussi pour dormir. Si tu désires m'entendre, je ne m'y refuse point. Je vais te faire connaître des malheurs plus grands encore ; je vais te raconter les souffrances de ceux de mes amis qui, échappés à la guerre lamentable des Troyens, périrent au retour par les perfidies d'une femme odieuse.

» Lorsque la chaste Proserpine a dispersé les ombres des femmes illustres qui s'empressaient autour de moi, je vois arriver l'âme triste et désolée d'Agamemnon, fils d'Atrée. Les mânes des guerriers qui succombèrent avec lui dans le palais d'Égisthe sont à ses côtés. Aussitôt qu'Atride a bu le sang noir, il me reconnaît : ce guerrier pousse de longs gémissements, verse d'abondantes larmes, et me tend ses mains comme s'il voulait m'embrasser ; mais les forces lui

manquent, et il n'a plus cette vigueur qui, jadis, animait ses membres flexibles. À sa vue je pleure, mon âme est touchée de compassion ; et je m'empresse de lui adresser ces rapides paroles :

« Glorieux fils d'Atrée, Agamemnon, roi des hommes, quel cruel destin t'a soumis au long sommeil de la mort ? Neptune t'a-t-il fait périr sur tes navires en t'envoyant le souffle impétueux des tempêtes ? Des ennemis t'ont-ils frappé sur la terre pendant que tu leur dérobaux leurs bœufs et leurs riches troupeaux de brebis, et que tu combattais autour de leur ville pour t'emparer de leurs épouses ? »

» L'ombre d'Agamemnon me répond aussitôt :

« Noble fils de Laërte, ingénieux Ulysse, Neptune ne m'a point fait périr en excitant contre moi les horribles tempêtes. Des ennemis ne m'ont pas non plus frappé sur la terre. Mais Égisthe seul, qui méditait ma perte, m'a donné la mort, aidé par mon infâme épouse ! Il me fit venir dans son palais, m'offrit un somptueux festin et me tua comme on tue les bœufs dans les étables ! Ainsi j'ai péri d'une mort ignominieuse ! Autour de moi tombèrent mes compagnons égorgés comme des sangliers aux blanches dents, qu'on immole soit pour les noces d'un homme opulent, soit pour ces repas où chacun apporte son tribut, soit enfin pour une fête splendide. — Ulysse, tu vis tomber jadis un grand nombre de héros morts en combattant ou dans les mêlées sanglantes ; mais tu aurais gémi plus profondément encore si tu nous avais vus étendus dans le palais au milieu des coupes remplies de vin et des tables chargées de mets,

tandis que le plancher des salles était inondé de notre sang ! J'entendis la voix plaintive de la fille de Priam, Cassandre, que la perfide Clytemnestre tua auprès de moi. Quoique expirant, j'étendis les mains pour saisir un glaive ; l'odieuse Clytemnestre s'enfuit aussitôt, et elle ne voulut point fermer avec ses mains les lèvres et les paupières d'un homme qui descendait dans les sombres demeures de Pluton ! — Non, il n'est rien de plus méchant ni de plus horrible qu'une femme qui conçoit en son âme de tels forfaits ! Clytemnestre a commis un crime exécrationnable en méditant la mort de l'époux qui l'aima si tendrement dans sa jeunesse ! Hélas, je pensais en rentrant dans ma demeure être reçu avec joie par mes enfants et par mes serviteurs ; mais ma perfide épouse a déshonoré sa mémoire, elle a fait rejaillir sa propre honte sur son sexe et même sur la femme la plus vertueuse ! »

» Je réponds à l'illustre Agamemnon :

« Jupiter poursuit toujours d'une haine implacable la race des Atrides à cause des perfidies de leurs épouses ! Que de héros ont péri pour Hélène ! Clytemnestre t'a dressé pendant ton absence de sinistres embûches ! »

» Agamemnon réplique à ces paroles en disant :

« Ulysse, ne te laisse pas gouverner par ton épouse et ne lui confie pas les secrets que tu possèdes. Il est des choses qu'il faut dire, il en est d'autres qu'il faut taire. Noble héros, tu ne recevras point la mort des mains de celle qui partagea ta couche ; car la fille d'Icare, la vertueuse Pénélope, est douée d'une rare prudence, et elle renferme en son âme de

sages pensées. Nous la laissâmes encore jeune épouse, quand nous partîmes pour Ilion, et son enfant était à la mamelle. Télémaque, jeune alors, siège maintenant parmi les hommes. Son père, de retour, va bientôt revoir son heureux fils, et, lui, ton enfant chéri, recevra son père comme les convenances l'exigent. Mais moi, je n'ai pu contempler mon fils bien-aimé ; car Clytemnestre m'a tué avant que je l'aie revu ! Ulysse, grave bien dans ton cœur les paroles que je vais t'adresser. Aborde en secret dans ta patrie, car il ne faut pas se confier aux femmes. — Dis-moi maintenant avec sincérité si mon fils est encore vivant, s'il habite Orchomène ou la sablonneuse Pylos, auprès de Ménélas, ou bien s'il réside dans la vaste Lacédémone ; car sans doute mon fils, le divin Oreste, n'est pas mort et il est toujours sur la terre fertile. »

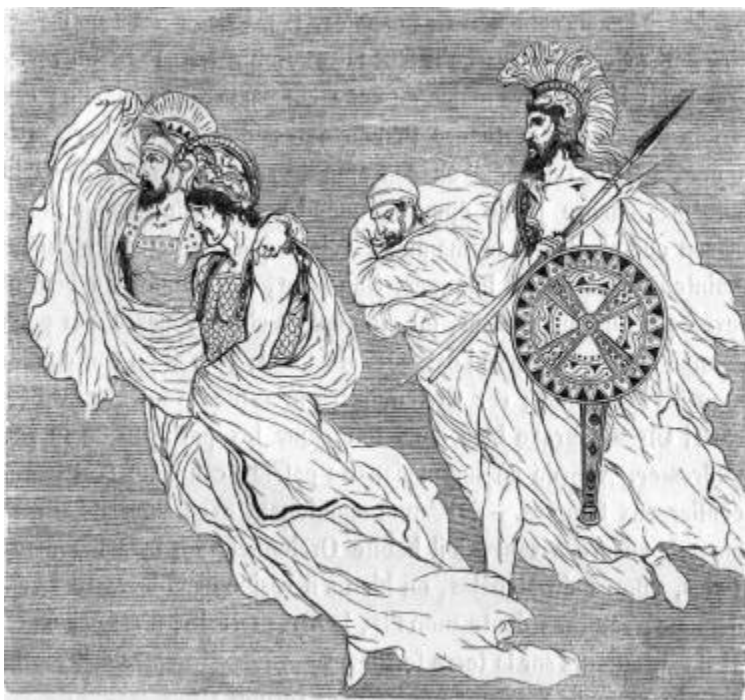
» Je réponds à Agamemnon en ces termes :

« Atride, pourquoi m'interroges-tu ! J'ignore si ton fils est mort ou vivant. Je ne puis te répondre ; car il ne faut pas, tu le sais, proférer de vaines paroles.

» En nous livrant tous deux à ces douloureux entretiens, nous restons accablés de tristesse et nous répandons d'abondantes larmes. »

» J'aperçois ensuite les âmes d'Achille, fils de Pélée, de Patrocle, de l'irréprochable Antiloque et d'Ajax, d'Ajax qui, par sa taille et sa beauté, l'emportait sur tous les Danaens, excepté sur l'illustre fils de Pélée. L'âme d'Eacide à la course légère me reconnaît aussitôt et m'adresse, en soupirant, ces rapides paroles :

« Divin fils de Laërte, téméraire Ulysse, quel dessein plus grand encore que tous ceux que tu as déjà conçus médites-tu donc en ton âme? Comment as-tu osé descendre dans ces ténébreuses demeures habitées par les ombres insaisissables, par les images des hommes qui ne sont plus ? »



» Je m'empresse de lui répondre par ces mots :

« Achille, fils de Pélée, toi le plus illustre d'entre les Achéens, je suis venu consulter Tirésias en ces lieux, afin qu'il me dise comment je pourrai retourner à Ithaque. Je n'ai point encore revu l'Achaïe ni touché aux terres paternelles,

mais j'erre toujours sur les mers et je souffre mille douleurs. Noble Achille, nul homme n'a jamais été ni ne sera jamais plus heureux que toi. Durant ta vie nous t'honorions comme un immortel ; et maintenant que tu as cessé d'exister, tu règues en ces lieux sur les âmes des morts. Noble Achille, ne t'afflige point d'être descendu dans les sombres demeures ! »

» Il me répond aussitôt :

« Illustre fils de Laërte, ne cherche point à me consoler du trépas ! J'aimerais mieux, simple cultivateur, servir sous, un homme pauvre qui ne posséderait qu'un faible bien, que de régner sur toutes ces ombres ! — Mais parle-moi maintenant de mon vaillant fils, et apprends-moi s'il s'est montré dans les combats aux premiers rangs des guerriers. Dis-moi si tu as entendu parler du vénérable Pelée ; dis-moi si ce héros gouverne encore avec honneur les nombreux Thessaliens, ou bien s'il est méprisé dans Hélas et dans Phthie parce que la vieillesse a affaibli ses membres. Je ne suis plus sur la terre pour le défendre comme autrefois lorsque j'immolais dans la vaste cité d'Ilion tout un peuple de guerriers en combattant pour les Argiens. Si, vivant encore, je rentrais dans le palais de mon père, oh ! alors je montrerais tout mon courage, et je ferais sentir la force de mes bras invincibles à tous ceux qui outragent le vénérable Pelée ou refusent de lui rendre les honneurs dus à son rang ! »

» Je réplique à ces paroles en disant :

« Je n'ai rien entendu dire du noble Pelée. Quant à Néoptolème ton fils, je puis t'en parler comme tu me le demandes ; car c'est moi qui l'ai conduit dans un navire de Scyros au milieu des Achéens aux belles cnémides. Toutes les fois que nous tenions conseil sous les murs d'Ilion, il parlait toujours le premier et jamais il ne s'écartait de ce qu'il fallait dire^[8]. Le divin Nestor et moi nous l'emportions seuls sur lui. Lorsque nous combattions avec l'airain dans les plaines de Troie, jamais il ne restait confondu dans la foule des soldats ; mais il les précédait tous, et par son courage il ne le cédait à personne. Néoptolème, ton fils, tua de nombreux ennemis au sein de l'ardente mêlée. Je ne pourrais point te dire les noms de tous ceux qu'il renversa dans la poussière en combattant pour les Argiens ; mais je te nommerai seulement le fils de Thélèphe, le héros Eurypyle qu'il frappa de son glaive : autour de ce guerrier troyen périrent de nombreux Cétéens venus pour épouser des femmes troyennes^[9]. Eurypyle était après le divin Memnon le plus beau de tous nos ennemis. Lorsque les chefs des Argiens entrèrent dans le cheval qu'avait construit Epéus, on me confia le soin d'ouvrir et de fermer cette vaste embuscade. Les chefs et les princes des Danaens essayèrent leurs larmes, et tous leurs membres tremblèrent ; mais je ne vis jamais pâlir le beau visage de Néoptolème, et jamais il ne répandit de pleurs sur ses joues. Ce jeune héros me suppliait, au contraire, de le faire sortir de cette sombre retraite ; il saisissait souvent son glaive, sa lance chargée d'airain, et brûlait de porter la mort aux Troyens. Enfin

quand nous eûmes ravagé la ville élevée de Priam, Néoptolème remonta dans son navire chargé de butin et de dons magnifiques ; il ne fut point frappé par les javelots ni par les lances, et il ne reçut aucune de ces blessures qui surviennent dans les combats lorsqu'au sein des mêlées Mars fait éclater ses fureurs. »

» À ces mots s'éloigne l'âme d'Éacide à la course légère ; ce héros traverse à grands pas la prairie Asphodèle^[10], charmé de m'entendre dire que son fils était un vaillant guerrier.

» D'autres ombres s'arrêtent tristes devant moi, et chacune d'elles me raconte ses douleurs. L'âme seule d'Ajax, fils de Télamon, se tient à l'écart. Ajax est encore irrité de la victoire que je remportai sur lui quand, près de nos navires, je lui disputai les armes d'Achille, que Thétis, sa vénérable mère, destina comme prix à celui qui en serait jugé digne par les fils des Troyens et par Minerve-Pallas^[11]. Plût aux dieux que je ne l'eusse point vaincu dans cette lutte ! C'est à cause de ces armes que la terre renferme un si noble héros, cet Ajax qui par sa taille et ses exploits était le premier des Danaens après l'irréprochable fils de Pélée. J'adresse donc à ce guerrier ces douces et flatteuses paroles :

« Ajax, fils de l'illustre Télamon, tu ne veux donc pas après ta mort, oublier la colère que t'inspirèrent contre moi ces armes funestes que les dieux ont rendues fatales aux Argiens ? Toi, le rempart des Grecs, tu mourus à cause de ces armes ! Nous te regrettâmes comme Achille, fils de

Pélée, et cependant il n'y eut que Jupiter qui fut l'auteur de tous ces maux ! Ce dieu, rempli de haine contre la belliqueuse armée des Danaens, fit peser sur toi la triste destinée ! — Approche-toi donc, Ajax, pour écouter mes paroles ; dompte enfin ta colère et ton cœur orgueilleux ! »

» Ajax, au lieu de répondre à mes paroles, s'enfuit dans l'Érèbe avec la foule des ombres. Cependant, malgré sa colère, il m'aurait parlé, ou, moi, je me serais approché de lui ; mais alors tout mon désir était de voir les autres âmes des morts.

» J'aperçois l'illustre fils de Jupiter, Minos, placé sur un trône ; il tenait son sceptre d'or et jugeait les mânes des humains. Toutes les ombres assises ou debout dans les vastes demeures de Pluton plaidaient leur cause devant le roi Minos.

» Je vois ensuite le grand Orion poursuivant à travers la prairie Asphodèle les monstres qu'il immola jadis sur des montagnes désertes. Orion tenait encore dans ses mains vigoureuses sa forte massue d'airain qu'aucun effort ne peut briser.

» Tityus, fils de l'auguste Terre, se présente alors à ma vue ; il est étendu sur le sol et couvre de son corps neuf arpents de terrain, deux vautours lui rongent le foie en plongeant leurs becs dans ses entrailles. Tityus ne peut les repousser avec ses mains ; car jadis il fit violence à l'épouse de Jupiter, Latone, lorsqu'elle traversait les riantes campagnes de Panope pour se rendre à Pytho.

» Puis j'aperçois Tantale, qui, souffrant d'amères douleurs, se tenait debout dans un lac ; l'eau touchait à son menton, et, malgré sa soif, Tantale n'en pouvait boire. Chaque fois que le vieillard se baissait pour se désaltérer l'onde fugitive tarissait aussitôt, et sous ses pieds il n'apercevait qu'un sable noir brûlé par un dieu cruel. De beaux arbres laissaient pendre au-dessus de la tête de Tantale des fruits magnifiques ; c'étaient des poiriers, des orangers, des pommiers superbes, de doux figuiers et des oliviers toujours verts ; mais dès que le vieillard se levait pour y porter la main, tout à coup le vent les enlevait jusqu'aux nues ténébreuses.



» Sisyphe, agité par de cruels tourments, s'offre à mes

regards ; il roule un énorme rocher et le pousse avec ses pieds et ses mains jusqu'au sommet d'une montagne. Mais dès que la roche est près d'atteindre à la cime, une force supérieure la repousse en arrière et l'impitoyable pierre retombe de tout son poids dans la plaine. Sisyphe recommence sans cesse à pousser la roche avec effort, la sueur coule de ses membres, et des tourbillons de poussière s'élèvent au-dessus de sa tête.

» Après Sisyphe, je vois le vigoureux Hercule, ou plutôt son image; car ce dieu assis parmi les immortels goûte les joies du festin, et il possède Hébé aux jolis pieds, Hébé, la fille du puissant Jupiter et de Junon aux brodequins d'or. Autour de cette ombre les morts s'agitent avec bruit comme des oiseaux épouvantés qui fuient de toutes parts. Hercule, semblable à la nuit sombre, jette de farouches regards; il tient son arc et il appuie le trait sur le nerf comme un guerrier prêt à lancer une flèche : un baudrier terrible, formé d'un tissu d'or, étincelle sur sa poitrine ; sur ce baudrier sont tracés de merveilleux travaux, des ours, des sangliers sauvages, des lions aux regards terribles, des combats, des mêlées, des meurtres, des homicides. L'ouvrier habile qui mit son art à façonner ce magnifique baudrier n'a jamais rien enfanté et n'enfantera jamais rien de semblable. Bientôt Hercule me reconnaît; il me contemple attentivement, et, plein de compassion, il m'adresse ces paroles :

« Noble fils de Laërte, ingénieux Ulysse, tu es donc aussi sous le poids du terrible destin, comme je l'étais moi-même lorsque je voyais encore la brillante clarté du soleil ! Moi,

fils de Jupiter, je fus accablé de maux sans nombre : je servis un homme bien inférieur à moi, et ce faible mortel m'imposa les plus rudes travaux ; il m'envoya même en ces lieux pour enlever le chien gardien des enfers, car il ne connaissait pas d'entreprise plus périlleuse. Pourtant je saisis le monstre et je le conduisis hors des sombres demeures : Mercure et Minerve avaient guidé mes pas. »

» En achevant ces mots, Hercule^[12] disparaît dans le ténébreux séjour. Moi je reste là pour voir s'il viendrait encore quelques-uns des vaillants héros morts autrefois. J'aurais peut-être aperçu Thésée, Pirithoüs^[13], et quelques guerriers de la noble race des dieux ; mais tout à coup la foule des morts se rassembla en poussant des cris bruyants, la peur s'empara de moi, et je craignis que Proserpine ne m'envoyât la tête de l'horrible Gorgone ! — Soudain je retourne à mon vaisseau, j'ordonne à mes compagnons de s'embarquer et de délier les cordages ; mes guerriers m'obéissent et se placent sur les bancs des rameurs. Bientôt le navire est porté par les flots rapides à travers le fleuve Océan ; il est d'abord poussé par les rames, et ensuite un vent favorable le dirige.



1. [↑](#) Par Cimmériens il faut entendre les peuples voisins du lac Averno, aujourd'hui Lago Averno, entre Baies et Cumes. Selon Hesychius, le nom de Cimmériens fut donné à ces peuples parce qu'ils habitaient une contrée ténébreuse. Voelker fait dériver ce mot de χειμέριος (hiver) ; Voss au contraire le fait venir du mot phénicien kamar, kimmer (chaleur et obscurité). (vers 15)
2. [↑](#) Homère dit : ἔμὲ δὲ χλωρὸν δέος ἥρει (vers 43) (la pâle crainte me nuit) ; mais il nous a été impossible de rendre cette phrase en français : on n'aurait point compris la personnification de la Crainte et l'épithète que lui donne le poète.
3. [↑](#) Dugas-Montbel fait remarquer que l'expression ἀθηρηλοιγὸν (vers 128) employée ici pour exprimer un van, dérive de λοιγός (perte, destruction), et de ἄθηρ ἄθερος (la barbe de l'épi, la balle qui enveloppe le grain). Dans l'Iliade, ajoute cet auteur, un van se dit πτύον ; ce devaient être deux objets différents. Le πτύον de l'Iliade devait avoir quelque rapport avec cet instrument d'osier fait en coquilles et avec deux anses, dans lequel on agite le grain, comme semble l'indiquer la phrase même de l'Iliade : du large van s'élancent les pois, tandis que celui dont il est question est tout simplement une pelle de bois pour jeter le blé en l'air et en détacher la menue paille. On conçoit très-bien qu'une rame puisse être prise pour cet instrument par des hommes qui n'avaient aucune idée de navigation ; car, disaient les anciens, le van de la mer, c'est la rame ; et la rame de la terre, c'est le van.

4. ↑ On est partagé à l'endroit de l'épithète ἵπποχάρμης (vers 259), Clarke la rend par gaudens-equis ; Dubner dit equestris-bellator, et Voss la traduit par : der Tumbler der Rosse (qui lance les chevaux). Les auteurs du Dictionnaire des Homérides la traduisent par qui aime à combattre sur un char, qui prend plaisir au combat des chars.
5. ↑ Jupiter accorda l'immortalité à Pollux et lui permit de la partager avec son frère ; c'est pourquoi ils sont alternativement dans l'Olympe et dans l'Enfer. Une tradition ultérieure les fait naître d'un œuf de cygne, et les transporte parmi les étoiles pour être les dieux protecteurs des nautoniers. — Knight pense que ces vers doivent être supprimés, parce que, dit il, les fils de Tyndare n'étaient pas des divinités aux yeux d'Homère.
6. ↑ On prétend que la coudée grecque avait 43 centimètres, et la brasses 1 mètre 80 centimètres.
7. ↑ Clarke, Dugas-Montbel et Voss, sans tenir compte de l'esprit placé sur l'omicron, ont lu ὀλοόφρων, au lieu de ὀλοόφρων (vers 323), et ont traduit cette épithète, le premier par prudent, le second par sage, et le troisième par allererfahren (expérimenté). Dubner seul l'a bien rendue par exitiosus.
8. ↑ Pour l'explication de ce passage nous avons suivi la traduction de Dubner, et nous nous sommes écarté des interprétations données par MM. Theil et Hallez-d'Arros et par tous les traducteurs français.
9. ↑ Le texte porte : γυναιῶν εἵνεκα δώρων (vers 521) (à cause des dons féminins). Nous suivons, pour la traduction de ce passage, Dugas-Montbel, qui dit : « Faute de mieux, je m'en suis tenu à l'explication qui suppose que cette expression se rapporte à la promesse qu'avait faite Priam à Eurypyle de lui donner une de ses filles en mariage. » Mais, dit Strabon, de quelque manière qu'on explique cette phrase, elle n'en reste pas moins une énigme.
10. ↑ La prairie Asphodèle était, aux Enfers, le lieu où se tenaient les ombres des héros. L'Asphodèle est une plante liliacée ; les bulbes de sa racine servaient autrefois de nourriture aux pauvres.
11. ↑ Les petites Scholies nous apprennent qu'Agamemnon, ne voulant pas prendre sur lui de décider entre tous les héros qui se disputaient les armes d'Achille, s'en rapporta au jugement des prisonniers troyens.
12. ↑ On prétend que le passage relatif à Hercule appartient à une époque plus moderne. Dugas-Montbel fait observer à ce sujet que toutes ces idées appartiennent à une mythologie posthomérique, de même que la doctrine des châtiments après la mort ; de sorte que les passages relatifs aux supplices de Tityus, de Tantale, de Sisyphe, etc., paraissent être d'évidentes interpolations.

13. ↑ Plutarque prétendait que le vers où il est question de Pirithoüs avait été ajouté par Pisistrate. Knight supprime ce vers, et il motive sa suppression en disant : « Le vers de ce passage aura sans doute été intercalé par un rhapsode athénien. Le nom de Thésée n'était pas en grand honneur dans les temps homériques, car il n'en est jamais question dans l'Iliade, si ce n'est dans le vers 265 du premier chant, vers évidemment interpolé, et seulement une fois dans l'Odyssée, v. 321 de ce chant. De là on peut conclure que Thésée avait plutôt la réputation d'un chef de bande que d'un général. »



Lorsque notre navire a quitté les courants du fleuve Océan, il rentre dans les flots de la vaste mer et touche à l'île d'Ea, où sont le palais et les chœurs de la divine Aurore et le lever de l'éblouissant Soleil. Mes compagnons tirent alors le vaisseau sur le sable, puis ils s'endorment près des bords de la mer, en attendant l'aube du jour.

» Le lendemain, dès que brille la matinale Aurore aux doigts de rose, j'envoie mes guerriers dans les demeures de Circé pour en rapporter le cadavre d'Elpénor. Nous abattons les arbres qui couronnent le lieu le plus élevé du rivage, et nous ensevelissons Elpénor en versant d'abondantes larmes. Quand les flammes ont consumé son corps et ses armes, nous élevons à notre malheureux compagnon un tombeau

surmonté d'une colonne, et nous plaçons au sommet du monument une rame bien polie.

» Quand nous avons accompli ces devoirs, Circé, instruite de notre retour, arrive élégamment parée ; ses suivantes nous apportent du pain, des mets nombreux, et un vin étincelant aux rouges couleurs. La déesse, se tenant debout au milieu de nous, prononce ces paroles :

« Malheureux ! quoique vivants encore, vous êtes descendus dans les sombres demeures de Pluton ! Vous êtes donc deux fois mortels, puisque tous les autres hommes ne meurent qu'une fois ! Maintenant goûtez ces mets, buvez ce vin, et reposez-vous ici tout le jour. Demain au lever de l'Aurore vous voguerez de nouveau sur les flots. Je vous indiquerai votre route et je vous signalerai tous les dangers, afin que, fuyant les écueils, vous n'éprouviez aucun malheur sur la terre ni sur la mer. »

» Ainsi parle la déesse, et nous cédonc volontiers à ses avis. Pendant tout le jour et jusqu'au coucher du soleil, nous mangeons des viandes succulentes et nous savourons un délicieux nectar. Quand le soleil est couché et que les ténèbres se sont répandues sur la terre, mes compagnons s'abandonnent au repos près des amarres de notre navire. Alors la déesse, me prenant par la main et me tirant à l'écart loin de mes guerriers, me fait asseoir à ses côtés ; elle m'interroge, me demande ce qui m'est arrivé pendant mon voyage, et moi je lui raconte tout avec détail. Puis l'auguste Circé me tient ce discours :

« Ulysse, toutes ces choses se sont donc passées ainsi. Maintenant écoute-moi, et plus tard un dieu te rappellera le souvenir de mes paroles. — D'abord tu rencontreras les Sirènes, séductrices de tous les hommes qui s'approchent d'elles : celui qui, poussé par son imprudence, écouterait la voix des Sirènes, ne verra plus son épouse ni ses enfants chéris qui seraient cependant charmés de son retour ; les Sirènes couchées dans une prairie captiveront ce guerrier de leurs voix harmonieuses. Autour d'elles sont les ossements et les chairs desséchées des victimes qu'elles ont fait périr.

» Fuis ces bords et bouche les oreilles de tes compagnons avec de la cire molle, de peur qu'aucun d'eux ne les entende. Toi-même, si tu le désires, tu pourras écouter les Sirènes, mais laisse-toi auparavant attacher les pieds et les mains au mât de ton navire rapide ; laisse-toi charger de liens, afin que tu puisses te réjouir en écoutant la voix de ces Sirènes enchanteresses. Si tu implorés tes guerriers, si tu leur ordonnes de te délier, qu'ils te retiennent alors par de nouvelles chaînes. Lorsque tes compagnons auront fui ces rivages, je ne puis t'enseigner quelle route tu auras à suivre. Tu ne prendras conseil que de toi-même. Cependant je vais t'indiquer les chemins qui s'ouvrent des deux côtés. Là sont des roches saillantes, autour desquelles grondent les flots azurés d'Amphitrite ; elles sont appelées par les dieux fortunés roches errantes. Aucun oiseau ne peut les franchir, pas même les colombes timides qui portent l'ambrosie au puissant Jupiter. La roche unie ravit toujours une de ces colombes ; alors le fils de Saturne en envoie une autre pour

compléter leur nombre. Les vaisseaux qui s'approchent de ces immenses rochers périssent en ces lieux ; les débris des navires et les corps des nautonniers sont emportés par les flots de la mer et dévorés par le feu du ciel. Le navire Argo, célébré par tous les chanteurs, fut le seul qui, en revenant des contrées d'Aétès, franchit ce passage ; il se serait même brisé contre ces rochers s'il n'eût été conduit par la belle Junon, car Jason était cher à cette déesse.

» La pointe aiguë de l'un de ces deux écueils touche aux vastes cieux; elle est environnée d'un nuage sombre qui ne se dissipe jamais, et la sérénité ne brille point à son sommet, ni dans l'été, ni dans l'automne. Nul homme ne pourrait y monter et n'en pourrait descendre, eût-il même vingt bras et vingt pieds, tant cette roche est lisse et semble être soigneusement polie. Au milieu du rocher se trouve une caverne obscure tournée vers le couchant, du côté de l'Érèbe ; c'est là, noble Ulysse, qu'il faut diriger ton vaisseau. Un homme, jeune encore, qui, de son creux navire, lancerait une flèche contre cette grotte, n'en atteindrait pas le fond. Scylla pousse d'affreux rugissements, sa voix est semblable à celle d'un jeune lion ; et personne ne se réjouit à la vue de ce monstre terrible, pas même un dieu ! Scylla possède douze griffes horribles et six cous d'une longueur démesurée ; à chacun d'eux est attachée une tête effrayante où paraît une triple rangée de dents serrées et nombreuses, sur lesquelles siège le noir trépas. Le milieu de son corps est plongé dans la vaste caverne, ce monstre ne fait sortir du gouffre que ses têtes hideuses ; il

les promène autour de l'écueil, puis saisit et dévore les dauphins, les chiens de mer et les énormes baleines que nourrit par milliers la bruyante Amphitrite. Aucun nautonnier ne se glorifie d'avoir échappé sain et sauf aux fureurs de ce monstre terrible, car Scylla saisit toujours un homme par chacune de ses têtes et l'enlève de son navire à la proue azurée.



» Ulysse, l'autre écueil que tu verras est plus bas, très près de l'autre, et à la portée des flèches. À son sommet s'élève un figuier chargé de feuilles ; au-dessous de ce figuier est la formidable Charybde, qui engloutit sans cesse l'onde noire : trois fois par jour et elle la rejette, et trois fois encore elle l'avale en poussant des mugissements effroyables. Qu'il ne t'arrive donc point de passer en ces lieux lorsque Charybde

absorbe les eaux de la mer ; car nul ne pourrait t'arracher à la mort, pas même le puissant Neptune. Rapproche-toi de Scylla et dirige ton navire en effleurant l'écueil. Il vaut mieux regretter six compagnons que de les voir périr tous ensemble. »

» J'adresse aussitôt à Circé ces paroles :

« Déesse, dis-moi toute la vérité. Si j'évite la funeste Charybde, pourrai-je combattre l'autre monstre quand il attaquera mes guerriers ? »

» La plus noble des déesses me répond en ces termes :

« Malheureux, tu songes donc encore aux fatigues et aux périls de la guerre ! Quoi ! tu ne veux point le céder aux dieux mêmes ! Sache donc alors que Scylla ne peut être privée de la vie : elle est immortelle. Scylla est un monstre terrible, sauvage, cruel, qu'on ne peut combattre ; il est impossible de se défendre contre elle, et le plus sûr est de fuir. Si tu restes auprès de Scylla pour lutter avec elle, je crains bien que, s'élançant de nouveau, elle n'engloutisse autant de guerriers qu'elle a de têtes. Navigue donc avec vitesse, en implorant la mère de Scylla, Crataïs, qui donna le jour à ce fléau ; elle empêchera peut-être le monstre de s'élançer sur vous tous.

» Puis vous atteindrez l'île de Thrinacrie. Là paissent sept troupeaux de chacun cinquante génisses, et sept autres

troupeaux de chacun cinquante brebis consacrés au dieu du jour. Ces animaux ne se reproduisent point, ils ne meurent jamais, et les déesses les gardent : ce sont deux nymphes à la belle chevelure, Phaétuse et Lampétie, que conçut du Soleil la divine Nééra. Lorsque leur vénérable mère les eut élevées, elle les envoya dans l'île de Thrinacrie, leur confia les brebis de leur père et ses bœufs aux cornes tortueuses. Si, songeant à ton retour, tu respectes ces troupeaux, tu pourras, après avoir bien souffert, revoir ta patrie ; mais, si, au contraire, tu attaques ces animaux, je te prédis la perte de ton navire et la mort de tous tes compagnons. Ulysse, si tu échappes au trépas, tu rentreras malheureux dans Ithaque, après avoir longtemps erré sur la mer et perdu tous tes guerriers. »

» Elle dit, et bientôt paraît la divine Aurore au trône d'or. La plus noble des déesses s'éloigne en traversant son île, et moi je retourne au rivage. J'ordonne à mes compagnons de monter dans le navire et de délier les cordages ; ils obéissent aussitôt, se placent sur les bancs, et tous assis en ordre frappent de leurs rames la mer blanchissante. Circé, la puissante déesse à la voix mélodieuse^[1] et aux cheveux ondoyants, nous envoie un vent favorable qui guide notre navire à la proue azurée et gonfle nos voiles. Lorsque nous avons disposé les agrès, nous nous asseyons tous et nous voguons au gré du pilote et des vents.

» Alors, quoique affligé, j'adresse ces paroles à mes compagnons :

« Ô mes amis, je vais vous faire connaître les prédictions de la divine Circé ; afin que vous sachiez tous si nous périrons, ou si nous échapperons à la mort qui nous menace. Circé nous défend d'écouter les harmonieux accents des Sirènes ; elle nous ordonne de fuir leurs prairies émaillées de fleurs, et elle ne permet qu'à moi d'entendre leurs chants. Mais aussi vous devez m'attacher avec des cordes et des chaînes au pied du mât élevé pour que j'y reste immobile. Si je vous implore et si je vous commande de me délier, alors entourez-moi de nouveaux liens.»

» Tandis que j'apprenais à mes compagnons tous ces détails, nous apercevons l'île des Sirènes ; car notre navire était poussé par un vent favorable. Mais tout à coup le vent s'apaise, le calme se répand dans les airs, et les flots sont assoupis par un dieu. Les rameurs se lèvent, plient les voiles, et les déposent dans le creux navire ; puis ils s'asseyent sur les bancs et font blanchir l'onde de leurs rames polies et brillantes. Aussitôt je tire mon glaive d'airain et je divise en morceaux une grande masse de cire que je presse fortement entre mes mains ; la cire s'amollit en cédant à mes efforts et à la brillante lumière du soleil, fils d'Hypérion, puis j'introduis cette cire dans les oreilles de tous mes guerriers. Ceux-ci m'attachent les pieds et les mains au mât avec de fortes cordes ; ils s'asseyent et frappent de leurs rames la mer blanchissante. Quand, dans sa course rapide, le vaisseau n'est plus éloigné du rivage que de la portée de la voix et qu'il ne peut plus échapper

aux regards des Sirènes, ces nymphes font entendre ce chant mélodieux :

« Viens, Ulysse, viens, héros fameux, toi la gloire des Achéens ; arrête ici ton navire et prête l'oreille à nos accents. Jamais aucun mortel n'a paru devant ce rivage sans avoir écouté les harmonieux concerts qui s'échappent de nos lèvres. Toujours celui qui a quitté notre plage s'en retourne charmé dans sa patrie et riche de nouvelles connaissances. Nous savons tout ce que, dans les vastes plaines d'Ilion, les Achéens et les Troyens ont souffert par la volonté des dieux. Nous savons aussi tout ce qui arrive sur la terre féconde. »

» Tel est le chant mélodieux des Sirènes, que mon cœur désirait entendre. Aussitôt fronçant les sourcils, j'ordonne à mes compagnons de me délier ; mais au lieu d'obéir ils se couchent et rament encore avec plus d'ardeur. En même temps Euryloque et Périclès se lèvent, me chargent de nouveaux liens qui me serrent davantage. Quand nous avons laissé derrière nous ces rivages et que nous n'entendons plus la voix des Sirènes, ni leurs accents mélodieux, mes compagnons enlèvent la cire qui bouche leurs oreilles et me dégagent de mes liens.

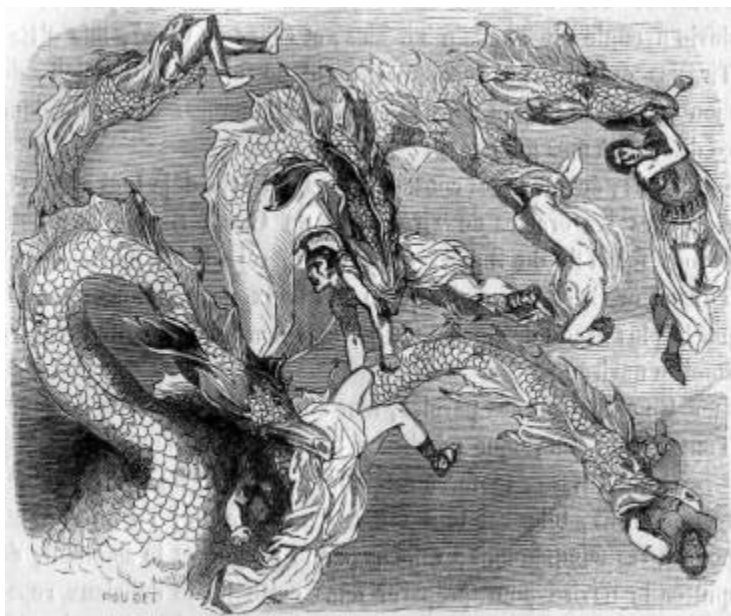
» Lorsque nous sommes à quelque distance de l'île, j'aperçois une épaisse fumée, je vois s'élever des vagues immenses, et j'entends un bruit terrible gronder au sein des mers : les rames s'échappent des mains de nos nautonniers épouvantés, et elles tombent avec bruit sur les flots mugissants. Le navire s'arrête ; car mes compagnons

n'agitent plus leurs longues rames. Alors je parcours mon vaisseau, j'encourage mes guerriers par de douces paroles, et je leur dis, en m'adressant à chacun d'eux :

« Ô mes amis, nous ne sommes point sans connaître les dangers ! Celui qui nous menace maintenant n'est pas plus grand que ceux affrontés par nous lorsque le Cyclope nous enferma dans sa profonde caverne. Cependant mon courage, mes conseils et ma prudence, vous sauvèrent, et j'espère que vous ne l'avez pas oublié. Obéissez tous à ma voix ; restez inébranlables sur les bancs ; frappez de vos rames les flots immenses de la mer et Jupiter nous permettra peut-être d'échapper à la mort. Quant à toi, pilote, voici mes ordres, puisque tu tiens le gouvernail. Dirige le vaisseau en le tenant toujours éloigné de cet épais brouillard et des flots agités ; observe attentivement cet écueil, de peur qu'à ton insu le navire en s'éloignant ne s'approche de l'autre rocher^[2] et ne nous précipite dans l'abîme. »

» Je m'arrête et ils m'obéissent aussitôt. Cependant je ne leur parlais point de Scylla et du malheur qui les menaçait tous^[3], dans la crainte que les rameurs effrayés n'abandonnassent les rames pour se réfugier au fond du navire. J'oublie moi-même l'ordre terrible que m'avait donné Circé de ne point me défendre ; je me couvre de mes armes étincelantes ; je prends dans mes mains deux longs javelots, et je monte sur le devant du navire. Là j'espérais apercevoir Scylla cachée dans les rochers, Scylla qui devait être fatale à mes compagnons ; mais je ne pus la découvrir,

et mes yeux se fatiguèrent inutilement à considérer cette caverne ténébreuse.



» Enfin nous entrons en gémissant dans le détroit. D'un côté se trouve Scylla, et de l'autre la redoutable Charybde qui dévore avec fracas l'onde amère. Quand celle-ci vomit les vagues qu'elle vient d'engloutir, la mer murmure en bouillonnant comme l'eau d'un bassin placé sur un ardent foyer, et l'écume jaillit dans les airs jusque sur les sommets élevés des deux écueils. Mais lorsque Charybde absorbe l'onde, la mer se creuse avec bruit ; les flots se brisent en mugissant autour du rocher, et dans le fond de l'abîme la terre laisse apparaître une arène bleuâtre : mes compagnons sont saisis d'épouvante. Tandis qu'en redoutant le trépas nos

yeux sont fixés sur Charybde, Scylla enlève de mon navire six nautonniers renommés et par la force de leurs bras et par leur mâle courage. Alors, portant mes regards sur mon navire, je n'aperçois plus ces compagnons fidèles, mais je vois leurs pieds et leurs mains s'agitant dans les airs. Ces guerriers m'implorent tour à tour et m'appellent pour la dernière fois ! — Lorsque, sur un roc élevé, le pêcheur, armé d'un long roseau, prépare un appât trompeur aux faibles habitants des ondes, il lance dans la mer la corne d'un bœuf sauvage, et bientôt il enlève un poisson palpitant qu'il jette ensuite sur le sable : ainsi mes chers compagnons sont enlevés tout palpitants et précipités ensuite contre le rocher ! Tandis que ces infortunés me tendent les bras en poussant des cris déchirants le monstre les dévore devant sa caverne. Jamais, eu parcourant les plaines humides de l'Océan, un si triste spectacle ne s'offrit à mes regards !...

» Après avoir évité les écueils de Charybde et de Scylla, nous apercevons l'île superbe du dieu du jour ; c'est là que sont les belles génisses au large front et les nombreuses brebis du Soleil, fils d'Hypérion. Pendant que j'étais encore sur mon navire, voguant au milieu des eaux, j'entends le rugissement des génisses et le bêlement des moutons. Alors je me rappelle les paroles du devin aveugle, le Thébain Tirésias, et celles de Circé, fille d'Ea. Tirésias et Circé me recommandèrent de fuir l'île du Soleil, du dieu qui porte la joie dans le cœur des hommes. J'adresse donc ce discours à mes guerriers :

« Amis, écoutez mes conseils, vous qui avez déjà tant souffert ! Apprenez les oracles de Tirésias et de Circé. Sachez que nous devons fuir l'île du Soleil, du dieu qui réjouit les mortels ; car Tirésias et Circé m'ont dit qu'en ces lieux nous serions menacés par le plus grand des malheurs. Dirigez donc loin de cette île notre sombre navire. »

» En entendant ces paroles, leur âme est brisée par la douleur. Tout à coup Euryloque m'adresse ces reproches amers :

« Cruel Ulysse, ta force est immense, et tu ne peux fatiguer tes membres, toi ; car tout ton corps est de fer ! Tu ne permets point à tes compagnons, vaincus par la fatigue et le sommeil, de quitter le navire pour préparer dans cette île le délicieux repas du soir. Tu nous ordonnes au contraire de naviguer pendant la nuit^[4] et d'errer loin de cette île sur la mer ténébreuse. Cependant, tu ne l'ignores pas, c'est durant la nuit que s'élèvent les vents orageux, qui détruisent les vaisseaux. Comment éviterons-nous la mort si tout à coup surviennent les violentes tempêtes excitées par les souffles du Notus et du Zéphyr, qui brisent les navires, malgré les dieux eux-mêmes ? Obéissons donc plutôt à la sombre nuit, et préparons le repas en restant sur le rivage ; et demain, au lever de la divine Aurore, nous naviguerons sur la vaste mer. »

» Ainsi parle Euryloque, et tous mes compagnons applaudissent. Je reconnais alors qu'une divinité nous

prépare de nouveaux malheurs, et je dis aussitôt à Euryloque :

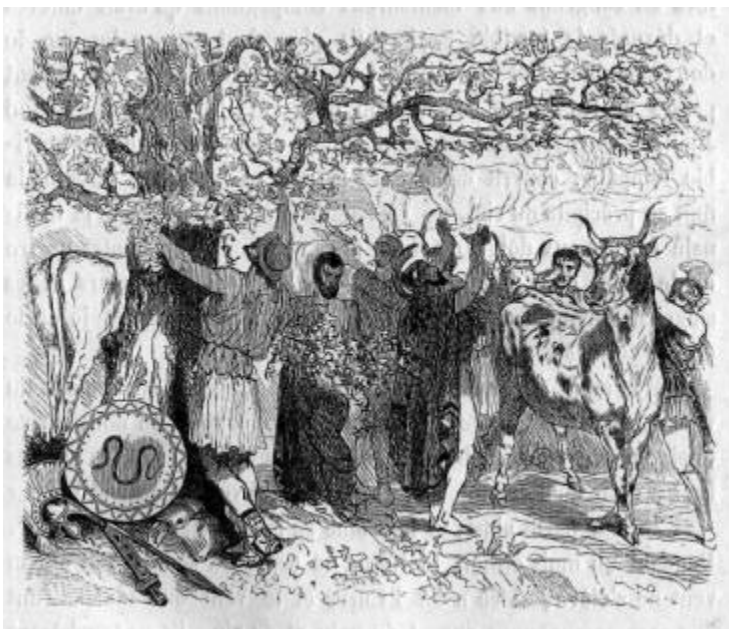
« Tu me forces à t'obéir parce que je suis le seul de mon avis. Eh bien, Achéens ! faites-moi d'abord un terrible serment. Jurez-moi tous que si vous rencontrez ces bœufs ou ces brebis vous n'aurez point l'imprudence d'égorger un seul de ces animaux, et que vous vous contenterez des provisions que nous avons reçues de l'immortelle Circé. »

» À ces mots ils jurent tous comme je le leur avais ordonné ; ils placent le vaisseau dans le vaste port, situé près d'une source d'eau pure ; puis ils sortent du navire et préparent le repas du soir. Quand ils ont apaisé la faim et la soif, ils versent des larmes en songeant aux malheureux compagnons qu'avait enlevés et dévorés la terrible Scylla ; ils pleuraient encore lorsque le doux sommeil vint les saisir. Les deux tiers de la nuit étaient passés et les astres s'inclinaient déjà vers le couchant, quand Jupiter, envoyant des vents impétueux accompagnés d'une horrible tempête, couvrit de nuages la mer et la terre : aussitôt la nuit se précipita du ciel. — Le lendemain, dès que brille la matinale Aurore aux doigts de rose, nous mettons à l'abri notre navire en le tirant dans une grotte profonde où sont les chœurs et les sièges des nymphes. Je convoque aussitôt l'assemblée et je parle en ces termes :

« Mes amis, il reste encore dans notre vaisseau des mets et du vin. Ainsi respectons ces troupeaux, de peur qu'il ne nous arrive quelques nouveaux malheurs ; car ce sont les

génisses et les grasses brebis d'un dieu redoutable, du Soleil qui voit et entend tout. »

» Je leur parle ainsi, et leur âme se laisse aisément persuader. Pendant un mois entier, le Notus ne cesse de souffler ; et aucun vent ne s'élève, si ce n'est l'Eurus et le vent du sud. — Tant que mes compagnons eurent du pain et du vin, ils ne touchèrent point aux troupeaux du Soleil ; car ils ne demandaient que les aliments nécessaires à la vie. Mais lorsque toutes les provisions du navire vinrent à manquer, ils se mirent à errer par nécessité, cherchant quelque proie. Ils tâchaient de saisir des poissons avec leurs hameçons recourbés, de prendre des oiseaux, ou enfin tout ce qui leur tombait sous la main ; car la faim dévorait leurs entrailles. Moi je parcourais seul l'intérieur de l'île et j'implorais les immortels pour que l'un d'eux m'indiquât ma route. — Errant ainsi dans l'île, loin de mes compagnons, je me baignais les mains dans un lieu abrité contre les vents, et j'adressais mes prières à tous les dieux habitants de l'Olympe, lorsque le doux sommeil se répandit sur mes paupières. En ce moment Euryloque donne à mes compagnons ce conseil funeste :



« Écoutez-moi, vous qui avez souffert tant de maux ! Le trépas, sous quelque forme qu'il se présente, est affreux aux malheureux mortels ; mais mourir de faim est encore tout ce qu'il y a de plus horrible ! Venez donc choisir les plus beaux animaux consacrés au Soleil, et sacrifions les aux immortels qui habitent les vastes régions célestes. Si nous revoyons Ithaque, notre chère patrie, nous élèverons au dieu du jour un temple superbe que nous enrichirons d'offrandes précieuses et magnifiques. Mais si le fils d'Hypérion, irrité de la perte de ses génisses aux cornes élevées, veut briser notre navire, et si les autres dieux s'unissent à sa vengeance, j'aime encore mieux, en une seule fois, perdre la vie au milieu des flots que de périr lentement dans cette île déserte ! »

» Ainsi parle Euryloque, et tous mes compagnons l'applaudissent. Ils choisissent les plus belles génisses du Soleil (ces troupeaux paissaient non loin de notre navire à la proue azurée), puis, rangés autour de leurs victimes, ils font des prières et coupent le tendre feuillage d'un chêne à la haute chevelure ; car il n'avait plus d'orge blanche dans notre navire au beau tillac. Quand leurs prières sont terminées, ils égorgent les génisses, les dépouillent, leur coupent les cuisses, les enveloppent dans une double couche de graisse et les recouvrent de chairs palpitantes. Mes guerriers, n'ayant plus de vin pour faire les libations sur l'holocauste embrasé, font rôtir les génisses et les arrosent avec de l'eau. Lorsque les cuisses sont consumées et que mes compagnons ont goûté les entrailles, ils divisent les restes des victimes et les percent avec de longues broches.

» En ce moment le doux sommeil m'abandonne, et je retourne à mon vaisseau placé sur le rivage de la mer. Comme je m'approchais de mes guerriers, l'agréable odeur des viandes vient à ma rencontre. Alors poussant des gémissements, j'adresse ces paroles aux immortels :

« Puissant Jupiter, et vous tous, dieux éternels et fortunés, c'est pour ma perte, sans doute, que vous m'avez plongé dans un funeste sommeil ! En mon absence mes compagnons ont commis un horrible forfait ! »

» Pendant ce temps Lampétie au long voile vient en messagère rapide annoncer au Soleil, fils d'Hypérion, que

nous avons immolé les troupeaux consacrés à ce dieu. Le Soleil, courroucé contre mes amis fidèles, s'adresse aux immortels et leur dit :

« Puissant Jupiter, et vous tous, dieux éternels et fortunés, vengez-moi des compagnons d'Ulysse, fils de Laërte. Ces guerriers ont audacieusement égorgé mes génisses que j'aimais à contempler quand je m'élevais vers les cieux étoilés, et quand du haut de la voûte céleste je retournais sur la terre. Si je n'obtiens pas d'eux l'expiation qui m'est due pour la perte de mes génisses, je descendrai dans les ténébreuses demeures de Pluton et alors j'éclairerai les ombres des morts ! »

» Jupiter, le dieu qui commande aux nuages, lui répond aussitôt :

« Ô Soleil, éclaire toujours les dieux dans l'Olympe et les faibles mortels sur la terre féconde. Je lancerai ma foudre étincelante sur le vaisseau d'Ulysse, et je briserai cet esquif en mille éclats au milieu de la mer ténébreuse. »

» Ces discours des dieux me furent rapportés par la divine Calypso, qui les avait appris de Mercure, l'immortel messager de l'Olympe.

» Arrivé sur la plage, j'accable tour à tour mes compagnons des plus violents reproches ; mais nous ne pouvions plus trouver aucun remède, car les bœufs étaient égorgés. Tout à coup les dieux nous montrent d'effroyables prodiges. Les peaux des animaux se mettent à ramper, les

chairs crues et même les chairs rôties se prennent à mugir en imitant la voix des bœufs égorgés !

» Pendant six jours entiers mes compagnons se livrèrent aux festins en immolant les plus belles génisses du Soleil ; mais lorsque le septième jour eut été ramené par Jupiter, les vents et les tempêtes s'apaisèrent. — Alors nous nous embarquons, nous dressons notre mâât, nous déployons nos blanches voiles, et nous lançons notre navire à la mer.

» Quand nous sommes à quelque distance de l'île et que loin de découvrir la terre, nous n'apercevons plus que le ciel et les ondes, le fils de Saturne enveloppe notre vaisseau d'un nuage bleuâtre, et la mer est plongée dans les ténèbres. Soudain le bruyant Zéphyr se précipite en excitant une horrible tempête ; l'impétuosité des vents rompt les deux cordages du mat, qui tombe en arrière ; et avec lui tous les agrès sont jetés au fond du vaisseau : le mâât, dans sa chute, frappe et brise le crâne de notre pilote. Ce malheureux guerrier est précipité dans les ondes, comme un plongeur, la tête la première, et la vie, l'abandonne. Au même instant Jupiter fait gronder le redoutable tonnerre et il lance sa foudre sur notre bâtiment, qui tournoie aussitôt ; le navire est rempli d'un nuage de soufre et mes compagnons tombent à la mer. Ces infortunés, semblables à des corneilles marines, flottent autour du vaisseau ; et le retour dans leur patrie leur est à jamais ravi !

» Resté seul, je parcours en tous sens mon vaisseau, lorsqu'un tourbillon sépare les flancs de la carène qui est elle-même emportée par les vagues ; le mâât aussi est

arraché de la carène ; mais comme une longue courroie faite avec la dépouille d'un taureau pendait à ce mât, je les réunis aussitôt ; je m'assieds sur les débris de mon esquif, et je m'abandonne aux vents pernicioeux.



» Alors le Zéphyr cesse et la tempête s'apaise. Bientôt arrive le Notus qui, portant la douleur dans mon âme, me fait craindre d'avoir à lutter encore avec l'horrible Charybde. Pendant toute la nuit, je suis le jouet des flots, et aux premiers rayons du jour je me trouve auprès des rochers de Charybde et de Scylla. L'horrible Charybde engloutissait en ce moment l'onde salée. Je m'élançai alors sur un haut figuier, et j'y reste fortement attaché comme une chauve-souris. Je ne pouvais ni me reposer sur mes pieds, ni

m'élever plus haut, car les racines de cet arbre étaient éloignées, et les longues branches qui ombrageaient l'abîme étaient à une très grande hauteur. J'y reste suspendu jusqu'à ce que le monstre ait rejeté de son sein le mât et la carène de mon navire. Je les attendais depuis longtemps avec impatience, lorsqu'ils réapparaissent enfin. À l'heure où le juge quitte l'assemblée pour prendre le repas du soir, après avoir terminé les différends d'une bouillante jeunesse, Charybde fait reparaître les poutres de mon navire. J'étends les pieds et les mains, et je tombe avec bruit dans la mer, tout près des larges poutres ; puis je m'assieds sur ces débris et je rame avec effort. (Le père des dieux et des hommes ne permit point que Scylla m'aperçût ; car alors je n'aurais pu éviter le terrible trépas.)

» Pendant neuf jours j'errai sur les flots ; mais quand vint la dixième nuit les vents me poussèrent dans l'île d'Ogygie où demeure Calypso à la voix mélodieuse et aux cheveux ondoyants. Cette déesse m'accueillit favorablement et prit soin de moi. — Mais pourquoi redire encore toutes ces aventures ? Hier dans ce palais je les ai racontées devant toi, puissant Alcinoüs, et devant ta chaste épouse. Il m'est pénible de revenir sur des événements dont je vous ai déjà fait le récit. »



1. [↑](#) Homère donne souvent aux déesses l'épithète d'αὐδήεις, parce que les divinités sont alors considérées par le poète comme se servant de la voix humaine.
2. [↑](#) Ce passage, μή σε λάθῃσι κεῖσ' ἔξορμήσασα (vers 220/221) (de peur qu'à ton insu il ne n'en aille de ce côté-là) (du côté de Charybde), n'a été rendu par aucun traducteur français. Clarke, Dubner et Voss ont seuls très exactement traduit cette phrase obscure.
3. [↑](#) Tous les traducteurs français, anglais et allemands ont pris ἄπρηκτον ἄνιν (vers 223) comme une personnification de Scylla et ont traduit : « Je ne leur parlais point de Scylla, ce malheur inévitable ; » c'est-à-dire : « Je ne leur parlais point de ce monstre qu'il faut franchir. » Nous pensons, au contraire, qu'Ulysse fait ici allusion à la perte de ses compagnons, laquelle, selon la prédiction de Circé, était inévitable ; et cette perle est appelée par Ulysse malheur inévitable.
4. [↑](#) Homère dit : νύκτα θοήν (vers 284) (nuit rapide). Les auteurs du Dictionnaire des Homérides prétendent que la nuit est ainsi nommée parce qu'elle arrive presque subitement, ou parce qu'elle semble passer trop vite aux hommes qui aiment le repos.



Ansi parle Ulysse, et tous les convives, captivés par le plaisir, gardent le silence dans le sombre palais. Alcinoüs, s'adressant alors au fils de Laërte, lui dit :

« Ulysse, puisque tu es venu dans ma demeure d'airain, tu n'erreras plus de nouveau, ballotté par les vagues, toi qui as déjà tant souffert ! Maintenant, ô Phéaciens, c'est à chacun de vous que je m'adresse, vous qui venez toujours boire avec moi le vin d'honneur et entendre le chantre divin. Déjà les vêtements destinés à l'étranger sont renfermés dans un coffre poli, ainsi que l'or richement travaillé et tous les dons que les chefs des Phéaciens apportèrent en ces lieux. Il faut maintenant que chacun de vous lui donne un grand trépied avec un bassin ; puis nous demanderons une rétribution au peuple rassemblé ; car il ne serait pas juste qu'un seul fût chargé de faire toutes ces largesses. »

Le langage d'Alcinoüs plaît aux Phéaciens ; mais comme ils désirent eux-mêmes goûter le repos, ils retournent dans leurs demeures. Le lendemain, dès qu'apparaît la matinale Aurore aux doigts de rose, les Phéaciens vont au navire en portant l'airain qui honore les hommes)^[1] ; le puissant Alcinoüs, qui les accompagne, place tous ces présents sous les bancs, afin qu'ils ne gênent pas les nautonniers lorsqu'ils agiteront leurs longues rames ; puis ils se rendent tous au palais du roi pour y préparer le festin.

Alcinoüs immole un bœuf en l'honneur du fils de Saturne, de Jupiter qui commande aux nuages et règne sur tous les dieux. Quand les cuisses sont consumées, les convives prennent un repas délicieux et se livrent à la joie ; le divin chanteur Démodocus, honoré par les peuples, fait entendre au milieu d'eux des sons mélodieux. Mais Ulysse tourne souvent ses regards vers le soleil étincelant et attend son coucher avec une vive impatience ; car depuis longtemps il désire partir. Ainsi, le laboureur désire ardemment le repas du soir lorsque, durant le jour, ses bœufs ont traîné la forte charrue : il voit avec plaisir le soleil se coucher ; car il peut se rendre au festin, et ses genoux sont brisés de fatigue : telle est la joie d'Ulysse lorsqu'il aperçoit le soleil sur son déclin. Ce héros alors adresse la parole aux Phéaciens en se tournant du côté d'Alcinoüs :

« Puissant Alcinoüs, toi le plus illustre de cette île, lorsque tu auras fait les libations, renvoie-moi sans danger dans ma patrie, et toi-même sois heureux. J'ai obtenu tout ce que désirait mon cœur : les préparatifs du départ et des présents magnifiques. Puissent les dieux me les rendre favorables et puisse-je aussi retrouver vivants dans mes demeures mon épouse irréprochable et mes amis chéris ! Vous, Phéaciens, qui restez en ces lieux,

goûtez le bonheur auprès de vos épouses, de vos jeunes filles et de vos enfants ! Que les dieux vous accordent toutes les vertus et qu'ils éloignent de vous tous les maux ! »

Il dit ; et tous les Phéaciens, approuvant ses paroles, demandent aussitôt qu'on hâte le départ de l'étranger qui vient de parler avec tant de convenance. Alcinoüs donne aussitôt cet ordre à son héraut.

« Pontonoüs, mêle dans le cratère un vin pur que tu distribueras à tous les convives, afin qu'après avoir imploré Jupiter nous renvoyions ce noble étranger dans sa patrie. »

Aussitôt Pontonoüs mêle dans le cratère un vin aussi doux que le miel, et il le distribue à tous les convives. Ceux-ci, sans abandonner leurs sièges, font des libations à tous les dieux qui habitent les vastes régions célestes. Le divin Ulysse se lève, place entre les mains d'Arété une double coupe et lui parle en ces termes :

« Ô reine, sois heureuse jusqu'au moment où viendront et la vieillesse et la mort, qui sont le partage de tous les humains ! Moi, je pars ; mais toi, goûte le bonheur dans ce palais, au milieu de ton peuple ; réjouis-toi avec tes enfants, et ton époux, le puissant Alcinoüs ! »

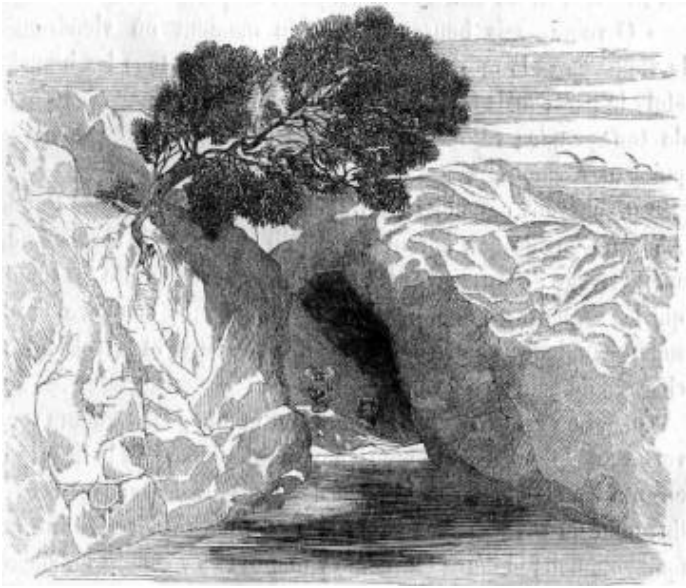
En achevant ces mots, il franchit le seuil du palais. Soudain Alcinoüs envoie son héraut pour qu'il conduise le fils de Laërte sur le rivage de la mer. Arété envoie aussi avec Ulysse les femmes qui la servent : l'une tient un manteau sans souillure et une superbe tunique ; l'autre porte le coffre précieux, et la troisième est chargée du pain et du vin.

Quand on est arrivé sur les bords de la mer, les rameurs reçoivent et déposent dans le creux navire les aliments et le

breuvage ; ensuite ils étendent sur le tillac des tapis et des couvertures de lin, afin qu'Ulysse couché vers la poupe puisse dormir d'un profond sommeil ; le héros lui-même y monte et s'y repose en silence. Alors les matelots se rangent sur les bancs, détachent les câbles, se renversent en arrière, et font jaillir les eaux de la mer en les frappant de leurs rames. En ce moment un sommeil profond et paisible, semblable à la mort, se répand sur les paupières d'Ulysse.

Lorsque dans l'arène quatre coursiers vigoureux s'élançant à la fois, pressés par l'aiguillon, portent la tête haute et franchissent l'espace : de même s'élève la poupe en fendant les ondes ; les flots sombres se précipitent à la proue du navire, lequel court si rapidement que l'épervier, le plus agile des oiseaux, ne pourrait le suivre. Ainsi s'élance le vaisseau en sillonnant les vagues et en portant un héros dont les pensées sont semblables à celles des dieux. Celui qui naguère supporta de nombreuses douleurs, qui affronta les combats des hommes et les flots cruels, est maintenant plongé dans un sommeil profond et il oublie tous les maux qu'il a soufferts !

Dès que paraît l'étoile du matin, la brillante messagère de la divine Aurore, le vaisseau qui traverse les mers approche des rivages de l'île.



Dans les champs est le port consacré à Phorcyrie, vieillard de la mer. On aperçoit deux plages escarpées qui s'avancent des deux côtés pour former le port, et abriter les flots contre le souffle impétueux des vents. Les vaisseaux restent immobiles et sont dépourvus de liens, lorsqu'ils entrent dans cette enceinte. Au sommet du port s'élève un olivier au feuillage touffu. Tout près de cet arbre est un antre obscur et délicieux consacré aux nymphes appelées Naïades. Dans l'intérieur de l'antre se trouvent des cratères et des amphores de pierre dans lesquels les abeilles viennent déposer leur miel ; là sont de grands métiers en marbre où les nymphes tissent une toile éclatante de pourpre, travaux admirables à voir ; là aussi coule une onde pure et limpide. Cette grotte a deux portes : l'une est ouverte aux hommes, et elle regarde le Borée ; l'autre, tournée du côté de Notus, ne s'ouvre qu'aux dieux, et les mortels ne la franchissent jamais.

Les Phéaciens pénètrent dans ce port qu'ils connaissaient déjà. Le navire s'avance sur le rivage jusqu'à la moitié de sa carène, tant il est vigoureusement poussé par les bras des rameurs. Les nautonniers descendent à terre, transportent Ulysse loin du navire avec les couvertures de lin et les riches tapis ; ils déposent sur la plage le héros toujours enseveli dans un profond sommeil ; ils sortent ensuite les richesses que les Phéaciens, inspirés par Minerve, donnèrent à Ulysse et ils placent ces présents au pied de l'olivier mais en dehors du chemin, de peur que quelque voyageur venant à passer ne les enlève ; puis ils s'en retournent dans leur patrie^[2]. — Neptune n'a point oublié les menaces qu'il adressa jadis au divin fils de Laërte ; aussi cherche-t-il maintenant à connaître les desseins de Jupiter.



« Père des dieux, dit-il, je ne serai plus désormais honoré parmi les immortels, puisque les humains ne me respectent plus, même les Phéaciens qui tirent de moi leur origine ! Je croyais qu'Ulysse ne rentrerait dans sa patrie qu'après avoir éprouvé de nombreuses infortunes. Cependant je ne voulais point lui interdire le retour, car tu le lui avais promis et confirmé par un signe de ta tête. Maintenant les Phéaciens le conduisent tout endormi à travers les mers et le déposent sur le rivage d'Ithaque. Bien plus, ils l'ont comblé de présents magnifiques ; ils lui ont donné de l'airain, de l'or, de riches habits et en telle quantité, que jamais il n'en eût autant rapporté d'Ilion s'il fût revenu sain et sauf dans ses foyers après avoir obtenu sa part des dépouilles. »

Le dieu qui commande aux nuages lui répond aussitôt :

« Hélas, puissant Neptune ! qu'as-tu dit ! Non, les immortels ne te mépriseront jamais ; car il serait injuste de t'outrager, toi le plus ancien et le plus illustre d'entre nous ! Si quelque mortel enhardi par sa force refuse de t'honorer, tu pourras toujours te venger de lui. Fais donc ce que tu désires et ce qui plaît à ton cœur. »

Neptune, le dieu qui ébranle la terre, réplique en ces termes :

« J'aurais agi déjà comme tu me le conseilles, ô roi des sombres nuages ; mais je redoute ta colère et je tiens à l'éviter. Je veux anéantir dans les profondeurs de la mer le superbe vaisseau des Phéaciens qui vient de conduire Ulysse, afin que ces peuples renoncent désormais à ramener dans leur patrie les étrangers

qui touchent à leur île. Je veux encore entourer leur ville d'une haute montagne. »

Jupiter répond à Neptune :

« Mon ami, voici le parti qui me semble préférable. Lorsque tous les Phéaciens accourront pour voir leur navire rentrer dans le port, tu changeras ce navire en un roc qui conservera la forme de leur esquif, pour que tous les hommes soient frappés d'étonnement ; puis tu cacheras leur ville derrière une haute montagne. »

À peine Neptune a-t-il entendu ces paroles, qu'il se rend dans l'île de Schérie, habitée par les Phéaciens ; le vaisseau allait aborder au rivage quand le dieu entra dans l'île. Neptune s'approche du navire, le frappe de sa main et le change en rocher ; puis il l'attache à la terre par de profondes racines et s'éloigne.

Les Phéaciens, navigateurs illustres, rassemblés sur le rivage, sont frappés d'étonnement et se disent :

« Qui donc enchaîne ainsi au milieu de la mer ce vaisseau rapide poussé vers nos côtes quand il se montrait déjà tout entier à nos regards ? »

Ainsi parlent les Phéaciens ; car ils ignoraient comment ce prodige avait eu lieu. Alors Alcinoüs prononce ce discours :

« Hélas ! aujourd'hui s'accomplissent les anciennes prophéties

de mon père ! Ce héros m'annonça que Neptune est sans cesse irrité contre nous, parce que depuis longtemps nous sommes les guides certains de tous les étrangers ; il ajouta qu'un jour le plus beau vaisseau des Phéaciens, revenant de conduire un voyageur dans sa patrie, serait anéanti dans la mer profonde, et que Neptune cacherait ensuite notre ville derrière une haute montagne. Ainsi parlait le vieillard ; et c'est aujourd'hui que toutes ces choses vont s'accomplir ! Maintenant écoutez mes paroles et obéissez-moi. Cessons désormais de reconduire les voyageurs qui viendront dans notre île ; immolons à Neptune douze taureaux pour que ce dieu, touché de compassion, n'entoure pas notre ville d'une montagne élevée. »

Il dit ; et les Phéaciens, saisis de crainte, amènent aussitôt des taureaux. Les princes et les chefs du peuple implorent le puissant Neptune en se tenant debout autour de l'autel. — Cependant le divin Ulysse se réveille tout à coup ; mais il ne reconnaît point sa patrie, car depuis longtemps il en était éloigné. Minerve, la fille de Jupiter, répand un divin nuage autour d'Ulysse pour qu'il reste inconnu, et aussi pour qu'elle puisse l'instruire de tout ce qu'il doit savoir. La déesse veut que son épouse, ses concitoyens et ses amis ne le reconnaissent point avant que les orgueilleux prétendants aient été punis de leur insolence. Aussi, tout ce qui environne Ulysse lui apparaît sous une forme étrangère : les longues routes, les ports protecteurs, les roches escarpées et les arbres chargés de feuillage. Il se lève, contemple les champs de sa patrie : mais bientôt il pleure à chaudes larmes ; de ses deux mains il se frappe les cuisses, et s'écrie eu gémissant :

« Ah, malheureux ! dans quel pays suis-je abordé ! Quels sont les hommes qui l'habitent ? sont-ils sauvages, cruels et sans justice, où bien sont-ce des hommes hospitaliers qui craignent et vénèrent les Immortels ? Où cacherai-je toutes ces richesses, et moi-même où vais-je porter mes pas ? Pourquoi les Phéaciens n'ont-ils point gardé leurs trésors ! J'aurais été trouver un autre prince magnanime qui m'eût certainement recueilli avec bienveillance et ramené dans ma patrie. Je ne sais maintenant où cacher tous ces biens ; je ne puis les laisser ici de peur qu'ils ne deviennent la proie des étrangers. Grands dieux ! ils sont donc sans justice et sans sagesse, les princes et les chefs des Phéaciens qui m'ont fait conduire dans ces contrées inconnues ! Ils me promettaient cependant avec certitude de me faire revoir l'île d'Ithaque, et ils n'ont point accompli leur promesse ! Que Jupiter, le protecteur des suppliants, les punisse, lui qui voit tous les humains et châtie tous les coupables ! Je vais maintenant compter mes trésors et voir si les nautes, en fuyant, ne m'ont rien emporté dans leur navire. »

En achevant ces mots il examine et compte avec soin les superbes trépieds, les bassins, l'or et les vêtements magnifiques : rien ne lui manque. Puis il arrose de ses larmes la terre de sa patrie et se roule sur le rivage de la mer retentissante en gémissant avec amertume. En ce moment Minerve lui apparaît sous les traits d'un jeune pasteur à la taille souple et délicate, elle ressemble à un fils de roi et porte sur ses épaules un large manteau ; de riches brodequins entourent ses pieds brillants, et elle tient un javalot dans une de ses mains. Ulysse

se réjouit à la vue de cet étranger ; il marche à lui et prononce ces paroles rapides :

« Ami, puisque c'est toi que je rencontre le premier en ce pays, je te salue. Ne m'aborde point en ennemi ; conserve-moi mes richesses et sois mon sauveur. Je t'implore comme un immortel et j'embrasse tes genoux. Parle-moi donc sincèrement, afin que je sache la vérité. Quel est ce pays ? quel est ce peuple et quels sont les hommes qui habitent ces contrées ? Suis-je ici dans une île aux roches élevées, ou cette plage, baignée par la mer, tient-elle au fertile continent ?



Minerve aux yeux d'azur lui répond aussitôt :

« Étranger, tu es donc privé de raison, ou tu viens de bien loin, puisque tu me demandes quel est ce pays ! — Cette île n'est cependant point sans renommée : des peuples nombreux la connaissent, soit qu'ils habitent les régions de l'Aurore et du Soleil, soit qu'ils résident dans des contrées opposées, au sein des ténèbres. Cette terre est âpre et peu favorable aux coursiers ; elle n'est pas d'une grande étendue, mais elle est féconde. Ici le froment et la vigne croissent en abondance, car les pluies et la rosée fertilisent la terre ; ici se trouvent de riches pâturages pour les brebis et les chèvres, et des forêts sombres et touffues ; ici coulent d'abondantes fontaines qui ne tarissent jamais. Sache donc enfin, noble étranger, que le nom d'Ithaque est parvenu jusque dans la ville de Troie, qu'on dit être fort éloignée de l'Achaïe. »

À ces mots le divin Ulysse goûte une douce joie ; car il vient d'entendre parler de sa patrie. Il s'empresse de répondre à la déesse, mais sans lui dire la vérité ; le héros compose quelque discours en conservant toujours dans sa poitrine un esprit fertile en ruses.

« J'ai souvent, dit-il, entendu parler d'Ithaque dans la vaste Crète située au delà des mers. J'arrive maintenant avec toutes ces richesses, et j'en ai laissé encore autant à mes enfants chéris. Je fuis après avoir tué le fils bien-aimé d'Idoménée, le léger Orsiloque, qui, dans la vaste Crète, l'emportait sur tous les autres Crétois par la rapidité de sa course. Je tuai ce héros parce qu'il voulut me ravir les dépouilles troyennes pour

lesquelles je souffris en affrontant les combats des guerriers et la fureur des flots. Je ne voulus jamais servir sous les ordres de son père dans les plaines de Troie ; car je commandais moi-même à d'autres guerriers. Je me mis en embuscade avec un de mes compagnons, et je frappai Orsiloque de ma lance garnie d'airain lorsque ce héros revenait des champs : une nuit sombre régnait dans les cieux, et aucun mortel ne m'aperçut quand je le privai de la vie. Après l'avoir tué je montai dans un navire phénicien, je donnai aux nautonniers qui s'y trouvaient une riche rançon ; je les priai de me conduire et de me déposer à Pylos ou dans la divine Élide gouvernée par les Épéens. La violence des vents nous jeta sur ces bords malgré les efforts des rameurs ; car les Phéniciens ne cherchaient point à me tromper, Nous errâmes longtemps sur les côtes de la mer ; enfin nous arrivâmes sur cette plage pendant la nuit. Nous entrâmes avec peine dans le port ; et quoique tourmenté par la faim, nous ne songeâmes point à préparer notre repas : nous nous couchâmes tous en sortant de notre vaisseau. Alors un doux sommeil s'empara de mes membres fatigués. Les Phéniciens sortirent mes richesses du creux navire et les déposèrent sur le sable où j'étais couché ; ensuite ils se rembarquèrent et firent voile pour la populeuse Sidon. Moi je restai sur le rivage le cœur accablé de chagrin.

À ces mots la déesse aux yeux d'azur sourit et caresse de sa main le divin Ulysse. Tout à coup elle paraît sous les traits d'une femme belle, majestueuse et savante dans les travaux les plus délicats ; puis elle adresse au héros ces rapides paroles :

« Certes il serait adroit et ingénieux celui qui, par astuce, l'emporterait sur toi, quand même ce serait un dieu. ! Homme incorrigible, toujours fertile en stratagèmes, tu ne renonceras

donc jamais à tes ruses, tu ne te lasserai donc pas, même au sein de ta patrie, de recourir à ces trompeuses paroles qui te sont chères depuis ton enfance ! Mais cessons de tels discours, puisque l'un et l'autre nous connaissons également tous ces subterfuges. Toi, tu l'emportes sur les autres hommes par tes conseils et par tes paroles ; moi, parmi les dieux, je suis honorée par mon esprit et par mes ruses. Comment, divin Ulysse, tu n'as point encore reconnu Pallas-Minerve, la fille de Jupiter ! C'est cependant moi qui t'assiste, qui veille sur toi et qui t'ai fait chérir de tous les Phéaciens. Maintenant je viens ici pour le donner les moyens de cacher tes richesses, et pour te dire tout ce que le destin te réserve dans ton superbe palais. Ulysse, tu supporteras des maux sans nombre ; car la nécessité t'y contraint. Tu ne feras connaître à aucun homme, à aucune femme, à personne, enfin, que tu es venu en ces lieux comme un fugitif. Souffre en silence de nombreuses douleurs et endure patiemment les outrages des hommes. »

Le prudent Ulysse lui répond aussitôt :

« Ô déesse, il serait difficile à un mortel de te reconnaître, fût-il même le plus habile de tous les hommes ; car tu peux prendre, toi, toutes les formes qu'il te plaît. Moi je sais combien tu m'as été favorable tant que nous, fils des Achéens, nous avons combattu dans les champs d'Ilion. Cependant lorsque nous eûmes ravagé la haute ville de Priam, que nous fûmes montés sur nos vaisseaux et qu'un dieu eut dispersé les Achéens, je cessai de t'apercevoir, ô fille de Jupiter, et je ne le vis point entrer dans mon navire pour éloigner de moi tout danger. Triste et chagrin, j'errais sur la mer en attendant que les immortels me délivrassent de mes maux. Naguère, au milieu du peuple

fortuné des Phéaciens, tu m'as, il est vrai, rassuré par tes paroles, et je fus par toi-même conduit dans leur ville. J'embrasse donc tes genoux, ô déesse ; je te supplie, au nom de ton père (je crains de n'être pas encore dans l'île d'Ithaque, mais sur une terre étrangère : c'est, je pense, pour me railler et séduire mon esprit que tu parles ainsi), de me dire si réellement je suis dans ma chère patrie. »

Minerve aux yeux d'azur réplique par ces mots :

« Ta poitrine renferme toujours les mêmes pensées. Je ne puis cependant pas t'abandonner dans l'infortune ; car tu es à la fois bienveillant^[3], ingénieux et sage. Tout autre, sans hésiter, serait allé dans sa maison, au retour de ses longs voyages, pour revoir sa femme et ses enfants ; mais toi tu ne veux rien connaître, tu ne veux rien apprendre avant d'avoir éprouvé ton épouse, qui repose tristement dans sa demeure et passe ses jours et ses nuits dans les larmes. Ulysse, j'étais persuadée qu'un jour tu reviendrais en ces lieux après avoir perdu tous tes compagnons ; mais je ne voulais point lutter avec Neptune, le frère de mon père, Neptune qui te poursuit sans cesse de sa vengeance, furieux de ce que tu privas jadis de la vue son fils bien-aimé. Mais pour bien te convaincre, je viens te montrer le pays d'Ithaque. Voici le port de Phorcyne, du vieillard de la mer : à son sommet s'élève l'olivier aux larges feuilles, voici tout près l'ancre agréable et profond, retraite sacrée des nymphes qui sont appelées Naïades ; c'est dans cette sombre grotte que souvent toi-même tu sacrifias aux nymphes de parfaites hécatombes. Enfin, voici le mont Nérите, ombragé de forêts. »

En parlant ainsi, la déesse dissipe le nuage ; soudain toute la contrée apparaît aux yeux d'Ulysse. L'intrépide héros, en revoyant sa patrie, goûte une douce joie, et baise la terre féconde ; puis, élevant ses mains, il implore les nymphes en ces termes :

« Nymphes Naïades, filles de Jupiter, je n'espérais plus vous revoir ! Maintenant je vous salue puisque mes vœux sont exaucés ! Je vous comblerai comme autrefois de présents magnifiques si la bienveillante Minerve, la protectrice des guerriers, me laisse vivre au milieu des mortels et veille sur les jours de mon fils chéri ! »

Minerve adresse aussitôt ces paroles à Ulysse :

« Rassure-toi, vaillant héros, et que de tels soins ne troublent point ta pensée. Cachons promptement tes richesses dans le fond de cet antre, afin que tu puisses les conserver; nous délibérerons ensuite sur le parti que nous devons prendre. »

À ces mots Minerve pénètre dans la grotte profonde et y cherche un réduit caché. Ulysse porte toutes ses richesses, l'or, l'airain solide et durable, et les superbes vêtements que lui donnèrent les Phéaciens, puis il les dépose soigneusement au fond de l'antre. La fille du dieu qui tient l'égide, place une pierre devant l'entrée de la grotte.

Minerve et Ulysse, assis tous deux au pied de l'olivier sacré, méditent la mort des orgueilleux prétendants. La déesse la première dit :

« Noble fils de Laërte, ingénieux Ulysse, voyons maintenant comment tu feras sentir la force de ton bras à ces prétendants qui, depuis trois années, règnent dans ton palais, et désirent obtenir ta noble épouse par de riches présents. Pénélope, soupirant après ton retour, les comble tous d'espoir et de promesses en leur envoyant des messages ; mais son âme a conçu d'autres pensées. »

Le prudent Ulysse l'interrompt et lui dit :

« Hélas ! comme Agamemnon, fils d'Atrée, je serais mort dans mon propre palais, si toi-même, ô déesse, tu ne m'avais instruit de tout avec sincérité ! Maintenant donne-moi les moyens de punir ces insensés prétendants. Reste auprès de moi et remplis mon cœur du même courage dont tu m'animas jadis lorsque nous renversâmes les brillants remparts d'Ilion. Si tu voulais encore me secourir avec le même zèle, je pourrais combattre trois cents guerriers ; car je serais alors protégé par toi, vénérable déesse ! »



Minerve réplique en disant : « Je serai toujours à tes côtés et je veillerai sur toi, noble héros. Les fiers prétendants qui dévorent ton héritage souilleront de leur sang et de leur cervelle le sol immense de ton palais. Je te rendrai méconnaissable à tous les hommes ; je riderai ta peau délicate sur tes membres flexibles, je dépouillerai ta tête de sa blonde chevelure, et je te couvrirai de lambeaux si hideux que tout mortel en t'apercevant sera saisi d'horreur ; puis je ternirai tes yeux autrefois si brillants, afin que tu inspires du dégoût aux prétendants orgueilleux, à ton épouse et au fils chéri que tu laissas jadis dans ta demeure. — Rends-toi d'abord auprès du gardien de tes porcs, il t'est dévoué et il aime ton fils ainsi que la prudente Pénélope ; tu le trouveras assis au milieu des troupeaux qui paissent sur le

rocher du Corax, près de la fontaine Aréthuse, qui mangent le gland nourrissant et boivent l'onde limpide afin d'entretenir leur graisse florissante. Tu resteras en ces lieux pour t'informer de tout ce qui t'intéresse, tandis que moi j'irai à Sparte, patrie des belles femmes, pour y chercher Télémaque, ton fils chéri. Ce jeune héros s'est rendu dans la vaste Lacédémone, auprès de Ménélas, pour s'informer de ta destinée et pour savoir dans quel lieu tu respires encore. »

Le prudent Ulysse lui répond aussitôt :

« Pourquoi ne lui avoir pas dit tout ce que tu savais ? Faut-il que Télémaque erre maintenant sur la mer stérile et qu'il souffre des malheurs sans nombre pendant que des étrangers dévorent son héritage ? »

Minerve aux yeux d'azur réplique à ces paroles :

« Ulysse, que son sort ne te donne aucune inquiétude. C'est moi-même qui l'ai conduit à Sparte pour qu'il y obtînt de la gloire. En ce moment ton fils n'éprouve aucune peine ; il est heureux et il repose dans le palais d'Atride, où pour lui tout est en abondance. Cependant des hommes audacieux se tiennent en embuscade sur leur navire et désirent tuer ton fils avant qu'il ne touche à la terre de sa patrie ; mais ils n'accompliront pas ce funeste projet : car auparavant la terre renfermera un grand nombre de ces orgueilleux prétendants qui dévorent son héritage^[4] ! »

En disant ces mots, Minerve le frappe d'une baguette, et ride la peau délicate d'Ulysse sur ses membres flexibles ; elle dépouille la tête du héros de sa blonde chevelure et donne au fils de Laërte tout l'extérieur d'un vieillard cassé par l'âge ; puis elle ternit les yeux d'Ulysse, autrefois si vifs, si brillants. La déesse lui jette ensuite sur les épaules un manteau hideux, une mauvaise tunique sale, déchirée et noircie par une fumée épaisse ; elle lui fait présent de la dépouille usée d'un cerf agile, d'un bâton et d'une pauvre besace toute trouée : à cette besace pend une courroie qui sert de bandoulière.

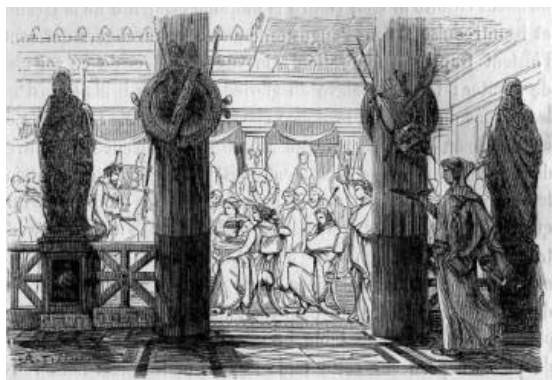
Tous les deux se séparent après s'être consultés, et Minerve se rend dans la divine Lacédémone, auprès du fils d'Ulysse.



1. ¹ L'épithète εὐήνωρ (qui honore l'homme), qu'Homère donne à l'airain, n'a été rendue par aucun traducteur français. Madame Dacier passe tout le passage sous silence. Bitaubé dit : dons honorables, et Dugas-Montbel : airain

étincelant. Celle épithète n'a été rendue que par les savants Clarke, Dubner et Voss.

2. ¹ Aristote, au sujet de ce passage, fait une observation digne de remarque : « Dans l'Odyssée, dit-il, les absurdités racontées à l'endroit où les Phéaciens déposent Ulysse sur le rivage ne seraient pas tolérables, et sauteraient aux yeux, si c'eût été un poète médiocre qui les eût dites ; mais Homère les cache sous tant de beautés, qu'il répand des charmes sur ce qui est absurde. » M. et madame Dacier, dit Dugas-Montbel, sont transportés de cette explication, et sont tout prêts à soutenir qu'il est fort heureux qu'Homère ait dit des absurdités. Mais, quoi qu'en dise Aristote, Homère n'est point absurde ; car l'absurde perce en dépit de toutes les beautés. Homère n'exprime ici qu'une tradition, comme il fait toujours. On croyait alors en Grèce qu'Ulysse avait été déposé endormi sur le rivage, et les poètes le redisaient dans leurs chants. Celle aventure n'est pas plus absurde que mille autres de l'Iliade et de l'Odyssée, qui ne sont point ridicules parce qu'on y croyait. L'absurde serait de les avoir inventées. Quand on part de l'idée que les chants des anciens âges ne sont qu'un poème arrangé à loisir, on se jette dans de grands embarras ; tandis qu'en admettant des croyances générales, tout s'explique naturellement. Les croyances des peuples ont beau être absurdes, elles sont toujours poétiques.
3. ¹ Dugas-Montbel a commis ici un non-sens en traduisant ἑπιτήτης (affable) par éloquent. Homère ne donne point cette épithète à ceux qui parlent, mais au contraire, à ceux à qui l'on parle, ce qui est fort différent.
4. ¹ Dugas-Montbel fait observer que Knight, n'admet pas ce vers ; selon ce critique, les anciens manuscrits ne le portent pas, et il n'est point donné par Eustathe. Knight prétend qu'il est pris dans l'Odyssée, XIII, vers 396, et XIV, vers 332. Wolf renferme ce vers entre deux parenthèses. En ce cas, le sens serait simplement : « La terre engloutira quelqu'un » tournure qui a quelque analogie avec celle-ci du V livre de l'Iliade : πρίν γ' ἕτερόν γε πεσόντα Αἴματος ἄσαι Αῖρη Auparavant un autre, en tombant, rassasiera Mars de son sang. » — Ces deux vers sont reproduits au quinzième chant de l'Odyssée, et dans cet autre passage ils sont tous les deux contestés par Knight. (Dugas-Montbel, Observations sur le chant XIII.)



À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Le ciel est par dessus le toit
- Remacle
- Zyephyrus
- Hsarrazin
- Savant-fou
- OrbiliusMagister
- Yland
- Sapcal22
- Marc
- Shev123
- Aubrey
- Phe
- Enmerkar
- Aluminium
- ThomasV
- Fabrice Dury
- VIGNERON
- Filipvansnaeskerke
- Cantons-de-l'Est
- Levana Taylor

-
1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>
 2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>
 3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
 4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur